

REVUE N° 15, 1987

FFCT vélo club d'annecy



1987

club

cent

cols

SOMMAIRE

Éditorial.....	3
Cent cols 1987	4
Tentation	5
Variations sur un calembour	6
Mon centième	8
Au soir d'un centième col.....	9
Pays basque vert et... blanc.....	10
Hymne à la joie.....	12
Ma maîtresse	15
Cyclo-travelling ou le (septième) art d'oublier la pente et la nuit	16
Anecdote	17
Et pour quelques « 2000 » de plus.....	18
Etape héroïque.....	20
Cyclotourisme à Jersey	22
C'est le titre, pardi.....	23
Peur au Parpaillon	24
Mont Ventoux, ou la fin d'un complexe	26
Hommage à Jean Perdoux.....	27
Dernier printemps.....	28
La petite reine.....	30
Pas de faux-cols... en Beaujolais et Mâconnais	31
Impressions d'un circuit des Vosges	33
impressionnant !.....	33
Contre-publicité.....	34
Ad augusta per angusta.....	36
Le maître des cols	38
Izoard du 3e type.....	39
Cher ami cyclo	41
Dominique, un pote, aveugle	43
Ermitage Saint-Victor, 20 août 1986	45
Balade irlandaise.....	47
« Cherche cols désespérément ».....	48
Les bêtes à cols.....	50
Au royaume des marmottes.....	52
L'équipement du cyclomuleteur	54
Un col cyclo-muletier dans le Colorado - Le Mosquito Pass : Pour les moustiques de cyclistes !	56
Quelques idées de boucles et de traversées dans le département de l'Aude : « 76 cols en 5 sorties ».....	58
Symphonie en Col Majeur.....	59
La rechute	60
Col d'icille	61
Cyclo muletier.....	62
Ras le col !!!.....	67
Le Pastis du Parpaillon.....	68
Journal de l'absurde	70
Randonnée alpine Côte d'Azur - Léman.....	72
Sur les traces des mulets corses	75
Alcool.....	77
Au pays des volcans	78
Randonnées queyrassines	81
Hendaye-Cerbère du 13 au 17 juin 1986.....	83
Le Col de Tende 1 871 m	84
De La Brigue à La Brigue... par les chemins	85
buissonniers.....	85
J'ai deux amours	87
Balade d'automne.....	88

ÉDITORIAL

Voici le N° 15 de la revue de notre confrérie...

15 ans déjà... Bientôt 3 000 membres... Incroyable. Au-delà des chiffres je tiens à dire à tous chers amis(es), que notre groupe devient un modèle d'amitié, de tolérance, de gentillesse et de simplicité. Nous recevons tous les cyclos, sans idée partisane. Les raiders écologistes, les fléchards, les familles les randonneurs, les audax, les individuels, les licenciés F.F.C.T. (bien sûr et surtout), les licenciés U.F.O.L.E.P., F.S.G.T., F.S.C.F., les non-licenciés. Pourquoi ?

Nous considérons que chacun pratique le cyclotourisme à sa façon et que 100 cols à franchir sont pour tous, aussi difficiles ou aussi faciles. Pour moi, il n'y a pas de bons ou de mauvais cyclos, il y a 2800 hommes et femmes qui sont heureux de pédaler en montagne. L'essentiel est là.

Je voudrais aussi vous remercier pour vos innombrables lettres, mots d'encouragement, suggestions photos, écrits, cartes postales, reçus à la maison. Il m'est impossible de répondre à plus de 4000 - QUATRE MILLE - lettres reçues annuellement... Vous le comprenez certainement, mais cette présence quotidienne est le symbole de ce que nous essayons de réaliser, une confrérie de cyclotouristes.

De même qu'une structure est indispensable pour coordonner, rassembler, animer et gérer l'ensemble je sais que sa seule raison d'exister est la satisfaction de la majorité des adhérents.

Le Vélo-Club d'Annecy met tout en œuvre pour vous apporter cette structure. A votre tour mettez tout en œuvre pour apporter votre aide et votre participation effective à vos associations.

Sachez que vous trouverez à la Fédération Française de Cyclotourisme une grande famille de 100 000 adhérents, 2700 clubs, 23 ligues, 95 comités départementaux, une super association qui avec tous ses défauts représente très bien l'éventail, très large, des multiples activités pratiquées par les cyclotouristes.

Pour 87, votre tâche est de faire mieux connaître notre confrérie et de faire un effort particulier pour que la revue Cyclotourisme soit lue par tous ceux qui pratiquent la bicyclette : en montagne, en ville au bord de la mer, ou en plaine.

Amitiés à tous et à toutes.

Henri Dusseau
Annecy, avril 1987

CENT COLS 1987

Circulez, y'a rien à voir !

Ce pourrait être l'histoire d'un gars qu'une flopée de gens honnêtes, estimables et merveilleux considère comme l'un des plus fabuleux conteurs que leur petite chapelle ambulante eût jamais vu... A tout propos, ils lui réclament un nouvel épisode de ses aventures, une histoire supplémentaire à lire le soir au coin du feu, ou au lit avant de s'endormir pour sombrer sur le champ dans des rêves inspirés, peuplés de chevaux chés époustouflantes et cependant rigolardes au cœur des vallées alpestres.

Ah ! Comme il sait bien raconter, brosser l'ambiance d'une réunion, peindre à petites touches cocasses la vie d'un peloton, ou d'un voyageur égaré dans son aventure... Quel génie n'est-ce pas ?

Et le gars de repartir toujours vers ses stylos de trois sous, poussant devant lui une brouette grinçante débordant de fausse modestie.

Quel génie donc.

Au point de se trouver fort dépourvu lorsque la bise fut venue, imitant en cela une lointaine cousine glaciale... Comme chaque année, un coucou helvète sonna le glas de la sieste, et l'heure de raconter une histoire pour la revue des Cent Cols. Bigre !

A l'issue d'une saison où les pieds sont restés au chaud dans les pantoufles et où l'ambition s'est enrhumée, quelle épopée livrée en pâture aux amateurs avides de sensations épicées, précipitées même, si l'on ose dire ?

Pas même une demi centaine de cols réellement passée dans la saison.

Peut-être alors pourrait-il vous causer de la vanité des choses, du souverain détachement né d'une longue ascèse, manière élégante de dire qu'une fois en tête du classement on se la coule douce, renonçant désormais à courir après un podium fantôme pour lequel plus d'un a sué sang et eau des années durant, s'apercevant qu'un peu tard qu'il poursuivait une chimère. D'où des déceptions à la mesure des efforts consentis. Sans parler de ces jeunes loups aux pignons acérés, partis pour casser la baraque et stoppés en pleine ascension par une indigestion carabinée, ou par une demoiselle. Ainsi va la vie, philosophe t'on avec de gros sabots...

Mais l'on pourrait aussi bien s'extasier sur les quinze ans d'existence de la confrérie. Pensez donc ! Deux milliers et des plumes de membres, venus là sur la bonne mine d'une poignée de fondateurs, acceptés au sein de cette bande de purs parmi les purs sur leur simple bonne foi, sans l'ombre d'une collection de tampons de contrôle !

Il doit s'en trouver plus d'un à qui cette absence d'officialisation quotidienne et de contrôles administratifs a dû donner un urticaire de tous les diables ! Le cyclo étant par nature un être vil, malhonnête, tricheur, prompt à toutes les bassesses pourvu qu'il décroche au bout une breloque colorée, un encadrement policier devrait s'imposer partout.

Et pourtant, quinze ans après les premiers cris effarouchés, la maison est encore debout, havre de bonne humeur déteignant peu à peu sur la campagne environnante. A quoi bon tricher, puisqu'il n'y a pas de contrôle ni d'inspecteur à truander ?

Une autre manière de divertir vos soirées printanières consisterait à causer enfin de vélo, pour vous narrer par le menu l'épique ascension de la quarante-douzième taupinière corse d'une journée ma foi accepta-

blement juteuse, ou bien d'un petit muletier de derrière les fagots, où selon certains esprits terre à terre l'usage du vélo équivaut à taper sur une casserole pour jouer du Mozart... Mais chacun a déjà fait cela cent fois au moins, puisque c'est le minimum syndical pour paraître sur ces pages ! Terminons plutôt par une bonne leçon de morale cyclotouristique, comme les aimaient nos grands-pères, et quelques autres plus jeunes.

L'affaire se passa entre le 2166° et le 2167° du gars en question, celui qui péroré depuis une demi-page pour ne rien dire. Il venait de dériver en cyclocamping sur la face mongiesquement défigurée du Tourmalet, au sommet duquel il avait avec une joie indicible posée la quasi totalité de son bardas, pour s'en aller ensuite gravir deux brouittiles du côté du Pic du Midi de Bigorre. Vêtu d'une flanelle légère et de son appareil photo, il grimpa jusqu'au tunnel rigolo percé dans le roc sévère. Un coup de pompe « maousse pépère » l'attendait à la sortie, pour lui faire sa fête en pas cinquante mètres et l'abandonner, flageolant, à la visite nerveuse de sa sacoche de guidon dans l'espoir d'un croûton moisi. Mais rien.

Le vide sidéral et sidérant.

Toutes les provisions dormaient dans les fontes abandonnées au Tourmalet. Erreur de débutant, et trop fier pour mendier un quignon à un quelconque « bagnoleux » venu ici salir sa voiture, il allait se résoudre à l'abandon aux Laquets lorsque les cieux (pourtant brouillasseux ce jour-là) lui furent favorables...

Un autre vélo se trouait là, piloté par une consœur de la confrérie... On est parfois heureux de n'être pas le seul dingo de la planète !

François Rieu

TENTATION

Après avoir jeûné 40 jours dans le plâtre, j'ai eu faim... de pédaler ; alors le tentateur s'approcha et me dit : « si tu es le Dieu du vélo, mets le 52x12 et monte à la Turbie. Je répondis : le cyclo ne pédale pas seulement en puissance et en vitesse mais en souplesse et en douceur. Alors le démon du vélo me rejoignit sur la route et me dit : si tu veux être le roi de la pédale, accélère pour dépasser tous les autres. Mais je répondis : il est écrit aussi : tu ne pédaleras pas par amour propre ni pour frimer devant les autres.

Une fois encore, le diable me conduisit au pied d'une haute montagne et, me découvrant tous les cols et leur magnificence : toux ceux-là je te les donnerai si tu tombes à mes pieds pour m'adorer. Alors je lui dis : arrière, Satan, car il est écrit : tu ne compteras que les cols que tu auras gravis mètre par mètre du pied jusqu'au sommet. Alors le diable me laissa et voici que tout au long de ma route des anges s'approchèrent pour me servir tous les bonheurs possibles.

D'après l'évangile selon Mathieu, chap.4, vers. 1 à 11

Paul André
Menton le 8.6.85

Pédalé et écrit pour ma première remontée à La Turbie après mon accident du 30.4.85 (1)

(1) Chute banale de vélo : bras gauche dans le plâtre. Fracture sans déplacement tête radiale (coude).

VARIATIONS SUR UN CALEMBOUR

Dans la descente sur l'Italie du col de Malaure, le sentier remonte lentement sur quelques hectomètres, vers ce qui peut passer pour un col. C'en est un : le colle Boina, 2412 m. Un panneau l'atteste, au ras du sol, comme pour minimiser encore cette conquête qui a demandé cinq bonnes minutes.

Ce n'était pas Malaure, mais le col Bouchet. Voilà où cela mène de partir avec la 77 pour tout viatique. Quel vent mauvais (mal aure ?) m'a fait perdre le sentier, et où l'ai-je perdu ? Si j'ai vu au retour mon erreur sur la carte au 50 000ème, le Guide Bleu me laisse perplexe, qui affirme : « Col Bouchet, ouverture étroite dans une arête aiguë en très forte pente ». Rien de semblable sur le terrain pourtant, c'est un col bien honnête, et nulle mention du petit refuge ouvert, sis quelques mètres en contrebas. Le refuge Nino Socanti, m'a écrit le gardien du refuge du Roux.

Erre et tique, toi qui apprends tout trop tard. J'ai mis deux heures depuis Valpreveyre, la durée de jour qui me restait hier soir quand je me suis arrêté. Il est vrai que le ciel était bas, le Guil boueux, le moral flottant et mes os encore humides se souvenaient des frimas pyrénéens de ce début août, et des orrhys de Carla (pas de Carla, et pour reposer son échine, que dalles, sentant fort le mouton). Pour couper court, il pleuvait et comme le refuge G.T.A. commençait à manquer de clients...

Merveilleux Queyras, j'ai failli douter de toi. Il fait grand beau sur ce col frontière - un de plus - et les brumes qui noient le Val Pellice finiront bien par s'en aller.

Longue descente routinière, coupée de petits portages, suivi par le doux regard des vaches. En aval de l'Alpe Crosenna, le sentier court sur des encoissements, offre au regard des cascades, des granges isolées, des petits coins à sieste. On arrive sans s'en rendre compte sur le chemin du col Lacroix, vieux souvenir, et Villanova, et l'asphalte retrouvée. Est-ce bien le même qui plonge aujourd'hui sur Bobbio ? Peut-être en 56 ne me serais-je pas arrêté pour lire à loisir les banderolles hachurant l'espace à hauteur d'immeubles qu'ont déployées les défenseurs de la nature. Photos et instant de méditation devant la phrase d'Einstein au sujet de la quatrième guerre mondiale « qui se fera avec des pierres et des massues ».

Est-ce pour cela que les Alpini ont déserté leur immense caserne de Villanova ? J'avais eu là un bon public...

Le Chisone est plus plaisant à remonter par la petite route de la rive droite, qui vous évite, jusqu'à Pomaretto, les affres de la circulation. Chemin faisant, j'aurais appris une chose intéressante : que tout est fermé le mercredi après-midi. J'achète à Fenestrelle cette triste chose appelée pain de mie, résigné d'avance à vivre de privations demain sur la route des crêtes. Enfin, j'avais fait d'amples provisions à Abriés.

Bonne suée pour finir l'étape dans la fraîcheur de la roide côte des Finestre, mais la route est belle maintenant, jusqu'au pré Catinat, où ma roue libre essaie, pour la troisième fois de l'été, de cracher ses billes. Je renonce à grimper au refuge Selleries, au diable dans la montagne et pas du tout sur mon chemin. Deux fermes isolées, deux refus, un fort ceinturé de précipices infranchissables. Tant pis, il faut redescendre 150 m, tenter sa chance au sanatorium Agnelli, énorme bâtisse abandonnée, en cours de restauration, semble-t-il. Les abords ont reçu un revêtement plastique luxueux alors que les carreaux brisés montrent à l'intérieur un spectacle de désolation. Dehors, partout, des squelettes de lits enchevêtrés, des chaises longues déglinguées. Je hisse une de ces épaves en haut d'un escalier extérieur, sur un petit palier abrité, revêts le sommier de tombées en plastique et voilà qui sera mieux que le préau de l'école de Montségur, les gîtes néolithiques du haut Vicdessos déjà cités et les nœuds du plancher dans le hameau fantôme de Mongarri. Ici, au moins, pas de rats, ils ont dû fuir, découragés. De toute façon, ce n'est pas ce genre de bête, M.A., qui peut effrayer un oiseau nocturne, de l'Aveyron ou d'ailleurs. J'ai assez bien dormi, merci.

Un peu oublié, ce col de l'Assietta, en sens inverse il y a quelque vingt ans. Cette fois je le « compterai », bien que ne l'ayant pris qu'à la côte 400, malgré le conseil narquois du cartographe de la confrérie. Mais pas plus

que jadis, ne compterai la litanie de passages qui s'étire jusqu'au col Basset (dire que celui-là je l'ai grimpé deux fois, un mauvais plaisant me l'ayant fait gravir par surprise et par Sauze d'Oulx, comme si la vie était si longue...). Mieux vaut se garder des prétextes pour revenir et faire aussi cette route mystérieuse qui fuit vers le ciel depuis l'Assietta...

Erre, éthique ! Ce mot vient de l'Est (signé D.F.), me plaît bien, et remet innocemment les choses en place. Il s'adresse à qui se pose des questions ou ne s'en pose pas assez. Aux coupeurs de cheveux en quatre et à ceux qui font flèche de tout bois. A ceux-dont je suis-qui, « à force de s'appuyer sur les principes arrivent à les faire céder ». Merci Alphonse Allais pour cette sentence où finit par sombrer toute philosophie.

En bas, la brume traîne le long du Chisone pour s'évanouir à la hauteur de Pragelas. Dans le soleil et le vent aigre se déroule le chemin ocre et cahoteux, qui lentement conduit vers Sestrière. L'œil et la pensée volent vers le col d'Ambin, impossible vu de là, et de toute façon fort malaisé. De droite et de gauche, des arrivées de chemins, itinéraires futurs, des vestiges militaires...

Sestrière, Cesana... que ça a l'air bête, hors saison, une station de ski, et triste une bourgade vouée à la vente du vermouth sans ses gogos. Rien d'ouvert, pas plus qu'hier. Le pauvre hère étique qui grignote comme il peut son Montgenèvre sur un 28/26 encore trop grand, sent poindre le coup de barre. Le sac est vide et le muscle faible. Sa seule consolation est de ne faire attendre personne. Il perd son temps dans le supermarché du col et cherche le départ du G.R. où il n'est pas. Finalement le sentier qui démarre en contrebas finit par le rejoindre et dans les lacets, courant parmi pins et mélèzes, je me retrouve enfin. Il fait bon, l'œil se repose sur du vert plus gai que ces chaumes roussis du Genevris. Heureux moments vespéraux alors qu'on a l'estomac garni, qu'on a trouvé son second souffle, et que l'espoir tenace de rencontrer un gîte permet de lutter contre le temps qui file...

Brisant l'euphorie, à l'aplomb de Val des Prés, il faut tout de même signaler un passage dans un couloir d'érosion à franchir d'un pas précautionneux, sans faire le malin. Après, c'est le pas de la Fanfare, col inattendu et beau nom que j'apprendrai au retour, d'où un sentier en dévers file vers le col de Dormillouse, à perpète en contrebas. Au col de la Lauze, une croix où un panneau accroche un peu des derniers feux du soleil. Vaste paysage à admirer au pas de course, vu l'heure tardive. J'aurai encore le temps de passer le col, puis d'épierrer et d'écrotter un coin d'herbe tendre pour contempler à loisir les étoiles. On ne dort pas trop bien dans un alpage et le froid aux pieds empêche de goûter pleinement la poésie des constellations, mais il y eut des nuits plus rudes. Rien n'a servi de courir, il m'a manqué quarante cinq minutes pour descendre aux Acles, le temps perdu hier à Montgenèvre...

Un jour, si le chemin le permet encore, je remonterai aux Acles pour faire Dormillouse et la Lauze « du bon côté ». Beau principe quelque peu piétiné voilà quelques semaines puisque j'ai épinglé sans vergogne col de Raus, Baisse Cavalline et Pas du Diable, le premier conquis après 150 m de dénivelée depuis la Baisse de St-Véran et servant de marchepied au second. Aucun « remords » par contre concernant le troisième. Je referai peut-être, géographiquement, un jour le col de Raus, tout comme, un jour, B.M., on finit par « régulariser » avec le Télégraphe quand le B.R.A. tourne du mauvais côté. Ce col fut mon premier débat de conscience, il y a trente trois ans. En 1950, je m'étais même fixé une altitude minimum de 500 m. Puis, voici quinze ans, remettant à jour certaine liste, le col de Lava-un col corse !!! - et ses 498 m m'avait « fait regret », m'ayant coûté beaucoup de sueur en juillet sur le coup de midi. Derechef, j'avais ramené le seuil à 400 m et m'y suis tenu depuis.. Très arbitraire, tout cela, sans aucun doute, mais on ne peut être totalement infidèle aux exigences pures et dures de sa prime jeunesse. Et ce petit comptage enfantin est un des moyens de la préserver, n'est-ce pas, chers confrères qui vous posez des questions du même ordre.

42 cols au moins dans l'Esterel. Paul, tu m'auras fait comprendre que les compter était une façon radicale de ne pas se prendre au sérieux. Dans le pas d'Escalière (Aude), n'oubliez pas de renvoyer le censeur, vous dira Philippe qui place le débat sur un terrain où on ne peut le contredire. C'est vrai que le relief est ce qu'il est, et que la joie ressentie n'est pas en liaison directe avec l'altitude, ni avec l'effort fourni. (L'âge venant, j'aurai même envie de dire : au contraire !). C'est égal, on a beaucoup polémique sur de l'irrationnel, et cha-

cun parlant son langage, il était fatal qu'on (se) disputât . Reconnaissons que les adorateurs du Monde que nous sommes, à des degrés très divers, ont fait ce qu'il fallait. Classement, quand tu nous tiens...

Chacun sa vérité. Pour moi, ce ne sera que trois cols nouveaux en quatre jours, car je vais, ce matin du 31 du mois d'août moins glorieux que celui de la chanson, me casser le nez sur le col de l'Oulex, faute d'avoir trouvé le bon départ et ayant erré sur des traces sans issue. Un peu de flair n'aurait pas nui, mais les marques avaient disparu et j'ai entendu de l'habitant une belle diatribe anti jeune. Il faut bien des coupables...

Le soleil était trop haut. Je suis allé tourner à Briançon où m'attendait un steack immangeable et bien cher. Me restait le Lautaret pour dissiper ma mauvaise humeur, encore que le vent de travers n'incline pas à la sérénité.

Marcel Bioud
38640 Claix

MON CENTIÈME

Mi-juillet 1986... 28 cols,acquis et un désir profond : arriver aux « cent cols ». Mais quand ? L'an prochain peut-être. Et puis la tentation est là qui vous pousse. Pourquoi pas cette année ? Oui ce sera cette année.

L'on se sent alors bien petit lorsque les amis déploient leurs listes impressionnantes : 200, 250, 280 cols, voire davantage.

Et pourtant, ce sont eux qui m'y mèneront. C'est grâce à eux, les uns toujours présents, prêts à recommencer ce qui a déjà été fait (en bon « Papy »), les autres vrais « Capitaine de route » concoctant de remarquables parcours (un grand merci « Capitaine Crochet »), sans oublier pour autant le courage de certains (en particulier notre hôtesse) pour supporter Toutoune.

Et le centième arriva. Quel sera-t-il ? La réalisation d'un rêve. Une utopie : le Ventoux. Le 27/09, je pars à la fraîche, à l'assaut de ce géant. Les mots vont alors me manquer pour traduire mes états d'âme : joie, inquiétude, appréhension, doute...

Déjà sur la petite route de Vaison à Malaucène, il nous écrase, nous domine de sa grandeur. Mais la satisfaction sera grande tout au long de ma lente progression ascensionnelle : paysages tour à tour verdoyants, boisés, arides ; atmosphère paisible, jeux d'ombre à travers la forêt ; tout cela me fascine. La large route goudronnée, parfois fortement pentue va se rétrécir pour devenir sinueuse et caillouteuse et me mener droit au but.

L'arrivée au dessus d'une mer de nuages nous empêcha de profiter pleinement du site. Mais il faisait chaud dans les cœurs. Tous étaient là, tout était là, même le pétillant (délicate attention) pour arroser mon Centième.

Que cela soit pour moi l'occasion de dire à ceux et celles, qui, au long de cette saison m'ont permis de redécouvrir bien des valeurs oubliées : MERCI.

Nicole Janin
ASCU Lyon

AU SOIR D'UN CENTIÈME COL

Dans l'éblouissement du Marchairuz paré de sa première neige, Jeanne tu as gravi la route rude qui t'ouvrait la porte du « Club des 100 cols ». C'était le 26 octobre de l'An 86.

Cent cols...Jamais Jeanne tu n'aurais imaginé, lorsqu'un beau jour de juin tu attaquais Richemont - ta première conquête - Jamais tu n'aurais pensé qu'à peine quatre mois écoulés, les roues de ta randonneuse auraient dévoré cent cols.

Ces roues, c'est toi Jeanne qui leur a donné la vie. Toi la petite bonne femme, la « squaw du vélo », tu as voulu et, pour ce faire, tu as jeté à tous les vents, énergie, volonté, persévérance, humilité et courage. Et quel courage !

Atteinte de cette merveilleuse maladie qu'est la « colite », tu as escaladé...escaladé, tout au long d'un bel été. L'automne venu, le bilan est là : cent cols ! Les uns aux noms prestigieux : Croix de Fer, Galibier, Furka, Oberalp...Même le Ventoux - qui te narguait si bien - ne t'a pas résisté. D'autres moins connus, mais peut-être plus encore redoutables, t'ont fait passer, par delà les montagnes, de vallées en vallées. Tous t'ont apporté l'infini plaisir. Celui d'être « là-haut ». Tu as découvert l'Arpettaz, Fontaube, le Grand Taillet et d'autres...d'autres. Un jour, dans l'un d'eux, tu as terriblement souffert. Ta vengeance ? Tu y es remontée... et de belle façon !

Tu as vu Plan Lachat, Plan Dernier, le Plan de la Laie. Tu as mangé des yeux Roselend, la Pierra Menta et la merveilleuse Engadine..

C'est bien Jeanne...tu as réussi.

Mordue par le froid, dans la descente de ton centième col, tu pensais au soleil de feu qui t'étouffait dans les derniers lacets de la Croix de Fer.

Quelle aventure ! ...

Une aventure que ceux qui restent « en bas » ne peuvent comprendre. Tout l'enchantement de ces premiers cent cols, sont maintenant des souvenirs. D'autres viendront qui cascaderont en toi comme cascaderait un jour le fougueux torrent du Glandon.

Mais moi Jeanne je sais. Parce qu'avec toi, j'ai grimpé ces cents cols. Tu as eu la belle gentillesse de me dire : « C'est grâce à toi si j'ai fait ça... ». Merci Jeanne. Mais, vois-tu, c'est surtout grâce à toi-même. Et puis, tu le sais, pour nous, les « gens d'ailleurs », peu importe les louanges. Seule compte la joie du cœur . C'est une très jolie fleur. Comme cette petite marguerite solitaire qui, un jour d'octobre, avait poussé près de la vieille borne marquant le col des Arces. Une petite marguerite solitaire qui aura été pour toi la plus magnifique des gerbes. Ces gerbes que d'autres reçoivent - pour pas grand chose trop souvent - mais que toi, tu as tant méritée.

C'est bien Jeanne...

Ton vieux « Prof » savoyard est satisfait car il t'a permis de découvrir les pays où « les poules picorent les étoiles »...

Des pays, des routes, des instants que jamais tu ne pourras oublier...

Paul Maillet
C.T. Chambériens
Bellegarde, Ain

PAYS BASQUE VERT ET... BLANC

Espelette, dix heures du matin. Il pleut en ce six avril. Les façades blanches et rayées de vert, rouge ou brun dégoulinent, le départ s'effectue sous la cape. Mais un dicton ne dit-il pas : « Pluie du matin, prends ton bâton pèlerin ».

Notre premier objectif : la boucle qui, par le col des trois croix, contourne le massif de l'Atchoulegui et aboutit au col de Pinodiéta . Les cinq ou six premiers kilomètres sont asphaltés, ensuite débute le chemin qui, très pentu par endroits et rendu glissant par les pluies des derniers jours, nous oblige souvent à pousser les vélos. Après un premier petit col, équipé de caches pour la chasse aux oiseaux migrateurs, nous nous rendons, en aller et retour, à celui de Zaharreteaco. Dans sa montée la pluie se transforme en neige à l'altitude de cinq cent mètres environ. Au sommet une fine couche recouvre la végétation. Vite une photo ! En effet, la journée ne pourra, pensons-nous, qu'être plus douce et faire disparaître toute trace blanche. Nous atteignons ensuite le col des Trois Croix en ayant pu constater au passage que les Basques ne parlent pas tous français. Seule la carte sera utile. Après avoir retrouvé le goudron au col de Pinodiéta, nous poussons jusqu'à Ainhoa. Tous les cafés étant en même temps restaurants, nous nous replions finalement sous le lavoir pour prendre notre pique-nique. Une petite demi-heure suffit, le froid nous amène à faire vite.

Nous voilà repartis, cap sur l'Espagne. Les douaniers du poste de Dancharia préfèrent leur bureau, probablement bien chauffé, au contrôle des pièces d'identité. Poussés par le vent du nord, nous avalons facilement le Puerto d'Extondo, et un plaisir ne venant jamais seul (autre dicton ?) le col suivant indiqué sur la carte comme non revêtu est en fait bien goudronné. C'est de bonne augure pour la suite, enfin... presque, car deux autres normalement sur une route sont sur un chemin certes empierré mais les pierres sont tellement ressorties que l'on se croirait dans le lit d'un torrent. Les dix kilomètres de ces collados de Meaxa et d'Achuela nous retiennent une heure et demie. De plus, aux alentours de six cent mètres, nous avons rendez-vous, ça devient une habitude, avec la neige qui tombe vraiment dru. Tout près du sommet, 754 mètres, s'y ajoute même une brume épaisse. Il est donc assez logique que dans la descente, au détour d'un virage, les quatre trialistes n'aient pas compris ce que l'on pouvait bien faire là, à slalomer entre pierres et flaques d'eau. Leurs visages étaient vraiment expressifs. Cette présence fugitive nous reconforte un peu car l'ambiance est plutôt oppressante sur ce chemin de montagne dépourvu d'habitation. Retour au goudron et à la civilisation avec un « dur, dur ! » lancé par un breton (56=Morbihan) qui photographie sa voiture, cliché inoubliable, dans laquelle sont calfeutrés femmes et enfants. Nouveaux regards étonnés.

L'heure avance. Il faut regagner la France. Pour ce faire, nous avons choisi un itinéraire cyclo-muletier par une route de crête et le col-frontière de Gorospil. Un problème se pose : le brouillard de plus en plus dense et la neige nous privent d'un allié essentiel dans ce type de trajet, la vue du relief environnant. Nous tentons cependant notre chance en nous repérant avec les courbes de niveau (la carte 1/25000e n'est vraiment pas de trop) et prêts à rebrousser chemin en cas de difficultés. Par chance le chemin est bien entretenu. Pendant quelques instants, un petit troupeau de pottocks nous accompagne. Plusieurs embranchements que nous retenons avec soin, pensant à un éventuel demi-tour, nous font douter de notre « route ».

La visibilité est inférieure à cinquante mètres. Le vent du nord nous envoie des rafales de neige qui nous cinglent le visage. Nous ne sommes vraiment sûrs de rien quand nous aboutissons à une esplanade qui ressemble beaucoup au passage-frontière tel qu'il se présente sur la carte. Nous voilà à la recherche de la borne 76 qui nous délivrerait du dilemme, mais de borne point ! du brouillard, rien que du brouillard. Faut-il revenir sur nos pas ? Alors que nous tergiversons, une trouée lumineuse et salvatrice déchire ce voile opaque et fait apparaître en contrebas le chemin qui continue vers des pâturages et une ferme. Nous nous accordons dix minutes pour la rejoindre et y demander notre chemin si possible ; pourrons-nous nous faire comprendre ? Peut-être, Alex possède quelques rudiments d'espagnol.

Peu de temps après, le miracle s'opère sous la forme d'une conversation avec un montagnard basque qui ne semble pas autrement surpris - il en a sûrement vu d'autres si près de la frontière - de nous voir sortir de la brume.

- « Es un mal tiempo para se promener » lance-t-il , dans son jargon, à Alex qui s'approche.

- « Oui...parlez-vous français ? »

- « Un poco »

- « Où sommes-nous ? »

- « Aqui, en Francia, là », en désignant Pierrette restée à cinquante mètres sur le chemin, « en España ».

- « Et le col de Mehatché ? »

- « Aqui » répond-il, en indiquant une route goudronnée à peu de distance. Ces paroles nous procurent un vif soulagement et, après le passage des vélos par dessus la barrière du champ, hommes et montures se retrouvent en France. Nous nous accordons quelques moments de répit pour nous sustenter et nous réchauffer mains et pieds engourdis par le froid. Il neige toujours.

Rassurés quant à notre itinéraire, la suite de la randonnée nous paraîtra beaucoup plus aisée. Pourtant le col de Mehatché ne se laisse pas vaincre facilement avec ses pentes proches de 20 %, pourtant dans les deux derniers cyclo-muletiers, la visibilité est inférieure à vingt mètres et la couche de neige proche de dix centimètres, pourtant le spectacle du cadavre d'un veau, gisant dans un fossé à la suite probablement d'une chute accidentelle, n'est pas très agréable ; pourtant la descente du col de Mehatché est rendue très délicate par les pourcentages importants, la chaussée glissante et des freins de plus en plus défaillants ; et pourtant enfin, un malencontreux détour de quelques kilomètres prive Pierrette du B.P.F. d'Itxassou. Qu'à cela ne tienne, nous reviendrons !...en espérant un temps plus clément car nous n'avons qu'entrevu les verts vallonnements tachetés d'habitations blanches aux toits rouges du pays basque.

Pierrette et Alex Poyer

HYMNE À LA JOIE

Où se pêche le lieu noir ? Dans l'Atlantique. Et le lieu commun ? Dans le journalisme, surtout sportif. La pêche est même particulièrement riche quand il est question de vélo puisque ceux qui en dissertent ne savent généralement pas de quoi ils parlent ; ils n'ont pas d'encre assez noire pour dramatiser sur les traîtrises de l'Homme au Marteau ou les souffrances inhumaines des Forçats de la Route. Mais ça, c'est pour l'élite, les vrais. Nous, on a tendance à nous mignardiser en gentils pédalins mariés à une bonne fée, la Petite Reine, en compagnie de qui nous savourons les Joies du Cyclotourisme, tels des bergers de l'Astrée qui auraient troqué la carte Michelin contre la carte du Tendre. Soyons sérieux, il est temps qu'un connaisseur vous en dise deux mots, de ces fameuses joies. Quarante ans de pratique derrière moi, et autant devant selon mon psychiatre habituel m'autorisent à vous en livrer quelques échantillons pris au hasard, et authentiques, cela va sans dire, c'est pourquoi je me permets d'y insister.

Joie de la liberté : Depuis le gai printemps de 68, chacun sait qu'il est interdit d'interdire. En Suisse, pas encore, les miasmes de la subversion, poussés par de forts vents d'Ouest, s'étant aplatis contre le mur sans faille de la neutralité, pourtant si perméable à d'autres invasions. Et si aujourd'hui le douanier du col de San Giacomo me juge indésirable c'est que la menace est pire : la race de Schwyz qui est, avec la montre à quartz une des mamelles de l'économie, est en danger d'anéantissement par la fièvre aphteuse qui sévit en Lombardie. Vaincu par mon amour des bêtes et mon penchant coupable pour le lait, je capitule lâchement, malgré les 2000 mètres à descendre dans la pluie qui s'en mêle. Le coup est vache...

Joie de l'air pur : Surtout quand la route est large. Ah ! les beaux dimanches d'été au Grimsel, au Susten, au San Bernardhinault... Si vous arrivez, entre deux quintes de toux, à entr'ouvrir un œil larmoyant sur un lambeau de glacier à travers une échancrure providentielle de la masse gazeuse qui vous emmitoufle, veuillez tenir le bilan pour positif. Antihélvétisme primaire et viscéral ? Peut-être, mais il n'empêche qu'on cherche en vain des français dans le grand rodéo motorisé qui vomit ses poisons sur le pays. Preuve que nous sommes les plus soucieux d'écologie, bien que de mauvaises langues insinuent qu'il y a une autre raison.

Joie de la nature vierge : La nature, c'était le lac de Tignes, la Grande Motte, les alpages sonnaillants ; aujourd'hui c'est Sarcelles en Vanoise : des blocs de béton aux lignes pures s'empilent dans la cuvette du lac, les bulldozers ont raclé les alpages désormais silencieux où pourrissent les chalets, de monstrueux pylônes se ruent à l'assaut des glaciers. Un soleil indulgent fait ce qu'il peut pour atténuer le désastre, mais il y a tant à faire ailleurs, la montagne est aux ferrailleurs.

Joie du soleil : Rien de ce qui rayonne ne m'est indifférent, qu'il s'agisse des ruches, des supermarchés, du bonheur, des roues de vélo, du soleil. L'important c'est de rester vigilant surtout vis à vis des ruches et du soleil. Pour l'avoir oublié, j'ai connu la honte dernière du « cyclo », l'abandon et un triste retour ferroviaire par le noir tunnel de Lötschberg, alors que j'avais rendez-vous avec la gloire dans les « clapiers » du Sanetsch. J'ai pourtant horreur de poser des lapins.

Joie de l'eau : C'est l'élément du cyclotouriste ; il y baigne comme l'embryon dans le sein maternel, soit que la sueur lui dégouline de la tête aux pieds, soit que la pluie crépite sur le poncho ou que le brouillard perle d'argent ses mollets velus. Pas encore comblé, le voilà parti à la recherche de nouvelles jouissances liquides dans les tourbillons glacés du rio Cinca ou de l'Avérole, empêtré dans la géométrie rigide et invariable de son cadre. Manque de pot, manque de pont, tout baigne !

Joie de la neige : Le Jochpass en juin et en escarpins cyclistes ; il y a vingt ans, jeune et insouciant, les données climatiques n'étaient pas mon premier souci ; c'est pourquoi des centaines de touristes ravis du spectacle ont pu, en me survolant du haut de leur télésiège, stimuler mes louables efforts pour venir à bout de cette pente de non-poudreuse qui m'engloutissait jusqu'au ventre. Instruit par cette sévère leçon, je faisais le choix prudent de septembre pour le Panixer Pass, et je n'ai pas eu à le regretter : je n'en n'avais qu'aux genoux, et le public bon enfant de l'armée suisse éberluée : « Oh ! dis, t'as vu le type avec son vélo ? Il a bien bu quelques déci de Fendant de trop. »

Joie de la forêt : On pense au murmure du vent dans les mélèzes, au gazouillis des petits oiseaux. Mais c'est au Hochalmsattel que j'ai rencontré la forêt la plus curieuse et la plus attachante : des arbres horizontaux empilés en un superbe enchevêtrement de troncs, de branches et d'aiguilles. Il faut dire que le vélo est d'un grand secours en pareil cas. Pas autant, quand même, que les clameurs sauvages du cyclo piégé, longuement répercutées par tous les échos.

Il y a heureusement d'autres joies, plus subjectives, que celles nées de notre environnement naturel.

Joie de la solitude : Il n'y a pas de bon cyclotourisme dans le bruit et la foule. Vas-y Dugland, forza Macchini, ça glisse comme une gorgée de Frascati sur la lulette altérée, et en trois coups de pédale on est hors de la zone contaminée par la connerie. Ça, c'est sur la route. Mais sur les sentiers muletiers, on aurait vite fait de se sentir sur les sentiers de la gloire face au harcèlement des chasseurs d'interviews, d'images et d'autographes.

Si vous voulez préserver votre modestie de toutes ces tentations et gagner un temps fou, une seule solution : se faire passer pour Ostiak ou Yakoute, personne ne connaît la langue. Garanti infailible, sauf malchance insigne.

Joie de la vitesse : Pas de fausse honte. J'avoue me vautrer de temps à autre dans ces délices qui ne sont après tout que la juste récompense de nos efforts. J'ai failli cracher mes poumons, mon cœur est aux limites de l'explosion ; voici l'instant attendu de toutes les ivresses. Coup sur coup mes deux freins lâchent dans la descente du Mont Cenis comme pour mieux répondre à mes aspirations. De ce jour, j'ai compris qu'il fallait savoir mettre un frein, et même plutôt deux, à ses passions.

Joie de l'effort récompensé : Kaprüner Törl, Kalser Tauern Pass, rêves anciens. J'ai défilé une météo morose, bravé l'interdiction de circuler dans ces lugubres tunnels suintants où beugle un système d'aération hallucinant, tout ça pour avoir droit aux charmes relatif d'un coton humide et froid. Mais la fortune sourit aux audacieux : au bord du lac un marchand de cartes postales offre à mes regards émerveillés le Kilzsteinhorn en Mexichrome, c'est bien le moins, mais encore Vienne, Innsbrück, les neiges du Tyrol, les lacs de Carinthie...

Mon bonheur est sans nuage.

Joie des bivouacs sous la lune : Un des régals les plus recherchés du voyage à vélo, ce soir exacerbé par les 2500 m de la grande chaîne bergamasque, l'automne naissant et le confort de mon légendaire duvet aussi douillet qu'un grillage. La mer de nuages, à quelques encablures sous mes pieds boursoufle sa surface laiteuse où il ferait si bon danser. Au lever, une pellicule givrée blanchit mon sarcophage craquant comme une biscotte, enrobe d'une mince couche glacée les pierres de l'éboulis sans trace qui plonge vers la Valtellina. L'héroïsme, ce matin, ne me dit vraiment rien, et comme mes genoux, bloqués par le froid, ne répondent plus, ça va être gai pour la conversation.

Joie de l'aventure : Avec seulement un tout petit tas de ces imprévus qu'on rencontre partout et qui nous enchantent ensuite sous le nom de souvenirs. Ne dites pas que vous n'avez pas les moyens. Pas plus loin qu'en Allemagne ou en Hollande, embrouillés à souhait dans les mailles compliquées d'un réseau pléthorique, vous finissez par appeler votre mère au milieu des tentacules d'un échangeur inextricable dont vous avez déjà fait trois fois le tour ; pendant ce temps-là votre copain irrigue de ses larmes un champ de pommes de terre où l'a gerbé une piste cyclable en cul de sac (à patates).

Chez nous, au moins on est à l'abri de ce genre de situations.

Joie de l'exotisme : Là encore, faute de moyens, on se contente de l'exotisme avec un petit thé, en l'occurrence à la menthe puisque nous sommes au Maroc, et le Maroc en période de ramadan, ça vaut le voyage. On aimera surtout les nuits chaudes de Tetouan ou de Fés emplies du vacarme des agapes postjeunatoires,

des mélopées larmoyantes débordant de tous les transistors unanimes, des appels rituels à la prière et au jeûne, scandés par les fifres et les tambourins. La journée est vouée au repos ; dans l'ombre fraîche de leur échoppe fermée, le boulanger et l'épicier assument pesamment la plénitude de leur satiété, et le seuil des gargotes reste, comme les voies d'Allah, impénétrable. Dur pour les infidèles.

Ce dernier aspect des choses nous conduit tout naturellement à l'examen des joies nées des contacts humains, les plus enrichissantes, dit-on. Enfin je vous laisse juges car vous verrez qu'il y a en ce domaine à boire et à manger.

Joie de l'accueil spontané : Ainsi que deux complices coutumières du fait, la pluie et la nuit tombent ensemble sur les Monts du Forez. Un peu de foin dans une grange et ce serait Capoue. Vraiment mal inspiré, je m'adresse à un excité qui, lui, n'a jamais rien demandé à personne, qui a « fait » l'Indochine et me prend sans doute pour un Viet fuyant sous la mousson. Question rapports, je ne crains personne, mais là, vraiment, j'aimerais qu'il m'explique celui qui relie l'Indochine à ma peu enviable situation, hormis la mousson. Je fais mine d'articuler une timide demande d'éclaircissement qu'il tranche net en braillant qu'il va décrocher son fusil, ou le téléphone, ou les deux à la fois. Conscient de l'imminence du danger, je profite de sa disparition pour m'éclipser discrètement sur la pointe des pneus. Je ne saurai donc jamais.

Joie de l'hospitalité : Le devoir de tout bon musulman ; alors, nous sommes tombés sur le meilleur de tous. Azrou, Moyen Atlas. Le tajine fume sous nos naseaux frémissants ; on le déguste à la mode berbère, à pleines mains dans le ragoût. « Vas-y mon frère ! T'en trouves pas du comme ça dans les restaurants ! » Le cœur sur la main, le frère. Il est vrai qu'il peut se permettre, après nous avoir drivés au souk et au préalable pour nous y faire casquer de quoi empiffrer toute sa famille pendant trois jours. Purée de nous autres ! encore une paire de contacts aussi enrichissants et c'est le rapatriement immédiat ; il paraît qu'en pareil cas, on peut compter sur la diligence du consulat... Ça risque d'être long...

Joie de l'amitié : Un mazot bancal en haut de Zermatt. Dans le crépuscule, trois copains assiègent en silence une boîte de sardines de 100 grammes, arêtes comprises. Un hôte de plus et tout s'écroule. Les regards brillants, animés de mouvements rapides, tour à tour convergent sur l'objectif ou se portent aux aguets du moindre geste suspect de l'adversaire, comme dans les parties de poker des Westerns. Un seul survivra, celui qui, plus rapide que son ombre aura dégainé la fourchette sans alerter les autres. Atmosphère... Atmosphère...

Joie des retrouvailles : « C'est aujourd'hui que tu rentres ? Je t'attendais pas si tôt, y'a rien dans le frigo... C'est pas compliqué, moi aussi j'ai envie de goûter la cuisine marocaine ; tu vas m'emmener au « Coum là-bas », il paraît qu'ils ont une spécialité sensationnelle de tajine aux pigeons. Je suis sûre que tu ne connais même pas. « Revenir de si loin pour entendre ça !

On pourrait en rester là, le sujet semblant épuisé. Que non ! Ce serait négliger d'autres jouissances plus subtiles.

Joies inavouables : Rien que ce singulier pluriel suffit à illuminer votre regard d'éclairs égrillards. Désolé de vous laisser sur votre faim d'histoires salaces : en 40 ans, rien, jamais rien que je puisse offrir en pâture à votre lubricité et croyez que je le regrette. Mais je ne désespère pas... Ceci posé, permettez que je me retire de ce terrain miné, c'est mon épouse préférée qui doit me taper ces lignes à la machine.

Joies rétrospectives : Pour y avoir au moins une fois goûté, je ne prétends plus qu'elles sont aussi bénéfiques qu'une réhabilitation posthume avec effet rétroactif. Jugez-en. Il y a 2 ans mes yeux tombent (mais je les ai ramassés depuis) sur quelques lignes discrètes de mon quotidien habituel relatant le plasticage en bonne et due forme de la future gendarmerie de Lecumberri en pays basque. Je l'avais, en dormant, madame, échappée belle, puisqu'un mois plus tôt, en revenant d'Espagne, cette boîte à pandores, m'avait offert un abri présumé sûr. La preuve éclatante était faite qu'il ne faut jamais désespérer et qu'on peut parfois s'envoyer en l'air par le biais du cyclotourisme ; et les joies ressenties en l'occurrence, pour être à retardement, n'en sont pas moins explosives.

La démonstration ne semble donc plus à faire que les « joies du Cyclotourisme » sont un vaste monde ; tout peut y prendre place et chacun y « prendre son pied ». Si bien peu d'entre nous ont tout le temps qu'il faut, la bourse assez vaillante et l'âme assez forte pour traquer le grand exotisme et son cortège de microbes en tout genre, de serpents de tout poil (?) et de guérillas de toutes les couleurs, il en est trop pour se complaire dans de rassurantes sorties de patronage, vivant tableau des « oies du Cyclotourisme ». La Vérité, comme toujours, est au milieu, c'est pourquoi tout le monde peut l'atteindre, et là, vous pouvez m'en croire.

Y'a d'la joie !

Michel Perrodin
de Talant

MA MAÎTRESSE

J'en suis très amoureux et pourtant, je crois qu'elle pourrait me faire de lourds et fréquents reproches. Je ne suis pas certain que, lorsque chaque matin, mon regard croise le sien, elle ne me dise :

« tu pourrais quand même faire un effort ; tu me demande tellement de choses le week-end et tu me laisse seule toute la semaine. Je m'ennuie sans toi. Et puis, tu pourrais prendre plus soin de moi, me bichonner de temps en temps, et pourquoi pas, un petit cadeau, un sac par exemple ».

C'est vrai que je lui demande beaucoup et que je lui offre peu.

Elle me procure pourtant énormément de plaisir. Elle me promène partout où je le désire : mer, montagne, campagne... elle préfère cependant la montagne.

Elle est pleine de qualités.

Si je suis pressé, elle se dépêche.

Si je suis fatigué, immédiatement, elle ralentit sa course.

Et ce que j'apprécie le plus, c'est sa discrétion. Jamais un mot plus haut que l'autre. Je dirais même, jamais un mot.

Notez que parfois, j'apprécierais qu'elle se confie à moi. Mais, tout compte fait, cela me repose de me trouver seul avec elle dans le calme de la nature.

Elle est solide ma compagne. Au vent, à la pluie, au froid, elle fait face.

Elle ne se dégonfle jamais et ça, c'est précieux.

Nos rapports assez fréquents. En principe, deux fois par semaine, surtout le week-end et le dimanche, toujours le matin.

Au fil des mois, ils sont de plus en plus longs, mais à l'approche de l'hiver, mes membres s'engourdissent ; je préfère ne plus me risquer dans ce genre de sport et je la laisse se reposer quelques mois.

Nos retrouvailles n'en sont que plus chaleureuses.

Mais est-elle bien ma maîtresse ? sans doute, car je crois que ma femme en est un peu jalouse.

Je peux dire que je l'aime, ma bicyclette.

A. Lesceux

CYCLO-TRAVELLING OU LE (SEPTIÈME) ART D'OUBLIER LA PENTE ET LA NUIT

Dimanche 13, il est un peu moins de 4 heures du matin et, lentement, le cortège de feux rouges s'élève au dessus de Clermont Ferrand . Là-haut, à droite, l'antenne du Puy de Dôme veille sur notre procession laborieuse.

Cela ne va pas trop fort. Je dors encore et j'ai horreur d'attaquer les côtes à froid. Alors, même si le col de Ceysat n'a rien de redoutable, il faut se le faire, comme mise en jambes.

Dominique, notre fils, est déjà parti. A se demander s'il se rend compte que ça monte. Annick est dans ma roue, les yeux gonflés d'un sommeil trop vite interrompu.

Deux cyclos à l'accent méridional me dépassent en devisant. Le premier se plaint de douleurs aux genoux, l'autre lui lance, mi-fâché mi-rieur : « Arrête ton cinéma. Té ! Pédale en souplesse ».

Je crois que c'est comme cela que tout a commencé. Cinéma : l'image s'est imposée à mon esprit somnolent et les séquences en flash-back se sont succédées, associant en double-bande des titres de film et des souvenirs cyclos...

« Les années de plomb », c'était avant !

« Coup de foudre », pour un Gitane bleu, mon premier vélo de course, rêve d'enfant exaucé à 33 ans.

« La bonne année » : 1971, je découvre la F.F.C.T., les Pyrénées et Henri Bosc.

« Le Beaujolais nouveau est arrivé », des cols et des crus agréables à déguster, les bonnes années.

« Joyeuses Pâques », l'Etoile du sud de la Drôme : des sites aux noms évocateurs placés là pour les cyclotouristes. Dieulefit, le col de la Chaudière, St Nazaire le Désert, Vaison la Romaine... Douceur du Midi et rigueur des Préalpes.

« Contes de la folie ordinaire » : RCP,BRA,BRV,RVV,R3C...

« La soupe aux choux », c'était en fait une garbure onctueuse et réconfortante à Tardets en 75, entre Luchon et Bayonne.

« J'ai épousé une ombre », mais depuis que je lui ai fait découvrir le cyclotourisme, c'est moi qui court après elle, dans les cols...

« Marche à l'ombre » ou la RCP 78, un souvenir... cuisant !

« Vivement dimanche » : la rengaine du cyclo salarié.

« L'épouvantail » : Crouzette, Péguère, Giau, Longères et quelques autres où mouliner ne suffit plus tout à fait.

« La grande vadrouille » : notre tour de France randonneur en famille, cinq mille bornes de bonheur.

« Mortelle randonnée » : Claude, mon ami, mon frère, victime parmi tant d'autres d'un automobiliste pressé.

« Les nuits de la pleine lune », à Roc Trevezel. La lande d'Armorique que nos sens fiévreux et somnolents peuplent de Korrigans.

« Le cheval d'orgueil » : ma randonneuse, fière et rassurante monture, œuvre d'un grand faiseur aujourd'hui disparu.

« Le facteur sonne toujours deux fois » : connaissant mon impatience, le mien insiste avant de glisser « cyclotourisme » dans la boîte aux lettres.

« Le crépuscule des Dieux », l'observatoire du Pic du Midi scintillant de mille feux sous les derniers rayons du soleil tandis que les lacets du Tourmalet sont déjà plongés dans la pénombre.

« Le grand frisson » de peur, quand mon pneu avant éclate, en septembre 77, dans la descente de Marie Blanque, de bonheur, quand approche le sommet de chaque grand col.

« L'arnaque » ou « l'argent des autres », les droits d'inscription pour certaines randonnées...

« L'or dans les montagnes », et même un trésor pour les collectionneurs de cols.

« Un homme et une femme » : « Ce sont eux » dit une voix off. Je reconnais Dominique, appuyé sur son vélo, à contre-champ.

« Le jour se lève » ajoute-t-il, regardez comme c'est beau !

Un disque rouge s'est extirpé de la nuit. Tel un spot, il est posé sur l'horizon, derrière le Puy de Dôme.

Mais ce n'est plus du cinéma, c'est la nature dans toute sa splendeur. Je suis réveillé, je me sens bien, j'ai trouvé « le deuxième souffle ». Je range avec précaution mon scénario dans un coin de ma mémoire et place tout aussi soigneusement mon Olympus dans le sac de guidon. Puis je remonte en selle.

« Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? ». En route.

A tous les amis, connus et inconnus, des Cent Cols.

« Avec les compliments de l'auteur »

J. Lacroix

ANECDOTE

Parmi les qualités inhérentes au vrai cyclotouriste, je crois que le sens de l'humour est l'une des plus authentiques.

Dans les pires moments, on ne doit jamais perdre l'occasion de se moquer un peu de soi-même car le vélo ramène à la modestie et à la vraie mesure.

Par une belle journée de juin, nous étions quelques 500 engagés dans une nouvelle galère de cyclotourisme montagnard, et après avoir parcouru près de 200 kilomètres avec leurs lots de cols et de bosses de 1ère catégorie, nous abordions la montée du col des Saisies, versant Beaufortin. Chacun avait pris son rythme, plus ou moins alerte, la montée était rude, les jambes lourdes, le moral pas vraiment au top niveau, et nous songions à la bonne douche qui nous attendait là-bas, à l'arrivée à Combloux.

A peu près à mi-pente, j'aperçus devant moi, un de ces cyclos typiques, comme je les aime, sans prétention ni maillot voyant, avec une bonne vieille machine et d'un âge ma foi, que l'on ne pouvait pas qualifier de tendre ou d'ingrat.

Le brave homme avait l'air de suer sang et eau et la souffrance se lisait sur son visage.

Comme j'arrivais à sa hauteur, j'y allais de mon petit mot d'encouragement (un peu destiné aussi à moi-même je l'avoue) :

- « Ça sent le sommet, hein ! ... »

Et là, de but en blanc, il me fut répondu :

- « Oh ! j'ai plus bien l'odorat en ce moment ! »

J'éclatais d'un bon rire devant la boutade qui démontrait que l'esprit d'à-propos et l'humour restaient maître malgré les difficultés du moment, qui ne poussaient guère à la plaisanterie.

Je crois que ce jour-là j'ai reçu une nouvelle leçon d'humilité. BRAVO « L'ANCIEN »

R. Jonac
ASCU Lyon

ET POUR QUELQUES « 2000 » DE PLUS...

Grand traqueur de cols devant l'éternel, la Bible Chauvot sous le bras, je m'apprêtais une fois de plus à sanctifier le Seigneur Vélo, en déposant quelques modestes offrandes (en l'occurrence des gouttes de sueur) au sommet de ces prestigieux sanctuaires que sont les cols à plus de 2000 m d'altitude.

J'avais, une fois de plus, choisi pour lieu de pèlerinage, la Lourdes des cyclotouristes montagnards : la magnifique cité de Barcelonnette. Nous étions 3 à vouer un culte sans retenue au cyclotourisme de montagne : Sœur Marie de l'Ordre des Cols Durs, et Mère Supérieure du Club des Cents Cols, Frère Richard et moi-même, tous membres des mêmes confréries. Sœur Marie et Frère Richard venaient là chercher les quelques sommets qui manquaient à leur palmarès (Cayolle, Allos, Vars, Champs...) et moi-même pour accrocher les quelques réticents qui m'avaient échappé lors de précédentes retraites.

C'était non sans fierté que le 14 juillet, nous avons gravi le fameux Parpaillon, signé le livre d'or de Crévoux, et franchi le non moins difficile col Agnel.

Bref, la sérénité régnait dans nos âmes et dans nos corps.

Aussi, c'est plein d'espoir et de foi, que nous nous apprêtions à célébrer un nouveau culte, en effectuant le pèlerinage suivant : Barcelonnette (1132m), Col de Restefond-la-Bonette (2800m), Saint-Etienne de Tinée(1144m), et retour, avec, pour Richard et moi, une variante quelque peu muletière par le Col de la Moutière.

Mais revoyons plutôt le film de cette journée.

Quand nous attaquons à Jausiers, la montée vers le Col de Restefond, le temps est beau mais sans plus : quelques nuages se profilent là-haut sur les sommets. Cela n'entame en rien notre moral et nous prenons tranquillement notre rythme dans la longue et parfois difficile montée vers cette cime à 2800 m. Les torrents clairs, les prairies, puis les flancs caillouteux des montagnes qui sont notre décor quotidien depuis quelques temps, ne cessent de nous enthousiasmer par leur beauté sans cesse renouvelée.

Nos amies les marmottes continuent de nous accompagner de leurs cris stridents que nous prenons pour des encouragements. Le temps ne s'arrange pas, et le ciel devient même carrément menaçant, mais on grimpe toujours.

A deux kilomètres du sommet, on abandonne Marie qui n'affectionne pas particulièrement le cyclo-muletier. Rendez-vous à Saint-Etienne de Tinée, de l'autre côté du col.

Nous redescendons par un chemin dans un vallon caillouteux. L'état du sol nous oblige de temps en temps à porter nos vélos, mais, tant bien que mal, nous arrivons à l'embranchement de la route qui mène au col de la Moutière. Et là, ô miracle, on retrouve le goudron, tout frais, même un peu trop car les Ponts et Chaussées n'ont pas plaint le gravillon. Le col est franchi sans encombre. Et 2454 mètres dans la poche. Photo, et on repart.

La descente, que nous pensions être un chemin « Parpaillonesque », est une très belle route gravillonnée de frais, ce qui la rend dangereuse, mais très praticable par tous ceux qu'effraient les routes non asphaltées. Nous rejoignons le petit village de Saint-Dalmas le Selvage, puis la route du col de la Bonette et dévalons jusqu'à Saint-Etienne de Tinée où Marie nous attend. Une sympathique pizzeria nous accueille et, après nous être sustentés, nous repartons à l'assaut de la Bonette face Sud.

Ah oui ! le temps... : et bien, ça s'était plutôt arrangé, et nous pensions avoir échappé à l'orage. Mais la montagne est facétieuse, et les gros nuages qui nous avaient effrayés ce matin, semblent revenir en force là-haut sur les sommets.

On dirait même qu'ils ont amené des petits copains avec eux. De toute façon, on n'a pas le choix, il faut passer. Les premiers kilomètres ne sont pas trop difficiles. Quelques gouttes annonciatrices nous mouillent bien un peu mais rien de dramatique. Le soleil refait même quelques timides apparitions. Pourtant, là-haut, comme c'est noir ! Tant pis, on continue, on s'abritera s'il le faut.

A mi-parcours, on passe le village de Bousieyas, qui, d'après la carte, semble être le dernier avant le col.

Et là, tout commence. Nous n'avons pas fait un kilomètre que le tonnerre se met à... devinez quoi ? : tonner, comme il ne sait le faire qu'en montagne, c'est-à-dire en se répercutant de vallon en vallon. Et puis la grêle se met à... devinez quoi ? : grêler, pas des œufs de pigeon comme on dit très souvent, mais de petits grêlons fins qui nous piquent douloureusement les jambes. Nous serions bien tentés de nous abriter, mais c'est le désert complet par là. Rien. Pas la moindre cabane de berger, pas le moindre abri de cantonnier, alors quand on y est, on continue, mouillés pour mouillés, picorés pour picorés.

Et ça va durer pratiquement 3/4 d'heure.

On continue à rouler dans l'espoir de trouver un abri, mais rien. Et le tonnerre de gronder, et la grêle de tomber. Dieu que ce spectacle est grandiose et lugubre dans ces montagnes sauvages. Nous croisons un troupeau de moutons quelque peu affolés par l'orage. Puis la grêle cesse de tomber, mais elle ne fond pas et reste en une pellicule de 3 à 4 centimètres sur la chaussée.

Quand nous traversons l'ancien camp militaire, sinistre alignement de baraquements abandonnés, il ne pleut ni ne grêle plus. Nous avons hâte d'en finir alors nous poursuivons. Il reste huit kilomètres avant le sommet. La neige que nous apercevions sur les hauteurs commence à apparaître et à tenir sur la route. Plus nous progressons, plus l'épaisseur devient importante et nous roulons dans les ornières formées par les voitures. Il fait froid et nos doigts crispés sur les guidons s'engourdissent. Le sommet approche malgré tout. Mais dans ces conditions, sera-t-il possible de redescendre sur Jausiers ? Ça pédale dans nos petites têtes...

Il y a bien l'ami Pierre, qui est resté à Barcelonnette, et qui est au courant de notre randonnée... S'il avait l'idée...

Mais... Mais..., cette voiture là-bas, codes éclairés, avec un porte-vélos, c'est... mais oui, c'est bien lui. C'est bien ce cher Papy. Il arrive à notre hauteur, avec un grand sourire qui nous réchauffe le cœur, mais ne fait pas fondre la neige. Il reste 4 kilomètres avant le sommet, et nous sommes au col des Granges Communes à 2513 mètres. Maintenant que Pierre est là, plus de problème pour la descente, alors nous continuons jusqu'au col de Restefond et là, transis, nous laissons Pierre charger les vélos sur le toit de sa voiture, dans laquelle nous nous engouffrons en grelottant. Nos doigts, qui se réchauffent, nous font terriblement souffrir, et les larmes nous viennent aux yeux : joie et douleur mélangées, on est heureux, réconfortés par cette chaude ambiance d'amitié.

Là-haut, à la cime de la Bonette, 2 autres cyclos qui effectuent le Tour de France, ont trouvé refuge dans une estafette-bar, et nous demandent de prévenir la gendarmerie de Jausiers, pour qu'on vienne les chercher, ce que nous faisons au passage. J'espère pour eux que leur aventure s'est aussi bien terminée que la notre.

Ah ! on s'en souviendra de ce 18 juillet et de cette balade pour quelques « 2000 » de plus...

R. Jonac
ASCU Lyon

ETAPE HÉROÏQUE

Parmi toutes ses aventures vélocipédiques « sportives » (fort nombreuses), il en est « une » dont il a toujours « jalousement » gardé le secret. (sauf pour quelques initiés). Celle-ci s'est passée lors de son 3eme Tour de France « Randonneur » le 22 juin 1970. Nous sommes dans sa 9eme étape et notre « homme » n'est déjà plus de première fraîcheur... Mais ! Très motivé, puisque son administration ne lui a accordé que 15 jours de congés... Le 16eme, une autre tournée l'attend... « Celle du préposé à la distribution postale de Caen ». Alors ! Pensez donc le mental qui l'anime... « Tenez », je lui laisse la plume pour qu'il vous raconte lui-même son odyssée...

Parti « dès l'aurore » de Colmar (04) la journée s'annonce « belle et grandiose » : au programme tous les géants alpins...

Allos ? « mon préféré ». Le Vars (sur son versant court... et abrupt). L'Izoard « le majestueux ». Rien ne résiste à mes mollets. C'est la grande forme (une région qui m'a toujours transcendé). Le temps est ensoleillé et la circulation rare (le déferlement des vacanciers n'était pas encore de circonstance). A 14 h 10, je pointe mon carnet de route à Briançon (après une descente vertigineuse...) Puis, de nouveau, c'est l'envolée... vers les sommets. Au Lautaret : « surprise », la route d'accès au Galibier est fermée... (non encore déneigée). La raison : l'hiver tardif ; et comme la course du « Dauphiné Libéré » ne l'a pas inscrite à son programme, le déblaiement traîne... Mais ! pour le 1er juillet « m'assure-t-on » « il sera ouvert ». Bref ! limité par le temps, il n'est pas question d'attendre, ni même de faire le détour par Grenoble. Pas de panneau d'interdiction... Donc, à moi l'aventure... J'arrive à tenir sur le vélo 3 bons km, puis, je me heurte aux premières congères et définitivement au « cirque blanc ». Là commence « véritablement » mon chemin de croix... Vélo calé sur l'épaule, le souffle court, je progresse péniblement... à travers les rafales de vent. Tantôt enfoncé jusqu'aux genoux..., tantôt en équilibre « coté ravin », (suivant la nature de la neige) j'essaie de repérer les traces qu'ont laissé devant moi quelques randonneurs alpins. Dévissant parfois de plusieurs mètres, tirant et jetant ma monture, le calvaire se poursuit.

« Là », dans un virage, j'aperçois le refuge (seul point de repère). L'épaule meurtrie, pieds et mains gelées, je grignote les derniers lacets. Une idée fixe : le Sommet. Le temps est maintenant brumeux et frisquet. Enfin ! voilà l'entrée du tunnel... Mais le passage est condamné par un mur de glace... Rebrousser chemin ? Vous n'y pensez pas, après tant de labeur.

Ne reste qu'une seule solution : passer par dessus ! Le vélo, de nouveau fixé à l'épaule par une courroie, la pompe dans la main droite en guise de piolet, j'entame l'impossible exploit⁴. Procédant en zigzags, assurant chaque pied par des encoches, faites parfois au couteau (la neige étant de plus en plus gelée). En équilibre « permanent ». La moindre glissade et c'en est fini... Le cœur battant la chamade, claquant des dents, je souffre en silence. Puis la brume s'épaissit, je n'y vois plus à 1 m : je suis « perdu ».

Planté comme un piquet, je prie de toute mon âme pour que les Dieux viennent à mon secours. C'est mon dernier salut... 1/4 h environ passe, où toutes les images du passé me reviennent en mémoire : « Adieu » ma mère, je t'aimais bien « tu sais ». Puis soudain, c'est le miracle : le ciel se dégage. L'espoir renaît, je repars à l'assaut. La crête n'est plus qu'à 50 m. C'est long, 50 m. A moitié paralysé par le vent glacial, les yeux remplis de larmes, je m'acharne sur la neige comme une bête. Plus que 5 mètres, 4,3,2,1. Je suis « enfin » à la cime⁵. Le versant Nord est lui glacé. Seule solution : jeter mon vélo, et me laisser glisser sur le dos (heureusement qu'en bas, il y a un replat). Allongé dans la neige, « enlacé » avec ma chère « moitié », je hurle de joie. Plusieurs minutes se passent où je savoure cet instant d'immense « bonheur ». La victoire sur soi-même, contre les éléments, la peur, l'irréel (ainsi entrais-je dans la légende). Mais ! le raid doit continuer, puisque le destin m'a épargné. Vélo et bonhomme « partiellement » déneigé (dans un triste état), j'engage la descente (une chance, ce versant était déneigé). C'est donc dans d'assez bonnes conditions que je plonge sur Valloire⁶. Contrôle-arrêt qui est le bienvenu. Réchauffer ses membres endoloris et reprendre quelques forces, car les hostilités continuent... « Eh ! oui ». Le Télégraphe où je rencontre la randonneuse Suzanne

Motte (disparue tragiquement quelques années plus tard) : Elle vient de faire le détour par Grenoble en 2 jours. En bas, dans la vallée de la Maurienne, où il fait déjà nuit, c'est un véritable déluge qui m'accueille. Sur la Nationale 6, vous voyez les retombées ; transis⁷, je le suis. Reste à trouver un hôtel⁸. Mais, avec ma bobine « noircie » par la neige, et mes vêtements en lambeaux... toutes les portes se ferment devant moi... J'arrive ainsi à Aiguebelle où j'implore... le chef de gare de me laisser rentrer dans la salle d'attente. « S.V.P. Monsieur », juste quelques heures pour éviter la « pleurésie ». Ainsi, s'achève cette « illustre » journée (267 km) qui restera à jamais gravée dans ma mémoire.

Le raider, Patrick PLAINE

Quelques détails qui peuvent éclairer...

Tour de France de 4910 km bouclé en 353 h 10 mn

Le col de la Bonette n'était pas encore au programme de l'organisation. On prenait la N 202 jusqu'à Entrevaux, puis Ammot et le col de la Colle St Michel.

En ce temps-là, pour changer de vallée, il n'y avait pas la route qu'on connaît aujourd'hui. Seul le tunnel (froid et glacé) était de circonstance.

Exploit qui aurait pu (ou dû...) se terminer tragiquement (j'en suis seulement conscient aujourd'hui).

Ainsi fus-je baptisé par mes pairs « le cannibale des cimes ».

Briançon-Valloire distants de 58 km couverts en 5 h 10 mn (plus de 3h30 pour parcourir les 7 derniers kilomètres sur la cime du Galibier... ce qui montre l'ampleur de la tâche...).

A cette époque là, j'étais complètement insouciant : je partais souvent qu'avec la brosse à dents, sans gant, sans collant long... et encore moins d'imperméable...

Non encore converti à l'autonomie « intégrale », il m'arrivait de temps en temps de dormir dans un lit.

CYCLOTOURISME À JERSEY

Jeudi 14 août, 11 h. Partis de St Malo une heure plus tôt en vedette rapide, nous débarquons, ma femme et moi, à St Helier, avec les sacs sur le dos mais... sans vélo.

Le mal est vite réparé : les loueurs de bicyclettes sont nombreux sur place. Bien entendu ce sont des bicyclettes anglaises avec cintres droits et 3 vitesses (dans le moyeu). On s'élançait avec appréhension sur ces engins, vers notre camping situé à St Brelade à quelques kilomètres : la conduite à gauche, les sens interdits, les sens giratoires, les embouteillages (c'est aujourd'hui, comme par hasard, la « bataille des fleurs », la plus grande fête annuelle de l'île, avec défilé de chars) et notre chargement mal placé rendent ces premiers kilomètres difficiles... d'autant plus qu'une côte survient bientôt et que la première vitesse ne passe pas.

Pour les 4 jours de ce long week-end, nous avons prévu une exploration de Jersey à bicyclette, mais aussi à pied : le littoral est bien pourvu en sentiers attrayants. Dès que possible, j'achetai sur place une carte au 1/25000e pour élaborer au mieux des itinéraires. L'île n'est pas très grande (environ 15 km sur 9) mais comporte environ 800 km de routes et chemins !

Ce qui surprend en premier lieu dans cette île britannique, ce sont les noms des villages (Grouville, St Martin...), des rues ou routes (la route orange, la route de St Clément...), des sites (le Mont du Jubilé, le Mont Cochon...) : presque tous français ! Un livre d'histoire m'apprend que les îles anglo-normandes ont été annexées au Duché de Normandie en 933 et que c'est en tant que Duc de Normandie que le roi d'Angleterre a conservé sa souveraineté sur les îles alors que, depuis 1204, la Normandie continentale était redevenue française (!). Curieusement, les églises sont surmontées du coq gaulois qui voisine souvent avec le drapeau anglais.

Les routes, dès que l'on s'éloigne de la capitale (St Hélier), sont charmantes : en général étroites, parfois très étroites, et ce qui est caractéristique, souvent sans accotements. Le bitume est limité par des murettes ou des talus sur lesquels poussent des haies. Prendre un virage à gauche, sans visibilité, le long d'une murette, n'est pas rassurant : il faut espérer qu'il n'y ait pas un français étourdi en face ! Les jardins sont très fleuris et les propriétés méritent souvent le coup d'œil...

Mais, bien sûr, ce sont les vues à partir des côtes qui sont les plus remarquables : L'île se présente comme un plateau à environ 100 m au-dessus de la mer et les côtes sont en général rocheuses et abruptes. Ce plateau est entaillé par des vallées profondes. Les routes y descendent, en remontent, redescendent vers les plages, remontent sur la falaise ; les grimpettes ne manquent pas !

Au Nord-Ouest, du côté de Gros-Nez, les roches sont rouges et la côte ressemble à celle de l'Esterel. Au Sud-Ouest, près du Beau-Port, les rochers roses me font penser à ceux de la Corse, près de Porto. A l'Est, par contre, ils sont bruns, moins hauts, et abritent de petits ports, un peu comme en Bretagne...

Mais, à propos, que vient faire cet article dans une revue de montagnards ? L'exotisme ne suffit pas à justifier sa présence. Les lecteurs perspicaces l'auront deviné : Jersey possède un col : le col de la Rogue, pas bien haut certes (environ 800 m), pas réellement géographique (c'est un passage entre deux rochers), mais il figure sur la carte que j'ai achetée (je ne l'ai découvert que deux jours après !) Et, en plus, (quelle bonne surprise !) il est matérialisé par une belle pancarte, bien décorée. Il est situé sur la côte Nord, entre la Grève du Lecq et le Trou du Diable. Le sentier piétonnier y passe, naturellement.

Une anecdote pour terminer : après avoir fait ce sentier à vélo, je me suis rendu compte, au Trou du Diable, que ma roue arrière était crevée (un tour du Diable ?)... J'avais pourtant réclamé un nécessaire de réparation au loueur, qui m'avait assuré que je ne risquais rien, puis qui, sur mon insistance, m'avait dit de téléphoner en cas de problème. Mais, comment dire au téléphone, qu'on a crevé quand on n'a pas de

dictionnaire sous la main, que son anglais date de plus de 15 ans, et que son interlocuteur (pour une fois) ne parle pas français ? J'ai fini par me faire comprendre avec des baragouinages du genre « my wheel is... pssich ! » (ma roue est...pssich !). Le loueur est venu une heure plus tard avec, dans son coffre, un vélo de rechange, tout simplement.

Bernard Migot
R.C.L. La Flèche

C'EST LE TITRE, PARDI...

Voici un petit texte qui pourrait intéresser certains corbeaux désireux de chauffer leurs plumes au soleil de Provence, tout en augmentant leur effectif de cols (il ne s'agit pas des cols de chemise, bien entendu).

Profitant de vacances au cours du mois d'avril de l'année 1983, je me trace une randonnée itinérante d'une semaine au sud du département du Var.

En cette saison, les routes de l'arrière pays sont encore désertes de touristes, et les beaux jours sont déjà là.

L'objectif principal de ma randonnée est la découverte du massif des Maures et de l'Estérel.

Ces deux massifs de moyenne montagne sont très intéressants pour la pratique du cyclotourisme, non seulement par la proximité de la mer Méditerranée, mais aussi par leur réseau de petites routes très pittoresques et truffées de cols.

Je garde un merveilleux souvenirs de la petite route en crête qui relie Cogolin à Bormes-les-Mimosas. Elle surplombe par alternance l'intérieur des terres et la mer d'un bleu profond ; ajoutez-y les premières odeurs de Provence et un soleil qui commence à réchauffer vos reins, et dégustez une superbe promenade.

Puis il y a l'Estérel, véritable nid à cols qui étale ses beautés sauvages entre Cannes et Saint Raphaël.

Mon itinéraire était tracé sur carte IGN depuis pas mal de temps et la légende indiquait de nombreuses portions muletières ou forestières, « le pied ». Cet itinéraire partait de Saint Raphaël pour y revenir, après 70 kilomètres effectués dans un mouchoir de poche autour du mont Vinaigre et du Pic de l'Ours ; et devinez combien de cols... 21.

C'est une des journées les plus sportives que j'ai pu faire avant 1983.

Des routes goudronnées, des routes forestières en terre, des chemins caillouteux avec des passages de gués, et en toile de fonds, de minuscules vallées ; voilà un aperçu de la voirie dans le massif. Pas âme qui vive à cette époque, si ce n'est la présence des gardes forestiers à proximité de leurs maisons.

L'Estérel doit aussi sa beauté aux contrastes entre le rouge des porphyres (roche la plus répandue dans ce massif) et le bleu de la Méditerranée.

La route en corniche qui mène au col de l'Evêque sous le Pic de l'Ours offre les plus beaux panoramas sur la mer. La vue s'étend jusqu'à Nice, et les Préalpes du sud y sont visibles par temps clair.

Et maintenant vous n'avez plus qu'à vous plonger dans vos IGN à moins que l'Estérel vous ait déjà laissé un merveilleux souvenir !

J. Vigneau

PEUR AU PARRAILLON

20 juillet 85. Le réveil sonne. Un coup d'œil à la fenêtre nous laisse présumer une magnifique journée d'été. C'est la douce fébrilité du départ, dans la fraîcheur matinale...

Avec Pierre, nous avons bien préparé notre affaire. Il s'est enfin décidé à monter un triple plateau (32x26) et, hier soir, dans notre gîte de St Sauveur, j'ai changé nos couronnes pour une 24 dents et équipé ma jante arrière d'un boyau de cross ! Les 10 km de chemin non goudronnés nous inquiètent un peu et nous partons avec 2 boyaux de rechange chacun ! il est des cols qui ont leur réputation !

Quel plaisir de pédaler dans la fraîcheur d'une belle journée qui va naître. Nous montons les premiers kilomètres à l'ombre de la vallée dominée par la forêt de Méale. A la sortie de Praveyral nous rattrapons un berger qui conduit ses quelques brebis vers la montagne. Nous entamons la conversation... et le casse-croûte car, tout à l'heure dans la pierraille, nous aurons besoin de toutes nos forces. Nous laissons Crévoux sur la droite. Il est plus logique de signer le livre d'or qui s'y trouve à notre retour... Un pont enjambe le torrent. Le goudron laisse la place aux cailloux. Nous y voilà ! Déraailleurs tout à gauche, les mains sur les cocottes, nous débutons prudemment en danseuse. Altitude 1660 m - Pente 12 % - Objectif 2645 m.

Assis, la roue arrière adhère mieux, mais comment trouver un équilibre sur ces pierres ? Le funambule n'est-il pas debout ?

La chaleur pointe au nez, et conjuguée à nos efforts nous continuons l'ascension torse nu. Nous rions à la pensée du spectacle que nous pourrions offrir aux passants... s'il y en avait : cuissards, bretelles noires et torsos blancs assortis au bob ! Pierre fait quelques sauts de cabri pour sortir sa roue avant de l'ornière. Des grappes de papillons s'envolent à notre passage.

Pour me délivrer des cailloux, je tente une escapade à travers champs. Hélas, mes jantes étroites s'enfoncent dans l'herbe molle et freinent ma progression. Quelques brebis égarées broutent silencieusement. Plus haut, nous rencontrons le berger, son troupeau et ses chiens noirs. « On les récupèrera ce soir en descendant » nous dit-il, aucunement inquiet de les laisser errer à plusieurs centaines de mètres.

Vers 2300 m, les prés laissent la place aux rochers. L'air vif nous oblige à remettre nos maillots. Nous suivons le torrent du Crévoux. Une marmotte court sur l'autre versant. Nous en surprenons une autre au passage du gué. Les gentianes font leur apparition. Nous pensons que le tunnel est proche, et à chaque détour de virage, nous croyons l'apercevoir.

Le voilà enfin ! C'est fini. Le Parpaillon est vaincu. Les vélos posés contre un névé à l'entrée du tunnel, nous contemplons le panorama.

Pierre propose de traverser le tunnel pour admirer l'autre versant. Il fait froid dans l'obscurité. Et la sortie, petite boule de lumière, nous éblouit. Nous pataugeons les pieds dans l'eau glacée. J'abandonne et fais demi-tour.

Qu'importe le panorama sur l'autre versant, l'objectif est atteint... Pierre persiste et arrive au bout du tunnel. Mais que fait-il ? Pourquoi ferme-t-il le lourd portail ? voilà, cette fois je suis dans le noir complet ! Mais que crie-t-il ? Au secours ? Que diable ! Il a encore trouvé une nouvelle farce, me dis-je en continuant mon bonhomme de chemin vers le soleil. Le doute me prend, ravivé par la persistance de ses appels. Je fais à nouveau demi-tour vers la sortie obstruée, et je lui crie : « Ouvre le portail ! Je n'y vois rien ! » Mais, pour toute réponse, il continue d'appeler à l'aide. Je termine en courant, poussant le vélo dans les flaques d'eau froide, au risque de tomber.

« J'ai le bras coincé entre les deux battants du portail ! Délivre-moi ! » s'écrie-t-il. Je tire, je pousse, rien à faire, le portail ne veut pas s'ouvrir ! Pierre souffre, sa montre s'est brisée, son poignet enfle. « Fais quelque chose ! » s'exclame-t-il !

J'essaye en vain d'enfoncer une pierre entre les 2 battants ! Prends le cadre du vélo pour faire levier, mais fais quelque chose ! » s'écrie-t-il.

A grands coups de pied, j'enfonce sa roue avant dans l'entrebaillement du portail, soulageant son poignet prisonnier. Mais impossible de le libérer, sa main est toujours de l'autre côté. Il a froid maintenant. Nous sommes seuls dans le noir. Comment faire ?

Tout d'un coup nous découvrons dans le portail, une porte. Je l'ouvre et passe de l'autre côté de la montagne, baigné par le soleil. Je cours dans tous les sens à la recherche d'une solution. Cette grande pierre plate fera l'affaire. Trop lourde pour moi, je la tire jusqu'au tunnel, la coince dans l'entrebaillement et je fais levier de toutes mes forces. Le portail s'entrouvre d'un millimètre ou deux et, avant que Pierre n'ait pu dégager sa main, la pierre casse, provoquant un mouvement de repli du portail... et un cri de douleur. Plusieurs tentatives encore, et... délivrance !

Nous passons au soleil, son poignet est sanguinolent. Il était temps, Pierre allait s'évanouir. Nous retraversons le tunnel par la petite porte. La roue de Pierre est à peine voilée ! D'une main, il descend doucement, alors que je dévale chercher des secours. Plus bas, un camping-car monte lentement. Il accepte de monter le chercher et de le redescendre jusqu'à la partie goudronnée.

Quelques jours passent, Pierre le radius cassé, le bras plâtré retourne à l'hôpital pour une visite de contrôle. Il rencontre le campeur belge qui l'a redescendu du col et lui demande ce qu'il fait là ; et notre belge de répondre : « Pendant que je vous accompagnais, ma fille s'est ouvert le genou en m'attendant ! »

Sacré Parpaillon ! Quand tu nous tiens...

Freddy Anceschi
Cyclos de Moirans

MONT VENTOUX, OU LA FIN D'UN COMPLEXE

« Cette fois, mon vieux Pierrot, il n'y a plus à tergiverser, il faut y aller. Tu t'es assez esquivé à tes meilleures années afin de contourner ce mont, se dressant solitaire dans le ciel d'azur, aujourd'hui tu dois t'y atteler, pas moyen de trouver une variante si tu veux terminer ton BPF du Comtat Venaissin. A toi les conséquences !! Le dernier contrôle est là-haut, dans 21 km... Au passage, le 200e col, et surtout la fin du complexe Ventoux (pas même considéré comme un vrai col par notre honorée confrérie). »

Ces pensées, lors du petit déjeuner très matinal, me nouent un peu l'estomac ; j'ai beau avoir bourlingué de raids Pyrénéens en Méditerranée-Léman, il y a quelque trente années, le trac me saisit depuis le temps où je n'ai pas remis les roues sur un col de cette envergure ; l'entraînement montagnard dans les côtes de la région étampoise n'étant pas des plus propice à ce genre d'exercice, l'âge et l'embonpoint faisant le reste.

Bédoin est quasiment désert lorsque je me lance à l'assaut de la grimpée, seul un chat abandonne momentanément sa toilette afin de regarder l'intrus qui passe. Premier raidillon dans les vignes, négocié calmement, la route est longue, et c'est la forêt. Il fait frais, en ce matin de juin, malgré le soleil bien présent.

Tout en moulinant, comme toujours solitaire, l'esprit vagabonde sur d'autres grimpées prestigieuses : Aubisque, Tourmalet, Izoard, Galibier, Iseran. La route à travers les résineux est déserte et j'en profite égoïstement, repensant à la journée d'hier avec un passage à Brantes après le col de Fontaube, ainsi que les bonnes grimpées du Roussillon, magnifique village, et Gordes.

Chalet Reynard : 7 h 45, jusqu'ici je me suis bien comporté, grim pant avec application, sans énervement. Par contre je pensais faire une halte afin de remplir mon bidon, vide depuis le départ, mais tout dort encore ; tant pis je verrai à la fontaine : ce n'est pas si loin...

Cette fois le final est là : 6 km, mais lesquels !! heureusement le vent est absent et la température douce ; 32x24, j'avance lentement, certes mais sans peine ; au sommet se détache la pointe rouge et blanche de l'observatoire : comme il semble loin.

Combien de temps vais-je mettre pour atteindre mon but ? Une heure (j'espère), au maximum une heure trente en marchant un peu.

La borne me rappelle la réalité : Mont Ventoux 5km500. J'ai soif, mais la fontaine est là, toute proche. « Damned ! », rien ne coule et, seule une eau croupie se trouve dans le bassin, je la laisse, magnanime aux bestioles intéressées.

J'enroule en souplesse et en profite pour repasser le 18 dents ; à ce moment-là, 2 bolides me croisent avec un petit signe amical : moins dur dans leur sens. Le sommet se fait de plus en plus visible ; sur ma droite, de petites pensées bleu-pâle émergent discrètement : comment font-elles pour survivre dans cet univers minéral ? Mystère ; la plaine de Carpentras est dans une brume qui laisse bien augurer de la chaleur à venir.

Depuis quelque temps j'ai repris la couronne supérieure, les bornes sont absentes des bas-côtés, à moins que ce soient ces sortes de cairns entrevus périodiquement. Le monument de Simpson, très sobre, est là, sur le côté, puis toute proche, la plaque en souvenir de l'ami Kramer : un salut plein d'émotion à haute voix (personne n'est là pour me critiquer). Quel ancien cyclo parisien n'a pas roulé avec « le Gaulois » (à cause de ses grandes moustaches) ?? Et je me souviens d'un certain Audax 600 , où il menait seul sa troupe, à une allure de métronome, dans la nuit, le vent et les bosses afin de refaire le temps perdu aux alentours d'Abbeville et au dîner à Dieppe : Un régal du genre.

« Pauvre Pierre, tous ceux qui t'on connu sur les routes de France et de Navarre auront du mal à comprendre cette funeste erreur. J'espère seulement que tu as eu la fin que tu souhaitais...Mais pourquoi ? ».

Les larmes aux yeux, je continue ma grimpée, la pente est rude, les jambes deviennent lourdes, et, le 28 dents, gardé précieusement en réserve, est de rigueur afin d'atteindre le col des Tempêtes : un court arrêt sur cet échancrure à 1829 m (le 200e) et je repars poussé par Eole. Enfin, une borne : d'après mes prévisions horaires, il doit me rester 1500 m ; heureuse surprise : j'ai gagné 1 km.

Dans l'euphorie, je mets un braquet plus grand pour passer au pied de l'observatoire avant d'admirer le panorama sur les Baronnies , malheureusement noyées dans la brume. Photo souvenir du seul panneau existant sur le versant nord, puis retour vers le chalet afin de faire pointer ma carte BPF. L'ouverture de celui-ci n'étant qu'à 9 heures, j'ai largement le temps de récupérer avant d'entamer, tout heureux, la longue descente.

Pierre Meunier

HOMMAGE À JEAN PERDOUX

Le Club des 100 Cols a pris naissance le jour où son fondateur gravissait les pentes du col du Luitel (1262m - Dépt 38).

Quelle chance j'ai eu de pouvoir choisir mon 1000e col. En effet, bien qu'habitant de l'Isère, le Luitel n'avait jamais eu l'honneur de ma présence.

Ce samedi 12 juillet, me voici partie avec Jacques en direction de Séchilienne afin de gravir ce qui restera pour moi un merveilleux souvenir.

Qu'il est dur, très dur même, la pente est très raide ; après quelques virages nous nous élevons très vite, quand brusquement nous sommes arrêtés par une splendide couleuvre en travers de la route, ce qui fait monter les pulsations de mon cœur bien au-dessus de la moyenne.

Plus loin, des milliers de chenilles envahissent la route au milieu de la forêt complètement dévastée par ce fléau.

Après s'être restaurés auprès d'un épicier ambulant, nous approchons du sommet couvert de brume. Arrivés au sommet, quel dommage de ne pouvoir apprécier davantage le panorama. Il fait si froid que nous décidons de redescendre sur Uriage au plus vite.

Merveilleuse journée. Merveilleux col. Merveilleux souvenirs. Merci M.Perdoux.

Marie Claire Deleigne
St-Egrève (38)

DERNIER PRINTEMPS

A la mémoire du Vieux Gaulois, que je ne connaissais pas, et de ses pareils : les conquérants de l'inutile.

« Chttt, chttt ». Seul le frottement de ses pneus sur la route enneigée accompagne l'ascension de Théo vers le sommet du col, vers cette pointe du V, là-haut, enserré dans les nuages ; ce V figé par la nature comme un signe de Victoire pour qui l'atteint, mais aussi signe de Volonté ou de Vertige.

Cette route, Théo en connaît, mètre par mètre, le tracé sinueux, car cette ascension vers les nuages, il la pratique dès que l'hiver s'enfonce dans le passé, chaque année, tel un rite sans l'observation duquel sa saison ne saurait commencer.

Ce sommet, c'est le départ d'une nouvelle naissance, de nouveaux rêves à concrétiser : c'est le 1er janvier de Théo.

Mais aujourd'hui, depuis le départ de son petit pavillon, au lever du jour, Théo se sent différent : un voile lui obscurcit les yeux, un étrange corset imaginaire lui oppresse la poitrine, et la lumière du soleil, accroché au milieu du ciel, lui fait mal, très mal.

Et pourtant, comme chaque année, Théo, ce matin, a refait les mêmes gestes, rituels depuis 20 ans, ces gestes qui annoncent le printemps.

.....

Le réveil avait fait entendre très tôt sa sonnerie, clôturant une nuit agitée. Théo s'était levé dans cette torpeur qu'il connaissait avant chaque nouveau départ. Sur la chaise près du lit, s'entassaient méticuleusement ses vêtements soigneusement ordonnancés : d'abord, en dessous, le collant noir, puis les maillots, le blouson, la casquette, les chaussettes Jacquard vert et rouge, et au-dessus de la pile, les gants de cuir tannés par le frottement sur le guidon, séchés par la sueur des longues randonnées.

Ce soigneux ordonnancement c'était Cléa qui l'avait établi, immuable et rassurante, mais aujourd'hui Cléa n'est plus là.

L'année dernière, elle lui avait encore préparé son grand bol de chocolat avec ses 3 sucres, et ses 5 tartines beurrées, mais aujourd'hui la chaleur de la porcelaine lui brûle les doigts : Cléa n'est plus là.

Les volutes de fumée lui piquent les yeux, et cette lumière qui l'éblouit...

La porte du garage ouverte, Théo sourit comme toujours, lorsqu'il découvre, à la pâle lueur de la lampe électrique, sa randonneuse. Il la retrouve comme à chaque fois, avec un petit pincement au cœur . Il la retrouve et la redécouvre. Il passe la main le long des courbes harmonieuses du guidon, il respire l'odeur de sa selle en cuir précautionneusement huilée et graissée, il éprouve la dureté de ses pneus séchés tout au long de l'hiver.

Il la contemple, l'estime, l'évalue, la soupèse mais comme chaque année, il la trouve encore plus belle, plus rayonnante : la patine du temps lui confère une nouvelle dignité.

Un dernier coup d'œil sur le contenu de sa sacoche de guidon, un dernier regard sur sa petite demeure, et Théo enfourche son vélo.

Théo aime ces départs matinaux, peut-être parce qu'ils sont le résultat d'une victoire sur le bien-être douillet et confortable de la moiteur des draps, de l'atmosphère chocolatée de la cuisine.

Mais il aime aussi ce moment privilégié où, dans une étrange buée de lumière qui entoure le disque rouge naissant du soleil, la vie semble renaître. Au delà des murs et des volets, des espérances et des tristesses s'éveillent. Théo imagine ces ombres fugitives. Il a le sentiment d'être le seul être vivant du bourg inanimé, chargé de réveiller par le chuintement de sa bicyclette sur le sol humide, les bâtisses villageoises. Mais il sait pourtant là, au coin de la rue, la présence du boulanger auprès de son fourneau, du boucher ouvrant les stores de sa boutique.

Une petite lumière rouge à l'arrière, jaune à l'avant, essaie de percer les secrets du village.

Après le boulanger imaginé, c'est Paul l'épicier que Théo rencontre, préparant son étal pour le marché dominical :

« Déjà levé M'sieur Théo ? Belle journée pour rouler. Ah ! Je vous accompagnerais bien si j'avais le temps. Mais... Bonne route quand même M'sieur Théo ! ».

Théo sourit, ces mots il les a souvent entendus, excuse sempiternelle de ceux qui confondent volonté et désir, mais il sait Théo, que l'épicier est sincère. Cette tristesse dans sa voix, et le rêve inscrit dans son regard ne trompent pas. Paul envie M'sieur Théo.

Le village se termine. Théo pénètre dans la lueur du petit jour. Son regard reste fixe sur sa roue avant, mais ses yeux déjà passent par dessus les haies, les bourgs à traverser, les reflets chatoyants de la brume opaque. Les yeux guettent le vent, le froid, la montagne à gravir déjà posée devant sa route.

Ils imaginent cette pointe du V majestueux qu'il faudra mériter, au delà des nuages, de la souffrance.

L'air est encore frais, empli de l'odeur de la rosée sur l'herbe humide, du réveil de la terre, des brumes naissantes, du travail des hommes à venir, sur leurs étranges machines.

La chaleur du bonheur envahit le corps de Théo et pourtant cette lumière qui lui brûle les yeux, cette lumière...

.....

Il progresse, silhouette fugitive glissant sur un long ruban d'acier, auréolée de l'éclat mordoré et orangé du lever du soleil. Sa peau tannée, fouettée par le vent, s'est durcie tout au long de ses périple. Ses yeux, semblables à des gouttes de métal, observent le spectacle environnant.

Il ne murmure pas, ne se raconte aucune histoire, ne parle pas. Seul le vélo lui procure ce bien-être, lorsqu'il part ainsi pour aller nulle part, ou plutôt pour aller... ailleurs.

Il pense souvent qu'il a dû naître ainsi au bord d'une de ces routes et que tous ses actes, ses gestes le ramènent à cette route unique mais toujours nouvelle.

Il a traversé ainsi la vie, ne laissant que le sillage d'un courant d'air, le sillage de sa bicyclette.

« Bonne route quand même M'sieur Théo ».

Auteur inconnu.

LA PETITE REINE

1

Aujourd'hui c'est la fête
Des cyclos de Limoux
Et vive la Blanquette
Et surtout vive nous.
Amusons nous
Faisons les fous
Ce soir, oublions nos problèmes
Pas de boulot
Surtout pas d'eau
A chaque jour suffit sa peine.

2

Toutes les grandes reines,
Ont eu leurs soupirants
De nos petites reines,
Nous sommes les... transpirants
Mais on s'en fout,
Amoureux fous,
Pour nous, elle est bien la plus belle,
Quand nous rêvons
D'une évasion,
C'est pour s'en aller avec elle.

REFRAIN

Les cyclos Limouxins
Sont de vrais boute-en train ;
Quand ils se mêlent de faire la fête,
Ils sont meilleurs que sur la bicyclette.
Ce jour-là croyez-moi,
Ils sont vraiment les rois,
Ils chanteront jusqu'au petit matin
Les cyclos Limouxins.
Au 4e et dernier ???
Et salut les copains

3

Nous les cyclotouristes,
On aime bien la vie.
C'est vrai qu'elle n'est pas triste
A vélo ou au lit ;
Le peloton
Ça a du bon,
Demandez donc à leur compagne,
Elles vous diront :
Ce sont des lions
Pas b'soin de ranimer la flamme

4

????????

Jean Dejean
11300 Limoux

PAS DE FAUX-COLS... EN BEAUJOLAIS ET MÂCONNAIS

« Col-logicien » (1) récent (1984) mais pas moins enragé qu'un autre membre de la secte, les coteaux du nord-ouest de Villefranche-sur-Saône n'avaient pas échappé à mes investigations cartographiques hivernales.

Bien que fort peu convaincu des bienfaits des col-lations qui ont fait la réputation de cette région par ailleurs magnifique, je me disais qu'il serait fort dommage de ne pas cueillir les fruits... d'escalades nombreuses offertes sur de petites routes qui sarmentent... pardon, qui serpentent dans un paysage accueillant et di...vin.

Aussi, profitant d'un samedi d'été en tous points semblable à un autre samedi d'été, c'est-à-dire riche en promesses de bonnes joies cyclotouristiques, je prends de fort bonne heure le volant pour effectuer un rapproché en direction de Beaujeu, point de départ de mon périple.

Le circuit retenu doit me permettre de faire tomber dans mon escarcelle pas moins de 13 nouveaux cols, pas très durs ni très longs il est vrai, mais 13 nouveaux cols quand même : chers confrères, je vois que vous me suivez tous !

Laisant de côté la route qui mène au col du Fût...d'Avenaz, que je connais déjà, je me hâte sur celle du col des Truges. Je me hâte, dis-je, si bien qu'il me faut rebrousser chemin au bout de deux petits kilomètres d'ascension : le précieux bidon d'eau sucrée est resté dans le coffre de la voiture et sans lui, point de salut.

Je franchis, dans le calme matinal d'une petite route peu fréquentée, le col des Truges (445m) puis le col de Durbise (541m), et celui de Fontmartin (640m) : un échauffement en douceur, à peine contrarié par le brouillard rencontré dans une descente vers le petit village d'Ouroux ; les premiers rayons caressants du soleil au départ de Beaujeu se font cependant bien regretter.

Les cols de Bouthon (615m) et de la Sibérie (615m) me conduisent à Cenves ; de là, un aller-retour toboggan (deux kilomètres de forte descente, puis deux autres de grimpette et idem dans l'autre sens) me permet d'accrocher à mon tableau de chasse le col de Gerbey (613m). Ce genre de petit appendice au cours d'une randonnée, qui permet d'aller cueillir un col supplémentaire, ne doit pas être inconnu de beaucoup de « vendangeurs » de notre espèce.

Je me trouve enveloppé d'une carapace de brouillard épais dans l'ascension du col du Carcan (646m) alors qu'un « zeph » à peine perceptible freine ma progression dans le col de Grand-Vent (615m). Au bas de la descente, l'horizon s'éclaircit soudain et je découvre Pierreclos ensoleillé ; c'est bien le meilleur soleil, celui qui vient réchauffer les jambes rougies ou bleuies par le froid, et fait disparaître la chair de poule pour le plus grand soulagement du cycliste tremblotant.

Au départ de Pierreclos, la route du col des Enceintes (529m), étroite et pentue, se tortille entre les vignobles pour ensuite retrouver un tracé plus rectiligne et, au sommet, n'être pas plus large qu'un goulot que l'on convoite avec avidité ; le pourcentage est élevé et les mollets soumis à la douche... mâconnaise, encore un peu congestionnés. La descente, courte mais rapide et tourmentée, demande une vigilance extrême : n'ai-je pas été surpris, dans un des premiers virages, par deux adolescents, chevauchant des engins pétaradants, certainement seuls au monde pour occuper sans partage la chaussée dans toute sa largeur, si l'on peut parler ici de largeur.

Passée la charmante bourgade de Bourguilains, le paysage se transforme soudainement avec l'apparition du lac de Saint-Point mais je n'ai guère le loisir d'admirer son panorama, contrarié par une route large, légèrement pentue, mais au grain grossier et donc au rendement médiocre, qui me dépose à Tramayes. Je dévore des yeux, au passage, les melons et les pêches qui garnissent les cabas des estivants.

Après la descente sinueuse mais bienfaitrice vers Pari-Gagné (il reste encore quelques dizaines de kilomètres pour cela) et Trambly (quel méchant raidard dans ce village), voilà le col de la Sue (415m), le bien nommé par forte chaleur, que l'on atteint dans un premier temps, par une route à la pente moyenne puis, pour terminer, par un dernier kilomètre presque rectiligne et pentu à souhait.

Il est 12 h 30 lorsque je me laisse choir sur une chaise de terrasse installée sur le trottoir, devant un petit bar de Matour. Je m'accorde une demi-heure pour engloutir deux cocos et un café noir en même temps que les carrés de gâteau de semoule aux pruneaux, abricots et raisins secs, que je ne manque pas de me préparer pour l'agrément de mon estomac lors de mes randonnées pédalantes.

Après Matour, c'est le col de la Croix-d'Anterne (556m), dont j'effectue l'ascension en douceur, avec retenue, eu égard à la digestion en cours ; heureusement, la difficulté n'est pas insurmontable et voilà un troisième col de Saône-et-Loire dans ma gibecière.

Après Saint-Bonnet-de-Bruyères, un petit détour pour cueillir au passage le col de Champ-Ivin (742m), puis c'est Proprières et le col des Echarmeaux (720m mais déjà « chassé »), carrefour très fréquenté entre Brionnais, forêts de la Loire et vallée de l'Azergue. Un dernier petit effort après Poule-les-Echarmeaux, qui me permet de m'offrir le col de la Croix des Brosses (644m), une petite route très étroite mais ô combien ensoleillée (il est 14 h 30), puis c'est Chênelette et le retour à la case départ : Beaujeu. J'y étanche une soif qui devenait ardente, avec deux interminables menthes à l'eau, suivies d'un sorbet citron-fruit de la passion, de forte taille, récompense sublime pour le chasseur, ma foi fort satisfait de ses treize pièces « abattues » dans la journée.

Bernard Gacon
Individuel Saint-Etienne

(1) Voir propositions pour les futures encyclopédies de M. André (Revue n°13, page 11).

IMPRESSIONS D'UN CIRCUIT DES VOSGES IMPRESSIONNANT !

Qu'ils avaient triste mine les organisateurs du CDV, ce dimanche 6 juillet 86 vers 15 h. Qu'allaient-ils faire des médailles, des boissons, des tartes aux myrtilles (succulentes), et des petits pains fourrés. Et d'échanger (avec le trésorier notamment) des souvenirs sur les « pires des pires » randonnées de toute une vie.

Et puis les Héros sont arrivés, un par un d'abord, puis par petits groupes... ceux et celles qui avaient réussi à vaincre, à travers l'enfer. Pour nous rassurer, on leur inventait des facilités : « ils avaient des points de ravitaillement... où ils avaient pu se réchauffer, se changer » où « ils avaient attendu à l'abri lors des pluies les plus fortes, et bénéficié ensuite des embellies de l'après-midi ». Bref, ils avaient eu de la chance.

Ils ont, en fait, surtout la chance d'avoir un souvenir complet.

Le matin, j'avais pourtant un moral d'acier. Surtout qu'il ne pleuvait plus vers 3 h. Et même si, à la sortie de Saint-Dié, d'énormes nuages se mirent à crever en force, j'étais persuadé de passer au travers. Mon épouse ayant renoncé, j'étais seul et j'avais pris le parti d'en rire, quoi que « Poséïdon » y fasse.

Dans la descente vers Gérardmer, je chantais même. Dans la montée du Sapois, j'accrochais le rythme d'un cyclo régional. Sous le déluge, nous devisions en grimant le plus vite possible pour nous réchauffer sans prêter attention aux regards éberlués de ceux que nous dépassions.

(Et dire que 15 ans plus tôt, je franchissais ici mon premier col !).

Au contrôle du Thillot, je me rendis compte que malgré mon imper en Goretex, j'étais trempé jusqu'aux os. J'en pris un coup au moral. L'animateur de la radio locale qui exerçait là ses talents, nous informa que la météo serait exécrationnelle jusqu'au lendemain, et que nous ne verrions pas le soleil de la journée.

Rien ne servait donc d'attendre.

Au contrôle suivant, au Brabant, nous ne devisions plus. C'était le début de la fin. Pour tous ceux qu'on croisait, monter jusqu'au refuge de contrôle, à pied, ressemblait à une étape de trop, d'un calvaire inutile. Je continuais quand même espérant je ne sais quoi.

Et bientôt, j'errais sur les pentes du col de Bramont vers la route des Crêtes. Dans la forêt même, la pluie crépitait sur les joues et interdisait de regarder droit devant.

Mais sur la route des Crêtes, dégagée des arbres protecteurs, le tonnerre, la grêle, les flaques énormes, les tourbillons boueux des fossés, le torrent de margouillis descendant du Honheck... c'était un peu l'apocalypse. La foudre heureusement, semblait craquer plus haut encore et ne pas atteindre le sol.

Tout ça n'aurait rien été, s'il n'y avait eu cette sensation de froid qui me prit après le Schlucht : « Qu'a-t-il mon vélo à vibrer ainsi ? Cherches pas, toto, c'est ta carcasse qui tréaille, pas ta direction ». Mon compagnon ayant viré vers Gérardmer, seul dès lors, je n'avais plus qu'un espoir, tenir jusqu'au Bonhomme et me laisser glisser vers St-Dié. La mort dans l'âme sans doute, mais au chaud, au chaud...

Je n'eus même pas à entreprendre la descente, mon épouse m'attendait au « Bonhomme » avec notre abri à moteur.

Trois heures plus tard à St-Dié, le soleil crevait les nuages. Si seulement j'avais pu me réchauffer au Bonhomme et repartir au soleil ! si...si... !

Mais cela ne fait rien, on reviendra en 88, les Vosges ça descend tout le temps..., et... ça ne pleut pas toujours !!

J.M. Trolle

CONTRE-PUBLICITÉ

Contrairement à ce que certains articles peuvent vous laisser croire, contrairement à ce que les photos présentées lors de la soirée Club peuvent vous laisser imaginer, contrairement à ce que la rumeur publique, voire la légende, tend à vous laisser penser, une randonnée club, ce n'est pas drôle tous les jours.

Vous ne me croyez pas ?
Lisez plutôt.

VENDREDI. Ça commence par un très long voyage en voiture. Le chauffeur, seul maître à bord, exige d'écouter Nana Mouskouri. Il faut aimer. Honnêtement, on se serait volontiers endormi si on n'avait pas repris en chœur le célèbre « Cucurrrucucu Paloma », toutes vitres ouvertes, dans les rues d'Orange.

Ça se poursuit par une longue procession, bagages à bout de bras, derrière la 305 chargée de 15 vélos (record à battre !) sur les quais de la Joliette et sous le soleil. Bonne mère, quel chemin de croix !

SAMEDI. Je suis de service au volant de la 305. Malgré la présence, cette année, de la délicieuse Odette, ça reste une corvée. C'est sans doute pour cela que certains se débrouillent pour y échapper ! Trouver un emplacement pour le pique nique relève du coup de chance. Moi, c'est bien connu : je ne touche jamais, ni le loto ni le tiercé. Aussi, mes convives d'un jour ont-ils dû rouler bien longtemps avant de pouvoir goûter le pastis. Désolé mes frères. L'année prochaine, ça ne se reproduira pas : je me dispense d'office de tour de voiture. Cela m'évitera par ailleurs de devoir retourner 15 km en arrière pour retrouver Papy allongé dans le fossé (pour une sieste anticipée) auprès de sa roue libre qui a pris la liberté de tomber en carafe.

Je ne vous parle pas du digestif offert le soir par le restaurateur copain de Cloclo, de Traînou : une poire d'Olivet (au pays de la myrte et de la cédratine, quelle honte !) qui avait comme un goût d'alcool à brûler, même que certains (et pas des moindres) ont reversé leur verre dans la bouteille...

DIMANCHE. Membre du Club des Cent Cols et commandeur de l'Ordre des Cols Durs (je dédicace des photos quand vous voulez), je ne peux pas refuser l'offre qui m'est faite par André et Michel de tâter du col muletier. J'aurais pourtant dû me méfier, échaudé que j'ai déjà été dans ma prime jeunesse.

Je n'ai pas encore tout compris de notre aventure.

Sachez seulement qu'après avoir repéré en contrebas le « chemin » salvateur, scruté le sol à la recherche des hypothétiques traces de pas où de pneus, qu'aurait pu laisser André devant nous, après avoir poussé, tiré, posé, repris, porté, coincé, dégagé, hissé, lancé, retenu, trébuché, égaré, retrouvé, soulevé, traîné, balancé, halé mon pauvre vélo, après avoir glissé sur des rochers, escaladé des murs de caillasses instables, cheminé accroupi sous des branches basses, traversé des buissons de ce qui doit être des arbousiers, des asphodèles, des calycotomes, (à fortes épines !), des cistes, des genévriers, des lentisques, des myrtes, des salsepareilles (par ordre alphabétique, il n'y aura pas de jaloux), après avoir pataugé dans la boue et la bouse, souri en découvrant un possible passage, pesté en constatant que ledit passage était infranchissable, blêmi à l'idée d'abandonner le vélo ou de passer la nuit là, cherché désespérément la bergerie délabrée qui devait immanquablement se trouver au bout du chemin (un vrai !), trouvé cette bâtisse,

fait le tour à deux reprises sans détecter la moindre trace de sentier, peiné encore, cherché une autre bergerie, après m'être posé un tas de questions, traité de tous les noms, retenu de ne pas y aller de ma grosse larme, après avoir couvert mon corps et mes vêtements de traînées noires au contact des branches calcinées, zébré mes si belles jambes (deuxièmes plus beaux mollets du Loiret en 63, je vous le rappelle) de longues et profondes estafilades ensanglantées, bref, après avoir sué sang et eau et crapahuté pendant deux heures dans ce qui ressemble à une forêt vierge et pour le moins inhospitalière, je peux le dire : « le maquis existe, je l'ai rencontré ! ».

LUNDI. Je connais Porto-Vecchio. En vacances d'été dans notre centre de vacances, j'y ai été sinistré pour cause d'inondations il y a une dizaine d'années. De passage aujourd'hui, nous y recevons une telle averse que l'eau envahit la route et dévale vers le port, nous coupe la route de la côte et nous oblige à reprendre la nationale. Ça baigne !...

Je connais Jean-Jérôme Renucci. Condisciple de lycée, je l'ai perdu de vue depuis quelques années. Il faut que je vienne à Solenzara pour rencontrer son oncle (qui me donne de ses nouvelles) et apprendre qu'il est aussi le neveu du patron de la Cabanella, à Moltifao (vous savez, le baroudeur d'Indo, grand pote de Lulu !). Vous avouerez, faire tant de chemin, en passant par le maquis, pour retrouver la trace d'un copain de Beaugency !...

MARDI. C'est le jour J, le jour de Bavella. Celui de la débâcle, des cyclos qui montent à pieds, sans vélo, ou avec le vélo d'une main et les chaussures de l'autre, celui des pieds en sang dans les chaussettes trouées, celui où se vérifie une fois de plus le fameux et si vrai dicton : « on a toujours besoin d'un plus petit braquet que celui qu'on a ».

MERCREDI. La carte de route, pourtant peaufinée par mon meilleur copain, comporte une erreur de taille : le col d'Erbajo n'est pas du tout sur le parcours. Plus fort encore : elle situe l'hôtel dans Venaco, alors qu'il se trouve à 5 km en contrebas, à 500m du parcours ; 10km pour rien, dont 5 en montée, ça vous dirait ?

JEUDI. La D16 entre Pianello et Matra ne doit rien avoir à envier aux routes de Paris-Roubaix. Pas de crevaisson sur le coup, mais une belle série dans l'après-midi. Des p'tits trous, des p'tits trous, toujours des p'tits trous...

VENDREDI. La route qui monte au col de Bigorno, rembourrée avec des noyaux, vaut celle de la veille. En un mot, c'est la guigne !... Et un gros trou l'après-midi dans mon pneu tout neuf...

Et puis c'est le retour, sans tambour ni trompette. L'excellent orchestre du voyage aller doit faire la grève. Dommage, je n'aurais pas cédé ma place pour un empire, à faire encore danser Sissi sur le Napoléon au rythme de la valse de l'Empereur...

J'en profite pour panser mes plaies et soigner mes coups de soleil, pendant qu'un légionnaire en partance pour Djibouti se fait faire une belle boutonnière. Bonjour l'ambiance...

Voilà, vous savez tout. J'espère qu'après ça, vous n'aurez pas envie de participer à la randonnée Club l'année prochaine.

Et si ça ne suffit pas, je vous montrerai la facture !...

Joël Nicoulaud

AD AUGUSTA PER ANGSTA

Titre pédant, mais quoi, Aoste tire son nom d'augusta et les chemins, larges ou étroits, ne manquent pas dans ce petit pays si près de chez nous. Que ces lignes soient la suite des pages 16 et 17 du n° 13 écrites par quelqu'un qui a connu les mêmes joies que nous.

Ce 27 juillet, nous partons de Saint-Rémi pour le col Citrin, ou Citron, le Grand Saint-Bernard ayant servi la veille de prologue. Rien de particulier à dire de ce joli col herbeux avec le Grand Combin en toile de fond. De l'autre côté, un chemin cyclable parcourt la combe de Vertosan, mais franchit, avant de plonger dans la vallée, un ressaut à 1934 m nommé « Colle de Joux Vertosan ». Un morceau sûrement très coriace pris dans l'autre sens. Belle échappée sur le Mont-Blanc dans la descente.

Le San Carlo est court et terrible. Consultez votre carte si vous en doutez. Mais c'est un très beau col en forêt, peu fréquenté ce jour-là. Bien sûr, tout le monde est à La Thuile, où se déroule un concours de danse. Des couples se trémoussent au loin sur une estrade, c'est gracieux et bruyant. Ravitaillement et retour au silence sur la petite route de Porassey où finit le goudron et commence l'austère vallon de Chavannes. Il se met à pleuvoir sur le chemin de plus en plus pentu et cahoteux. Le gîte dont on nous a parlé tarde à se montrer. Le voilà enfin, en contrebas, meublé de trois sommiers métalliques dont deux avec matelas. Le luxe. On écoute pleuvoir. La toiture fuit un peu...

Lundi. Une bonne heure de marche sous le ciel à nouveau bleu, et, en haut du chemin, la récompense au bout du vallon sans joie : le Mont-Blanc, de l'Aiguille des Glaciers jusqu'au Dolent. Nous sommes heureux, et même contents, car nous ne savions pas qu'un bon sentier descendait directement sur la Lex Blanche. On ne se serait pas amusé s'il avait fallu rejoindre la Seigne par ces pentes enneigées...

La cohue motorisée est toujours la plaie du Val Veni, heureusement ignorée dans le moins prestigieux Val Ferret combien plus bucolique. Nous devons passer le Ban Darray, mais la voix de la raison a dit : trop tard, trop loin, trop enneigé peut-être ; passez le col Ferret comme tout le monde, ce que nous avons fait sans plaisir : on ne réédite pas un col muletier. Aux Ars, point de gîte, mais le maître fromager nous prête une tente à arceaux en fibres de verre, qu'il doit monter lui-même car nous sommes fort empruntés devant ce matériel inconnu. Il y a de braves gens en montagne...

Mardi. A recommander : la fenêtre de Ferret, ne serait-ce que pour sa très courte descente sur le Grand Saint-Bernard. Bon terrain, des petits lacs, et de belles vues du Dolent. Puis il faut bien se résigner à plonger sur Aoste pour se hisser jusqu'à Ville-sur-Nus. Quelques mécomptes nous attendent, car les villages indiqués sur les panneaux ne sont pas sur la carte et vice-versa, ce qui nous vaut une errance inutile sur une route raide et sans issue au-dessus d'Avisod. Fin de journée à Pra, où personne ne veut de nous. En face, le col Fenêtre, unique échancre à peine marquée dans la crête boisée, que notre gourou estime avoir le temps de passer avant la nuit. Ce n'est pas l'avis de tout le monde : A chaque jour suffit sa peine, d'autant plus qu'à Baravex, le hameau à côté, un brave homme nous prête sa grange.

Mercredi. Le sentier est fort rampant, comme on s'en doutait, et gravi en compagnie ecclésiastique. Pas beaucoup de vue dans cette forêt ; mais la route, qui dévale sur Torgon et Antey-Saint-André, lieux touristiques, est vite atteinte. Un coucou au Cervin, tout là-bas, émouvant souvenir d'une grimpe au Théodule par un itinéraire connu de nous seuls... Encore une fois, tout à gauche pour aller à Promiod, village photogénique, d'où un large chemin pastoral, mène, sans hâte, à ce que nous croyons être le colle Portola : belle vue, mais sous nos pieds perplexes, la falaise... Craintes vaines, le col est à quelques minutes en suivant la crête vers le sud et demande un peu de portage dans la descente. Même exercice du bas vers le haut pour rejoindre le chalet dortoir de Résy, au-dessus de St-Jacques. Bonne soupe et bonne nuit après une fameuse suee, mais c'est vrai, André Voirin, la lire est une monnaie fondante dès qu'on s'offre, par la force des choses, quelques extra.

Jeudi. Le plus dur était fait, et le colle Bettaforca se trouve au bout d'un chemin en pente modérée. Rézy est même accessible en voiture ! Quelques nuages gâtent la vue sur le Mont Rose. Un panneau en quatre langues, dont l'étrange dialecte du val de Gressoney...

Deux heures plus tard. C'est malin, on a loupé le départ du colle Ranzola. La récente averse a dû nous dissuader inconsciemment d'aller goûter aux brumes d'altitude... Rien n'est perdu, je vous livre ce petit chef d'œuvre poétique glané dans la descente, et qui méritait bien une photo :

« Depuis dix ans je chante
L'action bienfaisante
D'un enfant de ces lieux
Révérend Joseph Creux
Son nom, Fontainemore
Graver ici s'honore. »

Quoi de plus beau que d'attacher son nom à une fontaine, même au prix d'une faute d'orthographe... Mais Pont-Saint-Martin n'est qu'à 345m et la remontée sur Challant-Saint-Anselme n'en est que plus ardue.

Le deuxième déluge de la journée nous y a contraints à une longue halte, et je me serais endormi sous le porche, mais l'orage terminé, le jeune Perrodin s'est déjà volatilisé dans le col Zuccore. Je tente de suivre, en partie à pied, la pente ne veut même pas de mon 28x26, amant peu doué d'une cruelle maîtresse. Celui qui m'attend au sommet se nomme Joux, comme ce col qu'on aurait dû passer sans douleur dans la foulée du Ranzola. Y en a-t-il des cols de Joux !? Et moi qui n'en ai qu'un, inconnu, guère haut et plein de cailloux, quelque part dans le Royans, et écrit avec un X...

Dernière nuit de juillet, clandestine, dans un hangar à foin de Moron. Michel nous quitte à Aoste pour chercher fortune dans le Grand Paradis avant de regagner le Valais.

Pour Jacques et moi, cap au nord sur la Fenêtre de Durand, convoitée depuis nombre d'années. Un col grandiose, de très moyenne difficulté, au bout de 4h30 de montée depuis Glacier. Et ce qu'on a entrevu de la Valpelline donne bien envie d'y aller ; Il y a, au bout, de jolis 3000, mais sont-ils faisables ?...A la Grande Chermotane, le chemin devient cyclable, mais on n'en profitera guère : Jacques, un peu lourd, a pincé sa chambre ; on répare, ma pompe refuse tout service, la sienne débite à peine 10 cm³ . On repart quand même, sous gonflé ; on perce de nouveau, etc...

Ce n'est pourtant ni le lieu, ni l'heure de jouer aux shadocks. Alors, puisqu'on ne peut rouler, on court, car le temps fuit, ce qui permet d'admirer à loisir le lac boueux de Mauvoisin depuis le chemin acrobatique qui finit par s'engouffrer dans un tunnel, emploi du fracas des cascades entrevues çà et là par les ouvertures. Des autos osent pénétrer dans ce boyau. Elles vont peut-être au refuge de Chanrion qui semble accessible aux voitures. Ah, ces Suisses !

15 FS la nuit en dortoir, avec petit déjeuner au chalet hôtel de Mauvoisin ; en prime, puisqu'on est le 1er août, 695e anniversaire de l'indépendance des cantons, un feu d'artifice, l'embrasement d'un énorme bûcher et des chants du pays romand aux paroles un peu oubliées. C'est là une bien sympathique fin de randonnée.

Le lendemain, il y a du soleil dans nos cœurs et dans nos rayons, dans la descente sur Martigny, mais « la servante de nos vélos » ne veut plus repartir : sa batterie a séché ! C'est ainsi que nous avons appris combien il en coûte, de temps et d'argent, pour se faire dépanner un samedi 2 août au pays de Guillaume Tell.

Mais ceci est hors sujet.

Marcel Bioud, 38500 Voiron

LE MAÎTRE DES COLS

Il est drapé dans son paletot gris délavé, son écriture est lente. Il a tracé sur le flanc de la montagne abrupte, son long chemin, comme une belle page d'écriture.

Les lacets de la route, des pleins et des déliés ; il les a consciencieusement dessinés sur le grand tableau vert de la pelouse alpine. A chaque course nouvelle, il nous a laissé son message que nous essayons d'éclaircir depuis le pied de ce passage élevé ; et nous voilà étonnés dans nos blouses sans col, aux poches ventrales mal taillées...

Il vient d'abandonner cette belle écriture harmonieuse pour se jeter à corps perdu dans de hideux graffiti en dehors des chemins battus. Il faut être tête comme la mule pour s'acharner à vouloir écrire ainsi hors des normes, avec cet étonnant objet : cet étrange outil, si peu adapté à ce genre d'écriture, qui lui fait côtoyer l'abîme, en perpétuel déséquilibre sur deux roues.

On a cru deviner un sourire dans la barbe d'apôtre du maître des cols, lorsqu'il s'est arrêté pour boire à la source ; plusieurs porteurs de blouses colorées aux poches dorsales mal taillées avaient franchi le col, hagards et pressés, sans prendre un peu de temps pour se recueillir.

Ainsi, certains étaient dévorés, détruits par le col et d'autres s'en nourrissaient et, une fois repus, étaient prêts à repartir vers de nouvelles conquêtes.

Pour le maître des cols, ce n'était qu'une cueillette de mille fleurs aux collerettes multicolores et la cueillette suffisait pour alimenter le feu qui éclairait la grisaille des jours.

Peu importait les fleurs et leur nombre, ni leur place : edelweiss perchés tout près des glaciers ou pâquerettes rase-mottes aux abords d'une plaine : il était important de toujours en cueillir.

Il était nécessaire de toujours espérer en trouver quelque part, une, deux ou trois nouvelles.

Sa démarche était humble : elle lui faisait toujours choisir le point le plus bas pour rejoindre l'autre vallée en respirant la poussière grise des chemins.

Mais le maître des cols sait, et nous enseigne que nous sommes faits de cette même poussière des routes qui se met parfois à étinceler sous le soleil lorsqu'il secoue son paletot gris délavé, en fin de saison.

Cette poussière est son souvenir, elle a le goût de la joie qu'il veut nous faire partager en nous livrant son histoire.

Et l'on a envie de communier en goûtant à cette poussière de col, de retrouver la saveur indéfinissable qu'elle a laissé sur nos lèvres, quand nous avons atteint le passage.

C'est cette lumière fugitive qu'il était parvenu si souvent à saisir, pour devenir... le maître des cols.

Pendant que nous dévorons la route dans nos blouses sans cols aux poches ventrales, mal taillées ; hagards, avides et insatiables ; il roule ou rêve, tranquille, dans son paletot gris délavé, sur des rubans d'asphalte bleutée, en savourant paisiblement toutes les poussières de route...le maître des cols.

Michel Cartier-Moucin

IZOARD DU 3E TYPE

C'est un grand classique mais, comme pour le divin Mozart, point trop n'en faut, car il finirait par perdre son charme et pourtant il en a, le bougre !... Aussi, grâce à la superbe carte IGN (Briançonnais), l'idée de le gravir, par un chemin détourné, semée au printemps, a germé en Juin et fleuri en Juillet dernier, sous un magnifique ciel bleu.

Comment donc, au départ de la Durance, atteindre cette sommité sans passer, ni à Arvieux, ni à Cervières ? La question a été posée au cours de vacances familiales à Pelvoux où la perte de poids, si nécessaire, est assurée quand les jours pairs s'en vont, parents, enfants, sacs, piolets, crampons, vers les glaciers faire des cols blancs genre Sele ou Pyramide et que les jours impairs, en principe de repos, l'on va en solitaire taquiner du braquet, Granon et ses frères, les cousins italiens de Sestrière ou le bucolique Anon.

Donc, départ Pelvoux, but Izoard, via le col des Ayes, ingrédient supplémentaire constituant le sel de cette randonnée. Un peu d'inquiétude de se lancer seul, bien que ce soit tout de même un GR et qu'il y aura bien toujours quelqu'un. De toute façon, pour les anciens de notre confrérie, ce col, qu'ils ont sûrement tous faits, n'est sans doute qu'un vague souvenir d'un col muletier, rétrospectivement d'une grande facilité. Pour le candidat du moment, c'est une belle difficulté, heureusement, comme toujours, ce sera la joie de la découverte qui sera le vrai moteur pour animer un prudent 32x28.

Dés Villard-St-Pancrace, la première rampe démontre que le choix du braquet était le bon. Une alternative se présente : les Ayes direct par le GR (5km) ou par le Mélezin (10km) ; option prise pour la deuxième solution, la grimpe paraît plus douce et surtout plus forestière. C'est vrai, et de surcroît, personne. C'est long mais très joli et bien praticable. Au hameau du Mélezin, il faut redescendre et perdre 150m de dénivellée mais pas de regret, car le GR aurait certainement été très raide. Nombreuses maisons au village des Ayes avec pas mal d'estivants, un replat bien agréable qui autorise le 32x24 puis le 21. Quelques lacets goudronnés, à nouveau un replat, celui de l'Orceyrette avec de nombreux ruisseaux. Toujours la forêt, cela monte bien, il faut marcher un peu quand le terrain est trop rugueux mais dans l'ensemble c'est bon. Après une source d'une fraîcheur exquise, viennent les alpages avec le berger traditionnel au bout du chemin, toujours ravi d'échanger quelques paroles. Maintenant c'est alternativement l'herbe ou le chemin, puis la caillasse ; le vélo, il vaut mieux le mettre sur l'épaule. Pour marcher, les légères chaussures cyclo à 500g la paire ne valent pas les « trappeurs » à 2 kg la paire avec semelles Vibram. Cela donne l'impression de marcher sur des œufs, à côté de la veille. Prudence, petits pas et voilà le col, bien content d'y être arrivé. Une pause bien méritée, discussion avec des marcheurs pour savoir si la descente sur Brunissard est longue ; pas trop disent-ils évasivement. En tout cas, il y a un névé qu'il faudra traverser et il est un peu incliné, cela cause souci. Et pourtant il y a quelques jours, toute la famille recherchait les névés pour dévaler le col de la Pyramide vers le refuge du glacier Blanc !

C'est vrai que l'habit ne fait pas le moine, mais les chaussures font bien le montagnard et aujourd'hui le cyclo est dans ses petits souliers. Il faut faire appel à un marcheur sympathique qui assure le passage afin d'éviter la glissade sur ce névé qui, une fois franchi, paraît bien petit ! Un chaleureux merci et une descente toujours prudente, à petits pas, avec un superbe panorama, permet d'atterrir sur le chemin pierreux de Brunissard.

A peine le pied posé sur ce chemin, un marcheur, à fière allure, qui redescendait d'une autre direction, arrive et accorde un regard mêlé de suspicion à cet original absolument hors norme en ces lieux. Sans un mot, et pour bien montrer que le « mécanisé » aurait mieux fait de laisser son engin à la maison, il s'en va à grandes enjambées. Un premier essai de roulage, mais le chemin est très pierreux et le paysage trop joli pour se presser, alors le cyclo marche et est vite distancé. Le « concurrent », enfin celui qui se veut tel, prend une jolie avance, qui s'accroît encore quand il dévale un pierrier qui lui évite 3 lacets. Le cyclo, lui, ralentit franchement, cela pour accorder un total crédit à la thèse de l'incongruité d'un vélo en ces lieux. Le marcheur ne sait pas et ne saura jamais que l'objet de son ressentiment vient de Pelvoux, mais pour l'ins-

tant, il lui fait, en son for intérieur, une démonstration par a+b qu'il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes, c'est-à-dire les vrais montagnards et les rigolos qui en sont encore au tricycle. Mais à l'orée de Brunissard, malgré tous les raccourcis, la jonction est faite, puis le dépassement, pour le laisser retrouver sa voiture qui paraît être une prothèse bien plus encombrante pour rentrer à la maison qu'une petite bécane.

Il reste encore l'Izoard, bof, une formalité, surtout qu'après Brunissard et sa « plaine » cela ne paraît pas bien long. Toutefois, tout à la découverte, il y a eu négligence d'alimentation du moteur qui, s'il avait été muni d'un témoin réservoir, clignoterait sûrement « vide » ; plus grave : l'épicerie du village a été manquée, vous pensez, le but est si proche ! eh bien, malgré l'abondance des globules rouges du moment, c'est le 32x28 qui sauvera l'imprudent. Un paquet de gaufrettes miraculeusement conservé sera le seul viatique. Inouï comme cela se digère vite les gaufrettes ! Un peu avant la Casse Déserte, un spectacle affligeant a été évité de justesse : celui d'une quête piteuse auprès de touristes automobilistes, germains semble-t-il, qui attaquaient de monstrueux sandwiches (oui, cent cols, chers frères et chères sœurs : MONSTRUEUX...).

L'espoir, c'est le sommet, mais il faudra payer l'erreur grossière de débutant en acceptant l'humilité du 32x28 jusqu'au bout. Pour un grimpeur honnête qui se mesure au Ventoux chaque année en emmenant sa petite montre, c'est une belle leçon !

Il est bien gentil ce vendeur de souvenirs car il a en plus des tartes aux myrtilles ; l'affamé n'avait d'yeux que pour elles. L'Izoard du 3e type, c'est pas du gâteau !

G. Delafontaine
Club Cyclo. Bagnols-Marcoule

CHER AMI CYCLO

Une année se termine, une autre commence. Dans le langage sportif, on appelle « saison » ce que d'autres appellent « année ». C'est le moment des souhaits et des vœux, et que puis-je souhaiter, à vous et à tous ces amis, connus seulement de nom au Club des Cent Cols et de sa cheville ouvrière, le Vélo-Club d'Annecy sans lequel il n'y aurait plus de Club des Cent Cols ? Beaucoup de randonnées et beaucoup de cols : cela en devient banal. J'y ajouterai une bonne condition physique ainsi que pour vos familles à tous.

Pour moi, le vélo c'est terminé. Cette liste de cols ci-jointe est la dernière. Ma décision n'est pas dictée par une santé déficiente, ni par la lassitude et encore moins par la paresse, car la randonnée pédestre remplacera la randonnée cycliste. Ce n'est pas une « funeste décision » comme le prétend un de mes amis intello-pantouflard tout étonné qu'on raccroche à 63 ans alors que l'on voit tant d'alertes septuagénaires sur les routes. Ce que l'on oublie, c'est la façon dont disparaissent de l'univers cyclo une bonne partie de ces vieux cyclos, et c'est pour ne pas finir comme eux que j'ai seulement épuisé un planning que je m'étais tracé il y a quelques années et qui se terminait par les cols des Corbières. Mon dernier col, je l'ai grimpé en sifflotant sous le regard inquiet du pic de Burgarach, point culminant des Corbières à 1231m. En donnant mon dernier coup de pédale avant le sommet, j'aurais crié « banzaï ! » si j'avais été japonais, mais dans l'ultime descente, j'ai pensé à quelques vieux cyclos qui proclamaient à qui voulaient les entendre qu'ils laisseraient leur vélo à la porte du cimetière le jour de leurs funérailles et qui, peu après, disparaissaient du monde cyclo sans prévenir. Il fallait des semaines et quelquefois des mois pour savoir ce qu'ils étaient devenus, et c'était toujours la même réponse : on part un beau matin avec un moral au beau fixe, et puis soudain, alors que rien ne le laissait prévoir, on trouve un peu plus dure la petite grimpe déjà escaladée tant de fois et à la sortie d'un virage un peu plus dur que les autres ; c'est la mauvaise rencontre, pas celle de « l'homme au marteau », personnage bien connu de tous ceux qui pédalent, mais celle de la vieillesse qui vous tombe dessus au moment où l'on s'y attend le moins. Et que l'on quitte le milieu cyclo un peu honteux d'avoir été si présomptueux ; alors qu'avec un peu de sagesse, ils auraient pu sortir par la grande porte comme je l'ai fait, même si mon seul public était un troupeau de vaches. Le col de trop, c'est un peu dans les milieux pugilistiques, le round de trop.

J'avais d'abord pensé écrire sur ce sujet un article pour notre revue, mais après réflexion, j'ai réalisé que donner le mode d'emploi pour mettre fin à une carrière cyclotouriste dans une revue dont le but est de pousser ses lecteurs à faire du vélo est un non sens qui m'aurait fait cataloguer - si ce n'est déjà fait - comme vieux raseur ; article que le rédacteur en chef aurait sagement jeté au panier.

A cette lettre déjà longue, je voudrais y joindre la suite d'un article, paru celui-là, dans la revue N° 8, dont le titre était « Un ami ». Une histoire un peu farfelue, où un maître es cyclotourisme, entraînait son disciple dans une ahurissante pédalée nocturne sous la pluie, pour aller caresser un affreux chat de gouttière dans un hameau perdu dans la montagne. Ce que je n'avais pas écrit à l'époque, c'est que ce récit très peu crédible était rigoureusement vrai dans ses moindres détails. Je le détenais de la bouche même du disciple devenu maître à son tour qui nous l'avait conté au cours d'une de ses dernières sorties. Je voudrais que vous sachiez comment s'est terminée la carrière cyclotouriste du maître.

Il avait décidé cette année là, je ne sais pas laquelle, vu que je n'ai pas connu personnellement ce maître, de passer en famille le jour de Noël et celui du Nouvel An, mais entre les deux, d'aller rouler quelques jours en Haute-Provence. Une décision qui fit jeter les hauts cris à tout son entourage. Etait-ce raisonnable cette sortie en plein hiver, à 75 ans ? Ce à quoi le maître avait répliqué, et cela sans appel : « 75 ans, connais pas, j'ai trois fois 25 ans »... et il était parti.

Quatre ou cinq jours plus tard, c'est un vieillard méconnaissable que sa famille vit arriver avec l'effroi que l'on devine. Il trouva tout juste la force de rentrer son vélo et il s'alita pour ne plus se relever. Il mourut trois semaines plus tard, le temps de vieillir d'un demi-siècle en quelques jours. Tout ce que ses proches purent

lui faire dire, c'est que dans un ultime col, il avait vu sur la route non pas la vieillesse mais la mort. Il savait ce que cela voulait dire car il était médecin.

Je ne tirerai pas de conclusions de cet événement et je vous demande même de ne pas trop en parler, surtout aux vieux cyclos. Ce cas est d'ailleurs le seul que je connaisse pour avoir été aussi dramatique, et puis, je ne suis pas le seul à avoir su arrêter à temps.

J'allais oublier de vous dire que je reste toujours membre du Club des Cents Cols et cela... à vie.

René Lorimey
N.D.L.R. sagesse ou pas ?

DOMINIQUE, UN POTE, AVEUGLE

Au courant de l'hiver 1982, je feuilletais la revue « Cyclotourisme » à la rubrique « Où irons-nous ? », à la Pentecôte. Il s'agissait du « Lou Cantou », ballade de 540 km à travers l'Ardèche, la Haute-Loire, le Cantal et la Lozère. Je me décidais à écrire dans le but d'avoir une information plus complète.

Je ne me doutais pas encore de ce que cette randonnée allait m'apporter...

En fait, c'est toute une histoire que je vous raconterai dans le détail dès que l'occasion se présentera, c'est promis.

Bref, le plus important est de savoir que je me suis fait beaucoup d'amis, dont Claude, l'organisateur et Françoise qui ne savait pas encore qu'elle allait devenir la femme de ce monsieur.

Depuis, nous gardons des relations épistolaires lorsque nous ne nous retrouvons pas à bicyclette comme en 1985 dans une randonnée intitulée « A travers les cols du Diois et des Baronnies ». Cette fois, Fabien était du voyage.

Mais le moment est venu de vous parler de Dominique, un pote, aveugle. Nous nous connaissons depuis trois ans, et, nous rencontrant plusieurs fois par semaine, je lui parlais très souvent de mes ballades cyclos y ajoutant tous les superlatifs que je connaissais.

La Pentecôte se rapprochant, je lui parlais toujours plus de mes projets avec Claude et Françoise, et Fabien qui devait m'accompagner. Cette année, Claude avait décidé d'organiser un circuit dans le massif du Vercors. Bonne idée ! Nous ne connaissions pas. Mais, tout doucement, une idée fit son chemin. Et si Dominique pouvait être de la partie et découvrir enfin le vélo ! Je fis part de mon idée à Claude qui est un fervent pratiquant du tandem. Répondant à mon attente, il fut enthousiasmé à cette idée et, quelques jours plus tard...

Mais, laissons-lui la parole...

J. Schultheiss

A LA DÉCOUVERTE D'UN AUTRE « MONDE »

Le col s'annonçait bien : un chemin large, bien carrossable malgré des gravillons parfois un peu gros, des rigoles creusées par les pluies anormales du mois dernier. Au moment de l'attaquer, un virage de 140° est à négocier. Malgré la prise du virage la plus large possible, c'est l'échec dû au gravier. Il faut redresser la direction et s'élaner à nouveau. Nous quittons la chaude ambiance du col de Romeyère où nous avons pique-niqué tous ensemble pour prendre la direction du Mont-Noir. Le paysage devient peu à peu plus sauvage, l'isolement nous gagne. Plus de goudron, plus de maison, pas une personne... mais des fleurs, de la forêt, et un concert de sifflements et cris orchestrés par un coucou semblant nous accompagner. La sueur commence à couler, les muscles se raidissent, la respiration devient un peu plus forte. Une bonne expérience du muletier me permet d'éviter l'arrêt sur certains petits obstacles. Le plaisir augmente avec les difficultés à maîtriser...

... Des gouttes perlent de plus en plus rapidement pour former presque un filet d'eau continu le long de mes tempes. La route goudronnée que nous venons de retrouver n'est pas pour me déplaire. Car mes fesses, peu habituées à un tel traitement, se font douloureuses. Le chemin de tout à l'heure fut pour elles une rude épreuve. Ce nouveau col (le 3ème de ma carrière !) me coupera moins le souffle que la sécheresse qui s'installe dans ma gorge. Et pour cause, une conversation quasi ininterrompue me lie avec mon compagnon de route.

Des arrêts relativement fréquents nous sont nécessaires pour ravitailler nos muqueuses. Seules les des-

centes, enivrantes, laisseront quelques trous dans un dialogue sans fin. Ces dernières me laisseront des sensations inconnues jusqu'alors...

L'étape de la veille nous aura marqué tous les deux. Un soleil radieux nous accompagne toujours, ce deuxième jour de notre randonnée. Certaines couleurs et douleurs nous le rappellent. Pour Dominique un seul but : s'enivrer au maximum de toutes ces sensations découvertes hier. La douleur n'existe plus, le plaisir ressenti est trop important pour accorder un quelconque intérêt à ce trouble fête. Claude, quant à lui, se plait à découvrir un nouveau compagnon, et surtout, à lui faire découvrir tous les plaisirs du cyclotourisme : la joie de l'effort, la griserie de la descente, les petites routes et plus encore, les muletiers... même parfois à pied, au contact d'une nature resplendissante, aux innombrables odeurs et bruits les plus divers.

Un tandem, 2 hommes : le conducteur, fort d'une expérience de plus de 100 000 km à ce jour en vélo ; le passager, son baptême de la route. Deux cyclos éloignés par 600 km, mais que le hasard a permis de se retrouver pour la première fois sur un vélo. Deux êtres qui cherchent le dialogue, l'un pour sortir du retranchement injuste que la vie lui a laissé comme fardeau, l'autre, car il sait, qu'aimant faire du tandem, il peut offrir à des non-voyants le plaisir de sa passion et découvrir des êtres comme lui, mais vivant dans un autre « monde ».

Deux êtres, à la découverte d'un autre « monde ». Deux êtres que tout séparait jusqu'alors : la distance, leur passion, leur « monde ». Un seul trait d'union : Jacques, leur ami.

Et les voici, du jour au lendemain, liés par le même effort, soumis aux mêmes caprices de la nature, en proie à la même passion ; passion entretenue par Claude, toute nouvelle pour Dominique.

Un nouveau « monde » pour Dominique. Celui de l'effort, celui des sensations grisantes, de déplacements en toute sécurité dans un décor inconnu, de contact humain et de convivialité du monde cyclo. Pour Claude, celui de partage d'une passion, de découverte du « monde » des non-voyants avec leurs problèmes propres, inconnus pour lui et d'un nouvel ami, de qui il a beaucoup à apprendre.

Le troisième et dernier jour de ce week-end de Pentecôte, passé à découvrir le Vercors du Nord au Sud et d'Est en Ouest, verra le tandem et tout le groupe de cyclos les accompagnant, regagner leur base de départ : Granges-les-Valence, avec presque déjà le souvenir d'une randonnée pas tout à fait comme les autres.

La présence de Dominique nous aura tous marqués agréablement. Mais s'il en est un qui fut particulièrement ravi de ce week-end, ce fut ce dernier. Grâce à ce groupe de cyclos, il a pu découvrir le cyclotourisme et ses acteurs. Il a su s'intégrer sans aucun problème dans ce contexte inconnu pour lui sur le terrain, mais que son ami Jacques lui avait décrit auparavant.

Un week-end positif dans tous les sens du terme... Avec toutefois une pointe d'amertume pour moi, le sentiment d'une certaine impuissance à décrire le paysage tel qu'on le vit par les yeux. Les mots sont toujours trop faibles et pas assez précis.

Une formidable leçon de volonté aussi : 3 jours sur un tandem, sans aucun entraînement... et en résultat 250 km, 15 cols dont le premier en muletier ! De l'inconscience ? Non, mais la volonté de réussir, et une joie de vivre débordante...

Claude Duchier

Cyclotouristes grangeois

Depuis, Dominique est retourné à Valence pour refaire du tandem avec Claude qui est devenu son ami. Mais n'y aurait-il pas au sein du club, des fanas de tandem qui seraient prêts à sacrifier de leur temps afin de faire découvrir les Vosges à Dominique ? Vous pouvez prendre contact avec lui au 88.23.10.00 tous les soirs à partir de 18 heures. Il vous attend avec impatience.

J. Schultheiss

ERMITAGE SAINT-VICTOR, 20 AOÛT 1986

Corbières, de tout temps, terre hospitalière. Voilà déjà quelque 450 000 ans que l'homme le plus ancien d'Europe a décidé de se fixer sur ce sol, à Tautavel, dans la Caune de l'Arago. Puis sont venus les Romains, les Wisigoths à Alet et à Rennes-les-Bains. Les moines médiévaux ont trouvé là les vallées calmes qu'il leur fallait pour se recueillir et y ont édifié les chefs d'œuvres que sont les abbayes de Fontfroide de Lagrasse. A l'heure de la persécution, les cathares y ont trouvé refuge dans les inexpugnables citadelles du vertige de Quéribus et de Peyrepertuse. De nos jours enfin, il fait bon vivre dans ces petits villages baignés de soleil, îlots de vie humaine dans l'immensité des vignes.

Corbières, terre de mystère et de légendes personnifiés par l'étrange abbé Saunière, à Rennes-le-Château, petite cité bizarre mêlant dans ses visiteurs, les touristes, les Rose-Croix et les démonolâtres.

Corbières, mes vacances 1986. Une belle moisson de cols (62 en moins de 3 semaines) et de merveilleux souvenirs, un paradis pour cyclotouristes avec de petites routes peu fréquentées mais bien entretenues, des points de vue agréables, de fraîches forêts, de très nombreux châteaux médiévaux et de succulentes mûres quasiment partout.

Mon meilleur souvenir de cette période se situe le 20 août. La matinée avait été bien employée à une balade à tandem d'une cinquantaine de kilomètres. Le temps de déjeuner et il était trop tard pour s'aventurer dans un long trajet à la recherche de cols routiers non encore franchis. La carte IGN 1/25000e appelée en renfort conseillait 3 cols muletiers proches du camp et j'acceptais de bon cœur la suggestion.

Une petite départementale presque plate et peu passante a fait défiler pour moi Villeroche-la-Crémade, Thézam-des-Corbières puis Montplaisir au pied de la chaîne de la Cadourque, au sommet coiffé de deux grandes antennes de télécommunication.

La montée débutait là.

Si j'avais voulu atteindre le sommet, j'aurais eu à gravir un dénivelé de 300 m pour 6 km de route, pas de quoi fouetter un chat, en somme. Mais mon programme prévoyait de bifurquer après 4 km pour passer le petit col muletier de Vente Farine. Me voilà donc à pied d'œuvre. La route prend la direction de Fontjoncouse par une petite gorge agréable. L'eau y chante dans des roches rouges et attire quelques pêcheurs nonchalants. La pente est douce et le soleil est chaud jusqu'au Mourel de la rivière où un antique panneau de circulation me prie de bifurquer à gauche vers l'Ermitage Saint-Victor.

La pente n'est même plus douce, le mot serait exagéré car j'ai à peine le sentiment de monter. Le petit ravin du ruisseau des Barras est presque plat, ce qui me permet de bien choisir la trajectoire de ma roue avant car le revêtement devient franchement mauvais.

En 2 km, me voilà au pied de quelques lacets et ma carte est formelle : c'est là que je dois quitter le goudron pour aller au col de Vente Farine, nom bucolique s'il en est. Et voici effectivement, au bord de la vigne, un chemin carrossable qui me conduit sans heurt au sommet, à 265 m d'altitude. La vue y est sans grand intérêt et je me sens un peu frustré en revenant au goudron. Pas de difficulté, pas de coup d'œil ! une idée germe alors en moi : « et si j'allais à l'Ermitage ? ». Il n'y a pas de col à prendre mais le panorama, d'après Michelin, mérite le détour. La décision est vite prise mais, il faut le reconnaître, assez mal pesée. Il reste en effet 172 m de dénivelé pour 2 km au maximum, ce qui signifie une rampe moyenne de 8.6%. Par ailleurs, les courbes de niveau sont irrégulièrement espacées et j'aurais dû me souvenir des cours de cartographie du stage d'animateur fédéral ! Mon vélo va avoir l'occasion de se prendre pour un cheval sauvage et se cabrer à plusieurs reprises. J'avoue n'avoir pensé à rien de cela et je démarre résolument vers le sommet.

Comme début, champion !

2 à 300 m à plus de 15%, plus de trous que de goudron, les ronces qui débordent largement sur la route et, pour comble de bonheur, une voiture qui descend ! Je ne peux faire mieux que de l'imiter en un demi-tour hasardeux et acrobatique ponctué d'un arrêt en catastrophe puis d'un retour à la case départ ! A cette allure là, j'en ai pour des heures pour aller au sommet.

Heureusement, ce sera la seule voiture de l'après-midi.

Suant et souffrant, (n'est pas grand grimpeur qui veut), je gravis à nouveau la rampe suivie, c'est une mauvaise plaisanterie, par une descente sur 200 m environ. L'Ermitage, n'ayant pour sa part, pas suivi le mouvement de bascule, il faut reprendre l'altitude perdue par un passage tout aussi pentu que le premier mais sensiblement plus long. Une route qui coupe les courbes de niveau perpendiculairement, monte beaucoup. Notez-le, mes amis.

Me voilà à présent sur un petit plateau (ma chaîne, très avisée, l'avait adopté depuis longtemps) couvert d'une végétation de type méditerranéen, très odorante. Plus de vignes, mais des chênes rabougris, du thym, du romarin, de la lavande et des ronces. La vue s'est élargie et le vent s'en donne à cœur joie sur cette garrigue sans obstacle. Enfin presque sans obstacle car, à l'autre bout du plateau, la chaîne de la Cadorque se redresse vers le ciel et, de son sommet, l'air détaché, l'Ermitage Saint-Victor me nargue.

La traversée du plateau n'est pas bien longue : 5 à 600 m au maximum et, pour mieux profiter de cet environnement quasi sauvage, je ne quitte pas mon 32x26. J'ai ainsi tout le temps d'apprécier la rampe terminale dont le pourcentage moyen a de quoi faire rougir de confusion plus d'un grand col célèbre. Mais que ne ferait-on pas avec 2.70 m de braquet ?

Tout doucement, en louvoyant entre les pierres, les buissons de ronces et les autres plantes qui ont envahi la chaussée, en savourant la joie de la conquête et de la réussite, j'arrive sur l'esplanade sommitale.

N'ayons pas peur des mots : c'est un enchantement !

La mer, pourtant distante de plus de 20 km, semble être toute proche, et j'ai même l'impression de voir au loin le mont Saint-Clair sortir des eaux. La Corbière d'Alaric, les Corbières Occidentales dessinent à l'infini leurs moutonnements bleus tandis que le Montouillié de Périllou accompagne son jaillissement d'une lumière d'un blanc cru. Juste en face enfin, entre Combe étroite et Combe longue, le massif du col rouge n'a pas de mal à démontrer que son nom n'est pas usurpé. La plaine, à mes pieds, aligne avec fierté ses vignes bien vertes et bien propres, et les villages cachent, tant qu'ils le peuvent, derrière le blond de leurs murs anciens, les villas trop blanches des nouveaux habitants.

Ma carte topographique me permet de reconnaître ou de repérer chacun des accidents de terrain, le col franchi ou à franchir, le village traversé, le château visité ou la petite gorge tant appréciée. Et cette immense étendue semble presque inhabitée, car nul bruit ne s'élève de cette terre, nulle fumée d'usine ne ternit cette grandiose palette de pastels.

L'Ermitage du sommet est du 13ème siècle. Il n'en demeure debout qu'une toute petite chapelle précédée d'un arc en plein cintre. La couverture est en lauzes du pays, lourdes pour résister à la violence de la tramontane d'hiver.

L'homme a marqué de son empreinte le sommet : la chapelle ne se visite pas car on y a logé la machinerie associée aux grandes antennes, et un bruit ininterrompu de ventilateur vient jeter une note discordante et incongrue sur le site. Les armatures des antennes sont plutôt inesthétiques, mais elles chantent dans le vent une sorte de cantate sauvage, une plainte que ne renierait sûrement pas Boulez et qui ajoute un plus indiscutable à la majesté du lieu.

Je suis resté là, à tout regarder, à tout sentir et à manger la mûre sacrée. Puis je suis reparti vers la suite du programme de l'après-midi, les cols de la Louve et de Guira, d'autres paysages et d'autres joies que vous aussi pourrez goûter en choisissant les Corbières pour vos prochaines vacances.

Amis cyclotouristes, éminents membres du Club des 100 Cols, ou bien piètres grimpeurs, la félicité existe au-dessous du seuil fatidique de 2000 m. Croyez-moi, je l'ai rencontrée.

Rolland Romero
Cyclotouristes Grangeois

BALADE IRLANDAISE

C'est un ami qui a tout déclenché en moi, à mon retour des Etats-Unis. Il me parlait de voyages, de pays à découvrir, à conquérir et je hochais la tête ; je l'approuvais. Découvrir l'Irlande à bicyclette, c'était une idée. Je la trouvais excellente. Un projet de plus avait vu le jour.

Un peu plus tard, je franchissais le seuil d'une agence de voyages afin de me renseigner sur quelques destinations. La Thaïlande et Tahiti étaient alors au centre de mes préoccupations. Je sympathisais avec mon interlocuteur qui vint à me faire des confidences. Certes, Bangkok ou Papeete, c'est bien, mais d'après lui, il y avait mieux encore. Beaucoup mieux... J'étais tout ouïe. Il pouvait commencer à m'envoyer les images. Je n'étais plus alors à Strasbourg, ville polluée, mais...

En Irlande. Un pays de verdure et de rugby (c'est tout ce que j'avais retenu de mes leçons à la sauce Tournoi des Cinq Nations), m'accueillait. Je voyageais une fois de plus dans le Temps et l'Histoire. A la vitesse de vingt kilomètres à l'heure, je découvrais un pays encore secret. Je me dirigeais vers la région nommée Laoghis, sans raison apparente, simplement parce qu'une force intérieure me demandait d'aller dans cette direction. Et je m'y rendis. Je crois qu'il ne faut jamais contrarier son instinct ou un sentiment. Je savais qu'une aventure nouvelle m'y attendait, mais laquelle ? Aimez-vous l'Aventure ? Moi, je ne vis que pour elle. Elle est source d'espoir, de vie, de joie, de rencontres. Je l'aime de toutes mes forces et elle se marie si bien avec la Liberté.

Tout en pédalant, je pensais à tout cela lorsque notre rencontre eut lieu. En fait, son sourire vint me percuter en pleine face. Mon visage, à son tour, s'illumina.

Bonjour, je m'appelle Jacques. Et vous ? Margaret, c'est joli... et vous êtes jolie. Banal, peut-être, simple, certainement, pourtant un simple sourire fait souvent la différence face à l'indifférence. Essayez demain, souriez et vous serez aimé comme Margaret m'aima dès le premier regard

La suite ne fut plus qu'un rêve. Je voyageais entre mon imagination et la réalité-qu'est-ce que c'est - et j'étais heureux. J'étais envoûté par son charme. Margaret était très jolie (mais je me répète !) et elle parlait le français à merveille ; ce qui facilitait bien les choses. Elle avait 26 ans et voyageait beaucoup. Aussi connaissait-elle bien notre pays, et Strasbourg en particulier. Notre sympathie, elle pour un globe-trotter à l'allure patibulaire sur sa machine de fer, moi pour une jeune femme charmante et souriante, fut extraordinaire. Je crois qu'elle aimait les fleurs, la poésie et la Vie. Amours partagés, êtres rapprochés, rêves réalisés. Les frontières n'existent plus. L'exaltation du voyage est une force inouïe. Vous qui connaissez cela, vous qui êtes empreints de rêves, je vois votre sourire entendu.

Mais hélas, l'image de Margaret devient fugitive et floue. Dehors il fait nuit et mon interlocuteur poursuit, inlassable, son voyage irlandais, un pays merveilleux qu'il a visité l'été dernier.

Margaret, n'êtes-vous qu'un rêve, qu'une vision de ce voyageur sur la route de sa vérité, de son bonheur, de sa Vie ?

J. Schultheiss

« CHERCHE COLS DÉSESPÉRÉMENT »

Je suis atteint de « colite », maladie moins grave certes que celle officiellement connue sous ce nom mais qui n'en passe pas moins par des phases aiguës, voire frénétiques à la belle saison. Je n'ai aucune envie de me soigner et encore moins de guérir, même si je dois affronter les regards pleins de commisération de mes amis et de mes proches. Collectionner des cols, il faut vraiment être tombé sur la tête ! je n'insiste pas : si vous me lisez, c'est que vous connaissez ces états d'âme. Enfonçons-nous donc dans notre vice et vivons-le le mieux possible... ce qui n'est pas toujours évident. Au début bien sûr, c'est l'enthousiasme : il y avait 1612 cols répertoriés dans notre annuaire FFCT 84/85, dont plus de 200 répartis sur Savoie, Haute-Savoie, Isère et Hautes-Alpes sans parler de ce petit paradis cyclo qu'est la Drôme.

Mais les années passent et le terrain de découverte se rétrécit. Alors les choses se compliquent : quand on a exploité presque à fond les ressources d'une région, le nombre de cols nouveaux que l'on peut y gravir se réduit à quelques unités réparties sur un vaste territoire. Il faut aller ailleurs et plus loin si, en fin de saison, on veut présenter un « tableau de chasse » pas trop minable... Et, si on va loin, autant s'arranger pour faire un maximum de cols avec le minimum de kilomètres.

A première vue la chose est évidente : il suffit de se pencher sur la carte Michelin. Heureusement cette simplicité n'est qu'apparente, sinon où serait le plaisir de la découverte et de la préparation de l'itinéraire ? Il faut trouver le cheminement le plus astucieux - rarement le plus logique ! - qui vous permette de conquérir coup sur coup ces 3 ou 4 cols voisins en apparence mais situés sur des routes différentes. Et n'y avait-il pas là, sur ce point côté, un col non nommé ? C'est vrai que tous les cols ne sont pas portés sur la carte Michelin. Il faut parfois descendre jusqu'au 1/25000e pour en trouver certains. Il y a aussi des promotions : est-ce moi qui aie « découvert » le col de Chanazoux (Puy-de-Dôme), une merveilleuse petite Croix de Fer ? Laissez-moi mes illusions ! Il y a même des dégradations. Bref, la lecture du rectificatif annuel du Chauvot, notre bible à tous, est pour moi, une intense jubilation, en même temps que prétexte à un important travail de mise à jour.

Au fait, a-t-on le droit de comptabiliser des cols qui n'étaient pas encore homologués quand on les a gravis et qui ont été officialisés depuis ? Y a-t-il effet rétroactif ? A l'inverse, doit-on déduire de son total les éventuels cols déclassés ? Ces graves questions déontologiques restent pour le moment sans réponse...

Tous ces éléments pris en considération, comment calculer son coup, le plus judicieusement possible, pour obtenir le meilleur rapport qualité-prix ? Avec un peu de pratique, on arrive à de bons résultats : 15 cols en 190 kilomètres au départ de Saint-Péray en Ardèche ou, mieux, 24 cols en 115 km dans le Beaujolais. J'ai aussi découvert les enchaînements (appellation non contrôlée) : itinéraire au cours duquel on peut, en montée continue ou presque, franchir plusieurs cols de suite parce qu'on change, au passage, de versant ou de vallée. L'exemple le plus classique, c'est la combinaison Lautaret-Galibier. On trouve une variante : parcours vallonné mais sans redescente en fond de vallée après chaque col (exemple, la célèbre route des Crêtes de Sestrières à Susa).

Les combinaisons possibles ne manquent pas.

Avec 3 cols : Réchats, La Chaudière, Gourdon (Drôme). Dans l'un et l'autre sens, on franchit un de ces trois cols à la descente ! Peut-on l'homologuer ? Très bonne question ! Si je le descends, c'est bien que j'y suis monté, non ?

Je tiens à signaler aux éventuels puristes tentés d'affirmer qu'il n'est pas de bon col que gravi du bas vers le haut, qu'il existe au moins un col qui ne pourra jamais être franchi dans ces conditions : la Baisse des Sangliers (Estérel) est sur une route à sens unique que l'on doit emprunter à la descente...

Avec 4 cols : Saisies, Légette, Lézette, Véry (c'est du muletier mais très roulant) ou Serres, Eylac, Pas de Peyrol, Redondet (Cantal) ou encore Cabanes, Triballe, Bès, Asclier (Gard, au départ du Vigan).

Avec 6 cols : Montée au col de la Croix de Berthel depuis Génolhac par la montagne du Bougès. On franchit successivement les cols de La Bégude, de Banette, Baraquette, Chalsio et Malpertuis.

Le record jusqu'à maintenant revient toutefois pour moi au Mont Aigoual depuis Le Vigan : cols de la Sablière, du Brou, du Minier, de Faubel, de Seneyède, de Prapeirot et enfin de Trépaloup. Soit un total de 7 cols en 45 km. Qui dit mieux ? A la descente on peut encore faire un détour vers les cols de Giralenque et de Montals, avant de revenir vers La Luzette et de regagner évidemment le point de départ par le petit col de Mourèze.

Cette course au col a cependant quelque chose de frustrant parfois. Qu'est-ce qu'un col ? « Dépression entre deux sommets formant un passage » nous dit le dictionnaire. Certes. Encore faut-il que la dépression en question soit reconnue comme telle par les autorités compétentes et consacrée officiellement. Ce n'est pas toujours le cas : ce qui est col pour les uns ne l'est pas toujours pour les autres et vice versa. Quelques exemples simples et connus convaincront les sceptiques :

- Il n'y a qu'un seul col dans les Alpilles, le col de Vayède, situé juste au pied des Baux. Pourtant les deux routes franchissant la crête principale (D5 et D27) empruntent, elles aussi, un accident de terrain qui ressemble à s'y méprendre à un col...

- Sur la belle route des crêtes qui mène du col de Fourche à La Garde Freinet (Maures), il n'y a aucun col homologué, même si, à plusieurs reprises, on passe d'un versant à l'autre en empruntant un point bas de la crête.

- Dans la montagne des quatre Seigneurs, au-dessus de Saint-Martin d'Hères (Isère) il n'existe qu'un seul col patenté, le Gourlu. Pourtant, quelques centaines de mètres plus à l'est, on trouve un accident de terrain tout à fait similaire mais resté anonyme. Quant au défunt col des 4 Seigneurs (799m), on pourrait aussi ergoter et déplorer sa déchéance. Abordé par le sud, il n'est qu'une épaule, mais 100m plus à l'ouest, il y a une belle échancrure située entre la montagne du Mulet et celle du Fournet.

A l'inverse, dans l'Estérel, il y a abondance de cols et de collets, dûment étiquetés et répertoriés, ce qui prouve bien que, si on veut trouver des cols, et leur donner une existence réelle, (seul moyen de satisfaire les drogués que nous sommes) on en trouve !

Que faire ? Fonder un mouvement pour la Réhabilitation des Cols Méconnus ? Noyauter les services de l'Équipement ou, carrément, essayer la corruption ? Prendre le taureau par les cornes et commencer à baptiser et à baliser soi-même, clandestinement et si possible nuitamment, les cols que l'on estime injustement rejetés dans le néant ? Toutes les suggestions pour résoudre ce problème qui hante mes nuits insomniaques de cyclo seront les bienvenues !

J.Paul Zuanon
St Martin d'Hères

LES BÊTES À COLS

Certains cols portent des noms d'animaux. En prenant la seule liste des cols goudronnés français, on a déjà un bon début pour une arche de Noé.

Une vache, una vaccia, un veau et des vaux, un cabal et un cheval mort, un bourricot. Un agnel, une mou-tonne, des chèvres, deux boucs et deux cabres. Une abeille, Notre-Dame des abeilles. Un chat. Un coq - que diable allait-il faire sur le rebord de la Chartreuse ? C'était sûrement un Coq Sportif.

Deux lièvres, des sangliers, une palomère ou palombe. Une geneste ou genette, deux ginestes et leur petite sœur, la ginestelle. Deux biches près de deux croix. Un rat. Un grillon, une cicala : c'est la cigale corse. Deux louves, et neuf loups, dont l'un chante, l'autre pisse, deux se grattent, et deux sont morts (trépaloup). Il y a même un singe dans les Vosges - mais son apparition a peut-être un rapport avec le vin chaud ! Mais moi je n'ai pas de chance. Je n'ai rien vu de toutes ces bêtes-là. En général j'ai trouvé les cols déserts. Quand il y avait un animal vers le haut, ce n'était pas le bon ! (des chevaux à la vaccia, des vaches au col du loup, etc...).

Un cyclo des 100 cols aurait-il été plus heureux que moi ? J'aimerais tant voir, publiée dans la revue, la photo de l'ABEILLE (butinant le panneau), celle du COQ (perché dessus), celle du CHAT (vu sa dent, ça doit être une belle bête !), ou celle de la MOUTONNE (je trouve ce nom bien joli). Je suggère qu'on organise un concours photo. Sera bien sûr hors concours celui qui photographiera le fameux SINGE.

Mais jusqu'ici c'était encore simple, il s'agissait d'animaux bien connus. J'offre une tablette de chocolat à celui qui m'expliquera à quoi ressemble l'une des bestioles suivantes - une photo sera la bienvenue. Mais s'agit-il bien de bestioles ?

Une pousterle, un carri, des limouches, un écharasson, des carabes. Une arénier : a-t-elle bien huit pattes ? Un grand sambuc, des avels, une hourque, un allimas, des balitres. Une moucheyre, un izoard, un bestako, une schlucht, un capicciolo. Une rousse, un rousset, une roussargne, un charousse. Une perche : drôle de poisson là haut à 1600 mètres. Un lebraut, des félines, un sarasset, des garaches, des rodomouls. Qui pourrait savoir ce que sont les rodomouls par exemple ? Une variété de moules propres aux lacs de montagne ? Ou de caramels mous ? Et qui a déjà entendu le chant du coyoul ? (cante coyoul, 09).

Quand j'ai grimpé des cols, les animaux que j'ai rencontrés étaient beaucoup plus banals. Je n'ai peut-être pas assez d'imagination. Comme tout le monde, j'ai vu des moutons - quelquefois des marées de moutons, submergeant la pauvre cyclote. J'ai vu des vaches rentrant à l'étable, j'en ai vu aussi rentrant à l'ombre des tunnels du Soulor, celles qui étaient déjà dedans on ne les voyait pas, par contre on les sentait. J'ai vu des écureuils, des perdreaux et des faisans, des lapins et des renards. Des mouches, des moustiques et des taons, m'ont parfaitement repérée. Et puis j'ai vu surtout, surtout : des chiens !

Autrefois, d'après mon dénombrement, les animaux les plus fréquents dans les cols étaient les loups. Aujourd'hui les loups ont été exterminés, mais la tradition se perpétue : des chiens féroces gardent souvent les cols.

J'ai aperçu récemment, un chevreuil dans des circonstances particulières. C'était en novembre dernier en descendant du col des Goules vers Clermont-Ferrant, par une petite route secondaire. La forêt était touffée de chasseurs. Ou plutôt, car c'est très fatigant de marcher en forêt n'est-ce pas, des groupes de chasseurs se tenaient partout au bord des routes, près de leur voiture, attendant que débouche sur la route le gibier rabattu par leurs chiens. Le voisinage de tous ces fusils chargés ne nous plaisait guère.

Philippe roulait à une trentaine de mètres devant moi. Soudain s'amplifient des aboiements sur notre droite. Des chiens rabattent un chevreuil. Puis tout se passe très vite. Philippe vient de dépasser un chas-

seur quand le chevreuil débouche brutalement quelques mètres devant ses roues. Le chasseur épaulé, vise : Philippe est exactement dans sa ligne de mire, à mi-chemin de la cible, qu'il masque. Le chasseur n'a pas tiré, et le chevreuil a disparu à gauche dans les taillis, lâché par les chiens surpris. Moi, j'ai vu toute la scène dans le dos du chasseur. Puis j'ai senti son regard haineux dans mon dos, posé sur nous. Vite, fonçons ! Voici un chevreuil miraculé. Et si, dans ce pays de goules, sortes de sorcières, il s'agissait d'un chevreuil enchanté ? Réminiscences de contes de fées, de princes changés en daims et de princesses changées en biches... Mais non, plus rien n'arriva de fabuleux ce jour là !

Au mois de juin dernier, en grim pant le col de Luitel par Séchilienne, il y avait une monstrueuse quantité de grosses chenilles velues. Partout. Sur toutes les branches des hêtres, par terre au bord de la route, et suspendues à d'invisibles fils au milieu de la route. A la deuxième que j'ai retrouvée sur ma sacoche avant, j'ai commencé à me méfier. Je n'avais guère envie d'en récupérer une sur le nez ! J'ai bravement laissé Philippe partir en éclaireur quelques mètres devant. (décidément, direz-vous, elle lui fait prendre tous les risques !). Des cyclos dévalaient en sens inverse. Peut-être l'un d'eux en aura-t-il avalé une ? Je me suis arrêtée pour écouter. Tout le versant de la montagne bruissait du grignotement de leurs mandibules, un drôle de petit déchiquètement continu, exactement le même bruit que le crépitement étouffé d'un incendie qui couve. D'ailleurs, la forêt était à certains endroits déjà comme brûlée, les arbres se dressaient dépouillés de leurs feuilles. J'ai espéré, pour les habitants de la Romanche, qu'on parvienne vite à stopper ce feu animal !

Mais tous les insectes ne sont pas malfaisants. L'été dernier, j'ai fait la connaissance, dans les cols japonais, de la très curieuse espèce des « cigales farceuses » (le nom est de moi). A l'approche d'un cyclo, elles se mettent soudain à lancer une trille qui imite à s'y méprendre les freins d'un vélo. On serre les dents, s'attendant à croiser ou à être dépassé par un « avion ». Mais non, personne. Et la voilà qui se moque, qui s'amuse à recommencer, là haut dans son pin ! J'ai un grand regret : je n'ai pas réussi à en attraper une pour la ramener en France.

J'en aurais fait cadeau à l'un de nos cols français sans nom, histoire qu'on puisse lui en donner un : Col de la cigale farceuse, ou col de la cigale japonaise, et nos petits-enfants se seraient bien demandé pourquoi !

Joëlle Briot-Giraudin

AU ROYAUME DES MARMOTTES

Depuis bientôt dix ans, mes différentes « petites reines » me permettent d'allier mes deux passions : la chasse photographique et la chasse aux cols, et ceci sur des terres riches en gros gibiers. De Barcelonnette, on peut dire que l'Ubaye est le « Paradis des 2 000 », (Bonnette, Parpaillon, etc...). Plus à l'est, Sestrière se compare plutôt à la Mecque des Cyclos-Montagnards avec sa barrière des neuf 2 000. Mais aujourd'hui, je pointerai plutôt mon objectif sur cette station du Briançonnais, Serre-Chevalier pour la nommer. Quittons les pentes du Granon et ses cinq acolytes pour porter notre regard sur l'autre versant de la vallée. En effet, face à mon regard de chasseur de cols, se dresse la réalité d'un projet qui vit le jour un soir d'été, dans un village près de la Sologne (drôle d'endroit pour un cyclo-montagnard). Dans le grand angle, le panorama couvre l'intégralité des sommets, du Prorel (2 566) à la Cucumelle (2 698) via l'Eychauda (2 659).

Dans ce décor de roches, de sapins et autres pâturages, se dessinent six affaissements du relief qui ne trompent pas l'œil du connaisseur. Une sérieuse lecture de la carte (n° 10 Didier & Richard) est à effectuer. En effet, près de huit cols dépassant l'altitude fatidique figurent sur celle-ci. Il faut procéder à une nouvelle enquête dans la « Bible Chauvot » pour s'apercevoir que le moindre de ces passages muletiers est coté 3 et 4 ; ce qui, pour les habitués, signifie poussage difficile, voire portage. Il faut que j'oriente mes recherches vers l'Office de Tourisme et auprès des responsables du centre de vacances où je loge pour leur expliquer mon embarras. Il est certain que ma carte dévoile tous les sentiers et pistes du massif, car mon objectif est de grimper là-haut en « mountain-bike » et de franchir le maximum de cols.

Les premiers renseignements m'indiquent que certains jours, le centre UCPA de Villeneuve-la-Salle redescend du sommet de Serre-Chevalier par les pistes de ski ; la différence avec moi, c'est qu'il y monte par le téléphérique. Cela prouve que l'on peut y grimper, bien que le VTT passe vraiment partout et n'a pas besoin, dans certains cas, de pistes tracées. Pour approfondir ces dires, les sentiers qui suivent la crête me sont conseillés. M'aidant de tous les documents collectés, j'envisage la montée vers la Tête de Serre-Chevalier, point de départ de toutes les excursions, en longeant le tracé du téléphérique. Ensuite rejoindre le col de l'Eychauda par le col de la Pisse (2 501), et revenir par celui de la Cucumelle (2 501). Reste à connaître l'évolution du temps pour choisir la date éventuelle.

Vendredi 22 août. La vallée se dégage doucement des brumes de chaleur, mais la météo annonce des nuages pour la soirée. Le bidon est plein, le sac à dos est en place, il est temps de partir. Je délaisse déjà l'itinéraire prévu sous le téléphérique, car certains touristes montent en voiture et j'estime avoir avalé assez de poussière lors de mon passage italien dans la « Mecque des 2 000 » citée plus haut. Avant d'attaquer la montée, je m'en vais longer « le Grand Canal », comme on appelle là-bas le torrent canalisé qui surplombe la Guisane. Le parcours n'a rien à envier à certains « enduros » pour motos ou bicross. Un éboulement m'oblige à quitter le sentier et à procéder à l'ascension. Le revêtement restant bon, j'arrive sans problème à la gare intermédiaire. Les randonneurs s'étonnent de voir un tel engin à cette altitude.

Certains s'arrêtent un instant, pour voir les capacités de la machine, alors que je me heurte à une pente courte, mais frôlant les 20%. Le petit braquet est de sortie, mais il me faudra pourtant mettre pied à terre pour reprendre mon souffle. Altitude 2 015, le sommet se rapproche. La route monte en lacets, accusant un faible pourcentage. Malheureusement, la piste devient très raide. Il faut désormais pousser et les cailloux se dérobent parfois sous les pas. Là-haut dans la cabine, les touristes doivent sourire. Cela fait maintenant trois heures que j'ai quitté la vallée. Une pause casse-croûte me permet d'aller étudier le terrain. J'envisage de couper à flanc de versant pour rejoindre le col de Ricelle (2 371). J'abandonne ce parcours car la pente est trop forte et les roues glissent sur les herbes. Je reviens en arrière et reprends la piste qui passe sous la gare d'arrivée.

Enfin le sentier devient plat avant de redescendre fortement pour atteindre le col. Il est bientôt 14 heures et un faible vent apporte déjà quelques nuages.

Cependant le panorama est total (Aiguilles d'Arves, Chaberton et Rochebrune). Je passe désormais sur le versant sud pour rejoindre le col de Serre-Chevalier (2 383).

L'ascension continue, mais je perds l'équilibre lors d'un passage de ruisseau. Il faut avouer que j'ai installé des cale-pieds pour faciliter la montée principale. Mais maintenant la piste est de la taille d'une roue de voiture et les ornières qui la bordent sont des obstacles qui m'obligent à les retirer. Je dois abandonner la montée sur le vélo à une dizaine de mètres du col de la Pisse, reconnaissable par son « cairn ». Face à moi, la pointe du Pic de Clouzis et à mes pieds, la vallée qui descend du col de l'Eychauda vers la Vallouise.

Une nouvelle reconnaissance du terrain m'oblige à battre encore en retraite. La montagne veut encore garder ses privilèges aux promeneurs pédestres. En effet le sentier descend très fortement et le faire en VTT tiendrait du miracle. Malgré l'altitude il faut rester conscient du danger. La nature me fait alors partager ses paysages en m'offrant, côté montagne, un Pelvoux que l'on pourrait presque toucher du doigt, un Appolo, papillon maître en ces lieux, sans oublier ses myriades de fleurs alpines. Mais le temps presse, je dois revoir mon itinéraire pour rejoindre le col de Cucumelle.

Je reviens sur le col de Serre-Chevalier pour attaquer le vrai « tout-terrain ». De ce côté, pas de piste. Il faut passer dans les pâturages. Heureusement, il n'y a pas de pente. Aucun bruit, personne, c'est vraiment la nature à l'état brut. Cependant, il y a du mouvement dans le coin. Il faut que je réajuste ma vision, pour m'apercevoir que cela s'agite beaucoup autour de moi. Soudain, un maître siffleur passe devant ma route. Il y avait quelques semaines, j'avais traqué la marmotte dans le col de Sarennes, mais résultat négatif. Cette fois-ci, la chance est avec moi. Le « télé » en main, j'approche du terrier, mais désormais c'est moi qui siffle.

Le petit curieux sort alors sa tête pour un portrait fleuri. Je continue ma progression au milieu des sifflets, pour aboutir dans un champ de linaigrettes, fleurs cotonneuses qui annoncent un terrain humide. Je quitte rapidement ce royaume naturel pour rejoindre une nouvelle crête, nommée le Clot Gauthier. Changement de décor, il y a toujours autant de remontées mécaniques, mais chacune de celles-ci est reliée par un réseau de routes taillées dans la roche. Celui-ci n'est pas indiqué sur ma carte. Le pourcentage redevient sérieux pour revenir sur le col de Méa (2 457). Une nouvelle piste me hisse, moitié à pied, moitié en vélo, jusqu'au sommet de la Crête de la Balme. Tout cela sous le regard de grosses marmottes. Enfin, arrivé à la cabane des pisteurs, j'entrevois la fin de mon périple. Le tracé de la route s'arrête en contrebas, mais rejoint la ligne de crête, d'où un sentier suit le relief de la crête jusqu'au col de la Cucumelle en franchissant également le col de Fréjus (2 493). Sans donner le vertige, cette traversée est très aventureuse. A gauche, le versant plonge sur les alpages du col de l'Eychauda, à droite, ce sont ceux du Fréjus.

L'heure tardive m'empêche d'atteindre le col du Grand Pré situé à 40 mètres plus haut, ou de descendre vers l'Eychauda. Deux bergers situés à l'écart semblent méditer sur les possibilités de garder les moutons en VTT. Pourquoi pas ? Cependant, comme le dit Jacques Brel : « Mais il est tard, faut que je rentre... ». Il me faudra encore près d'une bonne heure pour rejoindre la vallée, à travers gués, rochers, buissons et forêts. Alors, amateurs de sensations fortes, si le cœur vous en dit, VTT-vous.

Didier Rémond

L'ÉQUIPEMENT DU CYCLOMULETEUR

La pratique du cyclomuletier est devenue à la mode. Il a plutôt un regain d'intérêt, car la passion de parcourir la montagne à vélo, nos aînés l'avait déjà...

Sur le plan technique, l'évolution de la bicyclette ne permet plus d'accéder aux pistes des alpages dans de bonnes conditions.

Après 10 ans de pratique, mon expérience, alliée à mon métier d'artisan-constructeur me conduit à ces quelques suggestions sans prétention.

Il faut considérer 2 cas : le cyclomuletier « occasionnel » et celui qui en fait une activité importante. Le premier n'aura pas besoin d'un matériel super adapté, il lui faudra malgré tout respecter ces règles élémentaires :

- Développements très inférieurs à ceux employés sur la route (il faut mouliner pour éviter de se mettre en danseuse) ;
- Pneus de section un peu plus forte afin d'amortir au mieux les vibrations ;
- Prévoir deux ou trois bidons, l'eau potable est rare en montagne ;
- Les gardes-boue sont conseillés, à condition que, malgré les pneus plus gros, ils laissent suffisamment d'espace pour ne pas trop « garder la boue » ;
- Éviter de trop charger la sacoche de guidon, la maniabilité du vélo, surtout à basse vitesse, est très sensible à cette charge ;
- Utiliser un porte-bagages AR pour les choses encombrantes (pull, chaussures, etc...) ;
- Vérifier l'état des freins avant le départ de telles randonnées n'est pas superflu.

Avec un petit « coussin » pour le portage éventuel du vélo sur l'épaule, les cartes IGN au 25 000 et un altimètre, vous êtes prêts pour effectuer de bien belles randonnées.

Mais si vous faites partie de ces « collectionneurs » de cols muletiers, il sera souhaitable d'avoir un matériel bien adapté :

- Un cadre léger et solide, ce qui paraît un compromis impossible. Je pense malgré tout que seule la fourche demande à être renforcée, les pneus de forte section amortissant la plupart des vibrations, ne choisissez pas des tubes trop lourds.
- Choisir ce cadre un peu moins haut que de coutume, l'utilisation sera plus aisée et il suffira de laisser dépasser la douille de direction de 2 à 3 centimètres au-dessus du tube horizontal pour obtenir la position initiale. On peut prévoir sur ce cadre une poignée de portage, tube cintré au niveau du dérailleur avant et reliant le tube de selle au tube diagonal. C'est bien plus pratique que le traditionnel arceau de portage sur l'épaule... 13 à 15 kg, c'est parfois lourd...
- Le freinage est important, les freins Shimano Cantilever Deore XT semblent être la fabrication et l'efficacité la plus sérieuse. Il y a aussi le MAFAC « RAID » sur lequel il faut apporter de multiples modifications. Ces freins sur jantes associés à un freinage sur le moyeu avant (tambour) donne un résultat tout à fait satisfaisant dans la descente des sentiers...
- Les pneus, autre point délicat. Avec 650 B, les récents Wolber pavés (35 sont intéressants : une bonne chape mais, et c'est dommage, une carcasse un peu fragile. Toujours en (35, Barum propose un excellent pneu : toile et chape très résistants pour un poids de 700 g contre 500 au Wolber. Chez Wolber, il y a également un 650 « renforcé » de (45. Tout noir, avec une chape à profil pavé et une carcasse très solide. Je leur préfère les 26 pouces Michelin Hilite express : excellent compromis route et sentier, carcasse très solide, pliable et d'un remarquable poids léger : 410 g. La section de 38 mm semble être une bonne solution et le diamètre 26 pouces, plus petit que 650, permet de rigidifier les roues. Les jantes ne devront pas être trop larges pour laisser aux pneus leur fonction de protection latérale.
- Les dérailleurs seront très sollicités : évitez les grands écarts de dentures au pédalier afin de ne pas être

contraint à opter pour des mécanismes grandes chapes. Ces dernières sont trop fragiles en tout terrain. Les manettes au guidon sont bien pratiques.

- Les gardes-boue sont nécessaires. Je regrette simplement leur forme trop enveloppante latéralement, il est nécessaire de trop « décoller » le garde-boue du pneu afin de laisser un espace important. Il faut alors mettre des gardes-boue « 700 » sur des roues « 650 » afin que les formes s'épousent. De toute manière, il sera souhaitable de relever au maximum la tringle du garde-boue AV : je connais plusieurs cyclos qui ont effectué le saut périlleux après qu'une pierre ou qu'un morceau de bois se soit coincé entre les rayons et la tringle. C'est imparable, j'en ai fait la cruelle expérience dans l'ascension du col de Valbelle. Bien entendu, ce garde-boue AV ne devra pas entrer en contact avec le cale-pied avant, ou du moins pas trop franchement !
- Les pédales ? Tout un problème : la bonne solution semble être le modèle à plate-forme pouvant être utilisé efficacement avec des chaussures de marche. Il y a la Campagnolo triomphe (trop cher), la MKS 707 (introuvable en France) et la Shimano PD 100 (pas encore importée). J'ai personnellement opté pour la Shimano Deore : une large plate-forme qui est située dans l'axe de la manivelle, ce qui permet d'abaisser cadre et selle de 2 cm, c'est intéressant lorsque l'on monte et descend du vélo tous les 50 m comme c'est le cas sur un sentier. De plus, elle ne « griffe » pas trop les mollets...
- Il faudra privilégier la maniabilité du vélo, et pour cela, la chasse ne devra pas dépasser 50 mm. La répartition du poids, par 4 petites sacoches situées au-dessus du moyeu AV et juste sous la plate-forme du porte-bagages AR, donne de bons résultats.
- La pompe pourra être fixée sur le porte-bagages AR ou derrière le tube de selle, et les portes bidons pourront être du type « novelfix » orientables à souhait.

Mais les cyclomulateurs auront toujours du mal à trouver un matériel bien adapté.

Ils sont des marginaux et n'intéressent pas les constructeurs d'accessoires qui souhaitent, à juste raison, une grande diffusion.

Il nous restera ces images inoubliables de telles randonnées : le Grand Col, le Mont Jovet, les cols du Palet, de la Rochenre, de Sollières, le Sommeiller, le Passo della Longia, le Pic de Chateaurenard, les Monts Chaberton et Jafferan pour ne citer que quelques exemples.

D. Cattin
C.T. Grenoble

UN COL CYCLO-MULETIER DANS LE COLORADO - LE MOSQUITO PASS : POUR LES MOUSTIQUES DE CYCLISTES !

Ce matin, 29 juin, je me réveille de bonne heure : 4 h ! D'accord, le soleil se lève dès 5 h, mais quand même... Bon, las de me retourner dans mon duvet, me sentant en pleine forme, je finis par bondir et lève le camp un peu avant 6 h. direction Fairplay dans un premier temps, puis la Guanella Pass et Georgetown ensuite.

La route passe au pied des sommets dominant le vaste plateau sur des miles et des miles carrés, essentiellement fréquenté par des vaches (yes, limousin cows !). Tout en roulant, j'observe ces sommets neigeux, sur ma gauche ; je sais qu'il s'y niche deux cols sur des pistes se rendant à Leadville : le Weston Pass et le Mosquito Pass, permettant un circuit d'une journée. Le Mosquito, depuis que j'ai décidé de venir rouler dans le Colorado, je rêve de me le « farcir ». A plus de 4 000 m, c'est un des rares cols accessibles, certes difficilement, par certains véhicules. Mais depuis que la neige m'a, en plusieurs occasions, posé bien des problèmes, j'ai rayé ce col de mes possibilités pour cette année. Pour une autre fois peut-être...

Et puis, et puis... Ce serait, à quelques jours de la fin de mon périple Denver-Denver, une petite joie supplémentaire, un point culminant de mon séjour (c'est le cas de le dire !), si c'était possible d'empocher ce pass. J'essaie bien d'en distinguer le seuil dans le fatras des créneaux de cette muraille montagneuse qui barre l'horizon ; tout ce que je constate, c'est qu'il reste encore pas mal de neige.

Mais l'idée s'est progressivement infiltrée dans mon cerveau de bien piètre volonté, pour un être aussi peu doué pour le sens du raisonnable que pour la cuisine et le bricolage ; rien du vrai bon Français moyen, je vous dis ! Y'a pas, il faut que je sache si c'est faisable ou non. A Fairplay, je m'informe dans deux gas stations (stations service) ; le col devrait être ouvert, mais il pourrait bien subsister de la neige. De toute manière, à vélo, vous n'y pensez pas, c'est une piste pour 4 roues motrices ! Le Ranger station de la Forêt Nationale est encore fermé à 7 h 30, mais ma décision est prise, je vais tenter le coup. Je plante ma tente dans un bosquet à la sortie de la ville.

Après une erreur d'aiguillage, j'emprunte enfin la bonne piste, qui longe le Mosquito Gulch, puis s'élève, pénétrant rapidement au cœur de la montagne. Une piste à droite, une piste à gauche, laquelle choisir ? En ce samedi matin, il n'y a personne à la mine, proche. Je prends celle de droite, moins bonne, mais qui continue à grimper, et je vitupère contre ma stupide idée de la veille de m'être débarrassé de mes cartes des Forêts Nationales qui ne m'auraient pas laissé ainsi dans le doute.

Pour me rassurer, je vois non loin de la route un groupe de « mountain-bikers ». Parmi eux, deux Vénézuéliens parlant un excellent français, chose rare par ici ! Il faut dire que leurs pères sont Français. Enfin d'autres fous sur deux roues, je doutais un peu d'en rencontrer aussi loin de toute agglomération d'importance - qui plus est, sur une mauvaise piste de haute, haute montagne -.

Si mon vélo, certes un robuste « touring bike », est théoriquement moins adapté que les leurs pour un parcours aussi rude, j'ai par contre un avantage qui se révélera (malheureusement) décisif : je n'ai exceptionnellement pas de bagages, sauf « bien entendu » la sacoche de guidon bourrée d'outils et de pièces de rechange, de victuailles pour la journée ; enfin sur le porte-bagages arrière des vêtements de pluie. Ce qui finit quand même par nous faire dans les 10 lbs (en pounds, dix livres, soit 4,5 kg) !

Rassuré sur l'itinéraire (en fait, les deux routes étaient bonnes !), je repars.

En un « switchback » (lacet) très pentu, la piste s'approche d'une première brèche dans la montagne. Des passages pierreux m'obligent parfois à continuer, pied à terre, tout comme cet autre mountain biker devant moi. Me voyant toujours tenir debout sur ma machine lorsque je le dépasse, il me lance un « you're incredible ! ». Pas le moment de s'arrêter, je lui donne rendez-vous au col à lui aussi.

Mais voilà : un peu plus haut, une première plaque neigeuse, toute fondante, barre la piste ; qu'à cela ne tienne, je la contourne par les pâturages, espérant qu'il n'y en ait pas trop par la suite. J'arrive au premier col, où je me repose un grand quart d'heure à admirer le paysage de haute montagne qui m'entoure : à cette altitude (3 500/3 800 m), la montée a vraiment été rude, et j'ai besoin de reprendre mon souffle ! D'autre part, j'attends les autres cyclistes, qui en fait n'apparaîtront pas. Ils ont du penser qu'il y avait de la neige jusqu'au sommet, et ont probablement abandonné, ne voulant pas s'engager imprudemment avec leurs vélos chargés.

Bon, mais je n'en ai pas terminé, il reste encore bien deux miles (3 km) jusqu'au col, et une seconde barre neigeuse, que, cette fois, je dois traverser, la neige jusqu'aux genoux, projetant mon vélo en avant ; heureusement, cela ne dure qu'une cinquantaine de mètres. Deux motards tout aussi tenaces arrivent derrière ; ne pouvant traverser la neige comme moi (ils ne sont pas moustiques, eux !), Ils cherchent, à travers les alpages, par un itinéraire parfois acrobatique, un passage jusqu'au col. Ils seront contraints eux aussi à l'abandon.

Un dernier passage enneigé, encore plus long, mais enfin, m'y voici. Pour l'honneur, je me remets en selle pour les 300 derniers mètres à parcourir. Mosquito Pass, 13 186 pieds, 4 030 m ! Mal d'altitude, ou plus sûrement émotion, j'explose de joie, je rigole tout seul, comme stupidement ; je n'ose y croire, jamais je ne m'étais engagé si haut, encore moins à vélo.(1) Par cette belle journée très claire, un panorama immense se découvre vers l'ouest, sur la rangée splendide des sommets de la Division Continentale ; partout, des pics à perte de vue. Derrière, la vallée à pic que je viens littéralement de grimper ; devant, celle descendant sur Leadville, encombrée de deux jolis lacs. Au loin, au pied de lointaines montagnes, le très beau Turquoise Lake dont on devine la couleur...

De cette vallée arrivent deux autres motards, puis une Land Rover : tous devront remettre à une autre fois le franchissement de ce col, encore fermé par trois bouts de neige... Cette incroyable piste « fréquentable » pour les deux miles de part et d'autre, seulement par les Jeeps, est l'ancienne route de Fairplay à Leadville, deux centres miniers de la fin du siècle dernier. Accès le plus direct, il était même fréquenté par les diligences. Il fallait en avoir, du courage, à l'époque ! En cette fin juin, la neige obstrue encore le passage, ce qui explique qu'on a finalement décidé de valoriser d'autres passages, tel le Hoosier Pass au Nord et le Trout Creek Pass au Sud, qui certes, obligent à un grand détour pour relier ces deux centres. Après deux miles d'une raide descente caillouteuse, qui me voit arc-bouté sur les poignées de freins, j'arrive enfin sur une portion meilleure descendant sur Leadville. Une petite ville bien conservée, restaurée, avec même une église, naturellement en bois, et son clocher. Un monument, ici ! Mais la journée n'est pas finie : la route de retour comporte trois cols, le Weston Pass, le Blackneak Pass et le Browns Pass, tout cela à 3 300-3 500 m d'altitude...

(1) par la suite, je monterai au Mt Evans (4 348 m), mais par une route !

Auteur inconnu.

QUELQUES IDÉES DE BOUCLES ET DE TRAVERSÉES DANS LE DÉPARTEMENT DE L'AUDE : « 76 COLS EN 5 SORTIES »

1. Villerouge Termenes. Col de Villerouge (retour). Col du Prat (retour). Col d'En Paris. Col de l'Estagnol. Col de l'Homme Mort. Pas d'En Crabière. Col d'En Coloum. Col de la Croix de Pierre. Col de la Gineste. Col d'Amiel. Col de Matte Redonde (retour au col d'Amiel). Col de Mairolles (retour au col d'Amiel et au col de la Gineste). Col de Ferréol. Col de Couisse. Col du Teil (retour). Col des Liges. Col du Prat (retour à Davejean). Col de St-Martin. Col de Bedos. Col de la Tranchée. Villerouge Termenes

Soit : 20 cols - 65 km - 8 à 9 heures - se procurer la carte bleue 2447 ouest.

2. Laroque de Fa. Col St-Martin. Davejean. Col du Prat. Cols des Bancs. Dernacueillette. Pas Trincat. Montgaillard. Col de la Croix. Rouffiac des Corbières. Col de Grès. Col de la Croix Dessus. Duilhac. Col du Tribi. Col de l'Auzine. Grau de Maury. Maury. Col de Bose. St Paul de Fenouillet. Pas de la Fumado. Cubières. Col de Bancarel. (retour à Cubières). Col d'En Guilhem. Soulatgé. Col de la Redoulade (retour au croisement D10 - D212). Col de Cédeillan. Massac. Col de la Cascade. Laroque de Fa. Col des Fourches et retour à Laroque de Fa.

Soit : 18 cols - 95 km - 10 heures - se procurer les cartes bleues 2347 et 2447 ouest.

3. Quillan. Col d'Agajos. Couillet de la Gourgue. Quirbajou. Col dal Fach (retour à Quirbajou). Col des Compasses. Col du Sauze. Col de Quirhaut. Col de la Fède. Lapeyre. Belvis. Les Cols. La Maleyrède. Col du Béliet. Col du Pradel. Col de Coudons. Coudons. Col du Camélier (retour à Coudons). Col du Portel. Quillan.

Soit : 13 cols - 50 km - 6 à 7 heures - se procurer les cartes au 1/25000e correspondantes.

4. Puylaurens. Gincla. Montfort-sur-Boulzane. Les cols. Col d'Aussières. Col du Lhadet. Col du Fraise. Col de Mateplate. Col de l'Oustalet. Col de la Bène. Col de l'Ours. Col de Boire. Col de Tulla. Puylaurens.

Soit : 10 cols - 40 km - 6 heures - se procurer la carte bleue 2348 est.

5. Axat. Artigues. Col de Nadieu. Pas del Corps. Col de Dent. Col de Pradel. Aunat. Col de la Clause. Col de la Soucarade. Col des Bouchettes. Col de Seillis. Col des Escouillades (retour au col des Bouchettes). Col d'Arbre Gros. Col de Rodes. Mazuby. Galinagues. Le Col. Rodome. Aunat. Col des Aychides (retour à Aunat). Col de Notre-Dame. Col du Castel. Axat.

Soit : 15 cols - 70 km - 10 heures - se procurer la carte 2248 est.

Les horaires sont donnés à titre indicatif. Ils dépendent en grande partie de la capacité à s'orienter sur le terrain.

Les cartes au 1/25000e sont indispensables.

Les 5 circuits sont de difficulté croissante.

Je reste à votre entière disposition pour tous renseignements.

René Marty

SYMPHONIE EN COL MAJEUR

Tous les deux ans, nos amis, les CYCLOTOURISTES GRENOBLOIS nous ouvrent la porte d'un royaume enchanté : l'Oisans sauvage et secret. Ils n'hésitent pas à nous faire quitter la douceur du macadam pour emprunter les sentiers muletiers, voire même les pistes habituellement réservées aux chamois, bouquetins et autres mammifères connus.

Donc, ce 26 juin 1986, le Brevet de Randonneur de l'Oisans empruntait, après le prélude des gorges de la Romanche, la nouvelle route qui désenclave Villard-Reculas. Petite ouverture guillerette caractérisée par une montée chromatique assez « sostenuto ».

C'est au Pont des Oulles, lorsqu'on laisse la route du col d'Ornon que les choses sérieuses commencent. Pour atteindre Villard-Raymond, petit village isolé niché sous le col de Solude, il faut aller piano-piano si l'on veut arriver frais. Un faux-plat de 15% agrémenté de quelques tunnels remplis de boue liquide et sans lumière vous obligent à marcher quelque peu (et même beaucoup). Dans la traversée du village, une fontaine communale répand une eau fraîche bien appréciée. On remplit les bidons, on rince les visages ruisselants et, à deux lacets au-dessus, se trouve le col de Solude.

Merveille des merveilles, les CTG ont préparé pour les participants un buffet froid où rien ne manque.

C'est à l'ombre des sapins avec un panorama quatre étoiles sur l'Oisans, les Rousses, la Meije, le bassin de la Romanche, les cimes de Belledonne et des Sept-Laux que nous reprenons des forces. Mon ami Jacques me fait du charme pour que je l'accompagne au col Saint-Jean qui se trouve pas très loin, ni en distance, ni en altitude. Malheureusement, nous ne pouvons l'atteindre car un éboulement de lauzes barre le petit sentier, et raisonnablement nous revenons au col de Solude pour prendre la route du retour par Villard Notre-Dame.

Qui a dit « la route » ? tout au plus, une sente étroite descendant dans la forêt, et tout à coup, plus d'arbres, plus de route, des éboulis en pente vertigineuse surplombant la vallée de Bourg d'Oisans. Mes intestins se nouent, le vide m'épouvante. Il faut maintenant porter le vélo, regarder où l'on met ses pieds, choisir des pierres pas trop branlantes, se cramponner où l'on peut. Ils sont fous, ces CTG ! je ferme les yeux et recommande mon âme et mon vélo à Dieu. Quelqu'un a pitié de moi et vient m'aider à franchir ce passage délicat. Ouf ! je retrouve enfin la terre ferme.

C'est ainsi que j'ai franchi mon 500e col, et que, si je suis là pour vous le raconter, ce n'était après tout pas si terrible...

Janine Combette
U.S. St.Égrève

LA RECHUTE

La chute, le cyclo connaît. Quel est celui qui peut se vanter de ne pas s'être retrouvé sur le bas-côté de la route, les bras en croix, les pieds rivés dans les cale-pied, gémissant, alors que la demi-seconde d'avant il sifflotait en pédalant ? Quel est le cyclo dont une telle rencontre brutale avec le sol, n'a pas marqué sa chair pour le restant de ses jours ? A cet exercice, les clavicules - point faible par excellence - ne résistent pas : une des miennes rendit l'âme un jour. Combien de cyclos roulent encore avec leurs deux clavicules vierges ?

Que vais-je donc suggérer là ! les cyclos sont des As, des experts ; ce ne sont pas des manchots comme moi, l'unijambiste vacillant sur son vélo. Non mais !

Oui mais, il arrive bien que les champions automobiles les plus titrés filent droit vers les bottes de paille ou, pire, les glissières de sécurité ou tout autre obstacle plus résistant, pour finir en réparation, chez le Professeur Judet ou tout autre grand ravaleur ou consolideur de l'architecture humaine : Pironi, Laffitte, Vatanen... Tous n'ont pas la chance insolente d'un Fangio.

Au fait, pourquoi s'être égaré dans une carlingue à quatre roues ? De bons exemples n'existent-ils pas dans le cercle des champions cyclistes ? Bobet, Rivière, Anquetil, Poulidor, Hinault... n'ont-ils pas été extraits d'un ravin où, saturés de virages ils s'étaient précipités ? Il n'y avait pas que des pâquerettes pour les accueillir, à en juger par les visages ensanglantés qui apparurent sur le petit écran.

Oui, tout bon cycliste, tout bon cyclotouriste se doit un jour ou l'autre d'avoir chuté. Tout vacillant que je sois, je suis donc un bon cyclotouriste.

Hélas, après la chute, il y a la rechute. Le processus est classique pour beaucoup, sinon toutes les maladies. La colite, maladie-type du cyclotouriste, suit la règle générale : elle se doit d'être à rebondissements, cyclique quoi !

La grippe est automnale ou printanière ; la gastrite chatouille vers les mêmes périodes. On pourrait penser que la colite soit plutôt estivale. Nenni ! Bizarrement, elle répond essentiellement à un critère arithmétique ; il suffit que deux zéros pointent à l'horizon - un poncif du langage qui traduit mal les paysages habituels du malade concerné - pour que la colite affecte le cyclotouriste :

- 100 : les premiers symptômes,
- 200 : la seconde poussée,
- 300 : la rechute.

J'ai donc rechuté en ce début de mars 1986 en passant mon 300e col ! Son nom : Espigoulier, rien de bien particulier. Et pourtant, non loin, un peu à l'est, qu'y a-t-il ? : le Mont Saint... Pilon ! En provençal, le pilon est un sommet : celui-ci culmine à 994m. le mien rase le sol... Découverte de la langue : l'ascension de ce 300e col me permit de comprendre pourquoi ma bicyclette et moi-même - je compte de temps en temps - emmenons si souvent mon pilon vers les sommets : c'est pour y rencontrer ses frères montagnards... L'esprit de famille.

Mon 300e col fut fêté dans l'hostellerie de la Sainte Baume devant un bon feu : je ne peux pas ajouter à l'ombre du Saint-Pilon car il pleuvait ce jour-là. La colite est ainsi faite que le malade ne tord pas le nez quand il rechute : il fait la fête, il l'arrose comme il peut.

Suprême bonheur, Annie, absente aux premières éditions de la maladie - le 100e col portait tout de même son nom - était là. Dire qu'elle appréciait davantage la pluie du 300e que le champagne du 100e lorsqu'il fut célébré plus tard à la maison serait mentir. Son humeur était indécise d'autant que ce col de l'Espigoulier n'était pas son 100e, à elle ! Elle ne connaissait pas les transports du colitique - sur pilon, qui plus est - mais

seulement les affres de l'épouse d'un malade. Elle s'est rattrapée depuis, non qu'elle atteigne aux mêmes extases mais bien parce qu'elle démontre maintenant qu'un col n'est pas matière à rentrer en transe : elle monte un col si facilement, clouant sur place son colitique de mari...

C'est ainsi qu'une force m'est de dire aujourd'hui que je sens ma fin prochaine. Encore une petite rémission jusqu'à 400, une autre moins sûre mais espérée jusqu'à 500. la crise aiguë qui marquera ce 500e ne sera-t-elle pas la dernière ?

Peut-être publierai-je d'ici là quelques bulletins de santé pour faire connaître l'état de mon mal incurable, son évolution en dents de... pédalier.

Bernard Migaud
Metz, février 87

Nota : Au cas où ils trouveraient le texte hermétique, les nouveaux membres de 1982 sont invités à emprunter à leurs anciens le n° 10 et surtout le n° 12 de 1984 où ils trouveront une photo évocatrice.

COL D'ICILLE

Tout simplement des extraits d'un codicille au testament que je n'en finis pas d'écrire en pédalant... chacun a son jardin secret, il n'y a que les clôtures qui sont différentes : barrières, barbelés, béton, blindage, serrures, fortifications, mur, muraille, miradors... ma clôture à moi est faite de coquelicots... je ne veux rien d'autre sur ma tombe... si j'en ai une... si ça ne vous coûte pas trop cher... des coquelicots que le vent voudra bien y semer, qu'il soit souffle de l'Esprit ou vent du Diable : les deux m'ont poussé au ralenti dans mon cyclotourisme... Quelle inscription ? suggestion provisoire : « cyclotouriste pacifiste et évangélique », c'est un peu long, ça va coûter cher, c'est toute la lettre ! Mais si vous voulez que ça ne vous coûte rien, vous trouverez dans le cimetière de Puget Theniers (06) sur la tombe la plus dépouillée, cette plaque de marbre qui me conviendrait très bien :

« Ne me demandez pas ce que j'emporte,
je pars en voyage,
les mains vides,
et le cœur plein d'attente » Tagore.

Je ne vous demande pas de voler cette plaque, mais en poussant un peu la dépouille mortelle ci gîte -ce n'est qu'une étape- on pourrait peut-être m'y trouver une petite place... Veuillez simplement que je sois tourné vers l'ouest, le regard vers « la liberté enchaînée de Maillol (Statue. Nu féminin à la mémoire de Blanqui). Il faut toujours avoir de la beauté dans ses yeux.

Paul André
22.10.86

CYCLO MULETIER

Appellation bien étrange de prime abord. Cyclo muletier ne signifie pas chargé comme un mulet (!), mais simplement cyclo empruntant les chemins muletiers. Chacun sait que la race asinienne ne prise guère les voies à déclivité (montante ou descendante) ; il pourrait donc paraître que lesdits chemins soient à pente douce, or, il n'en est rien : ce sont de vrais cols. Bien entendu, les sentiers vont zigzagant le long de pentes lorsque celles-ci sont trop raides (les skieurs de raid ou de fond connaissent bien la question, eux qui changent de direction en faisant une conversion) ; mais ces voies là ne sont guère prisées des cyclos. La majorité des pratiquants de cette « spécialité » emprunte plutôt des routes d'exploitation forestière ou agricole, qui bien souvent dans leur partie terminale finissent en sentier. Quelquefois le partage y est rendu nécessaire.

Et quel est donc le but recherché par cette catégorie de cyclos ?

Très souvent il s'agit de solitaires qui ont des motivations très différentes :

- contact très proche de la nature,
- étude de la flore, de la faune,
- recherche d'un isolement bénéfique de fin de semaine,
- recherche de la difficulté (à la limite, emprunt d'un certain masochisme !),
- amour de la montagne,
- augmentation du capital des « cols durs » et/ou « 100 cols »,
- etc...

Mais ce genre d'exercice est générateur de dangers non négligeables. Il nécessite une étude très approfondie de « l'expédition ». De même le matériel et l'équipement sont assez particuliers. Ils doivent être choisis très soigneusement et entretenus d'une manière irréprochable. L'état d'esprit du cyclo muletier est aussi un peu « spécial ».

Il y a lieu d'apporter quelques précisions concernant chacun de ces points.

Dangers : il est évident que l'on est très vulnérable lorsqu'on part seul en montagne, et à la merci de toutes sortes de pépins. Il convient de signaler son itinéraire (à la famille, au bureau, aux amis...) avant de partir et d'essayer de le respecter au maximum. Evidemment, malgré tout le soin que l'on a pu apporter à l'établissement d'un parcours sur carte, des variations sont quasi inévitables : topographie évolutive, travaux, neige, mauvais temps, clôtures...

Si les services météorologiques pouvaient à coup sûr prévoir le temps une semaine à l'avance, il n'y aurait jamais de problèmes de vent, de pluie, d'orage ou de tempête ; hélas, la prévision avec marge d'erreur minimum ne va guère au-delà de 24 à 36 heures. Dans ce domaine, les autochtones (agriculteurs, bergers), sont en mesure de donner des indications toujours très utiles et rarement erronées, c'est le fruit de leur expérience et de leurs observations locales. Quoiqu'il en soit, toujours avoir avec soi : le coupe vent, la cape ou le poncho, la couverture de survie.

Quelques exemples de danger que l'on doit prévoir et éviter :

La caresse donnée au chien, gardien du troupeau de moutons, peut entraîner de graves conséquences si l'on a une petite plaie ou que l'on est au casse-croûte par exemple ; on peut en effet devenir l'hôte d'une douve du foie génératrice de graves soucis (exemple vécu).

L'eau des sources, très agréable parce que froide en pleine canicule peut être polluée ; de plus, si elle est très froide, elle engendre très souvent des dérangements intestinaux. Certains puits ou sources, à l'eau desquels sont accoutumés les autochtones, ne conviennent pas aux étrangers des lieux.

Attention aux baies sauvages bien à portée de la main : toutes ne sont pas comestibles pour l'humain, même si elles le sont pour les animaux (sauvages ou domestiques).

Dans certaines régions, pullulent des bestioles rampantes qui n'aiment guère être dérangées dans leur somnolence digestive.

Il ne faut pas passer sous silence l'état du terrain où l'on progresse : sentiers glaiseux donc glissants, empierrés, alpages humides, éboulis, proximité de névés fondants engendrant des zones d'intense humidité... Combien d'autres misères encore sommes-nous susceptibles d'endurer...

ETUDE DE L'EXPÉDITION :

Il s'agit bien en fait d'une véritable expédition. Certes, il y a une nuance entre l'Himalaya et un col muletier à 2000m, mais il faut néanmoins mettre toutes les chances de son côté pour réussir et rentrer en bon état. Nous disposons d'éléments très précis et très précieux :

- Le recueil : le « Catalogue des cols de France » de R.CHAUVOT décrit quelque 5800 cols muletiers français, avec des indications du type de route ou chemin, mais aussi une cotation du degré de difficulté pour ces derniers et donne un classement par département et par altitude, avec les coordonnées IGN et Michelin.
- Les cartes IGN au 1/100000e plus précises que les cartes Michelin.
- Les cartes IGN au 1/25000e mieux détaillées.
- Les cartes Didier Richard (sur fond IGN) au 1/50000e sont très pratiques, intermédiaires entre les deux séries IGN, elles donnent des itinéraires pédestres ou skiables qu'il est souvent possible de suivre.

Quoi qu'il en soit, il est nécessaire de commencer petit et, au fur et à mesure de la progression, rechercher de plus amples difficultés.. par exemple, le célèbre col du Parpaillon n'a rien d'un épouvantail ; il est, certes, assez long, mais peut néanmoins être pratiquement monté à vélo de bout en bout, des deux côtés (seulement quelques courts passages de poussage). Il en est de bien plus méchants.

Il est donc nécessaire d'avoir des notions de cartographie assez précises. Il faut savoir bien « lire » les courbes de niveau ; elles donnent une excellente précision au niveau de la pente. Si elles sont empilées à raison de 3 ou 4 par millimètre, inutile de tenter aller user du pneu dans le secteur, il faut plutôt emporter une bonne corde de 11 mm que son vélo !

Sachez : une courbe de niveau par millimètre, représente une pente de 10% sur une carte au 1/50000e (chaque courbe de niveau représentant une différence de 20 m d'altitude avec la suivante).

Il faut aussi être bien pénétré de la légende des cartes et s'entraîner à lire chaque repère. D'une manière générale, quand un sentier est représenté en zigzags, il faut être prudent et y regarder à deux fois (au moins) avant de décider d'aller sur le site. Surtout si dans un zig (ou zag), on traverse plusieurs courbes de niveau, cela dépend bien sûr de la longueur dudit zig. Il est bon également de savoir jouer du curvimètre.

MATÉRIEL :

A priori, si l'on pense poussage ou portage, il faut faire intervenir la notion de légèreté, à juste titre, l'économie d'énergie étant toujours rentable. Pourtant, bien souvent, le vélo du cyclo muletier n'est pas des plus légers.

Ce cyclo faisant généralement un choix entre son confort et sa peine, et en ne se préoccupant que fort peu de la performance : compromis, direz-vous, soit, mais libre choix consenti, chacun cherchant son plaisir là où il sait le trouver. Donc, généralement, vélo de bonne facture et robuste, ce qui ne veut pas dire d'un modèle hors d'âge (comme le cognac !).

L'idéal serait, bien entendu, une machine robuste, légère, bien adaptée, sur mesure évidemment, d'un coût raisonnable : une utopie. Dans le temps présent, tout se monnaie et, à part quelques constructeurs artisans réputés, qui ont de plus en plus de difficulté à fournir un matériel convenable, et à quel prix encore ! il est extrêmement difficile de mettre la main sur le matériel ou l'équipement que l'on recherche. L'idéal donc,

pour y revenir, (oh ! on peut rêver un peu), serait la machine en 650 (pour le confort, à ne pas négliger), robuste, légère, confortable. Equipée de deux sacoches à l'avant, modèle profond, pas trop épais et relativement large, qui pourrait se jumeler (un système de fermetures éclair par exemple) en se transformant en sac à dos sans armature. Quelques courroies judicieusement placées permettraient d'y accrocher un vélo (disons le mot, n'en déplaise à notre confrère écrivain Bourbonnais), qui serait d'un modèle en deux parties repliables l'une sur l'autre (cela existe déjà). Ceci afin de monter en portage lorsqu'il ne devient plus possible ni de rouler, ni de pousser, et de, quand même, utiliser ses deux mains (voire une corde). Du rêve à la réalité, il n'y a qu'un pas, mais chaussé de bottes de 7 fois 7 lieues au minimum ! quel beau rêve, il nous faut bien, actuellement, à moins d'être un crésus des temps modernes, utiliser bon gré mal gré, le matériel dont on dispose et faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais malgré tout, l'idée est lancée, qui sait ? Donc, la machine standard, du type randonneur, peut et doit faire l'affaire. L'ancien cyclo crossman ou l'artiste à vélo, pourra l'équiper de pneus 700 (même de section 20 ou 22 à l'avant, et 23 ou 25 à l'arrière) s'il possède bien la maîtrise de sa machine. La prudence et le confort recommandent au minimum 25 à l'avant, 28 à l'arrière. En 650 le pneu de 22, assez fragile n'est pas trop à recommander. La section supérieure (pour le vrai confort) est de bon ton, bien qu'un peu plus lourde. Côté braquets, la gamme que j'utilise et qui me donne satisfaction est celle-ci :

- 26,36,46 aux plateaux
- 13,15,17,20,24,28, en 6 vitesses ou
- 14,16,19,23,28 en 5 vitesses.

Il m'apparaît utile de développer moins de deux mètres. Câbles neufs, graissés au suif.

Exemple :

Ayant perdu dans le col de La Bathie, versant nord, un sentier GR qui représentait mon fil d'Ariane, j'ai dû remonter (en zigzags il est vrai) une partie de piste de ski située sous le pylône sommital, afin de pouvoir, d'un poste d'observation situé à un niveau supérieur, essayer de découvrir mon chemin dans une végétation arbustive : et je m'en suis sorti avec mon 26x28, sans mettre pied à terre, d'une part, et en repérant mon parcours, d'autre part.

Une autre solution aurait consisté à redresser un peu et à retrouver le sentier : on n'aime pas ! bien qu'il faille, de temps en temps, confesser ses erreurs. Les freins sont d'un modèle standard, patins à quatre pastilles, câbles bien suifés et changés chaque année (ne pas graisser si les gaines sont revêtues intérieurement plastique, sauf aux points de frottement acier-acier). Pédales ordinaires avec cale-pied standards : changer également cet ensemble chaque saison ou alors prendre un modèle haut de gamme. Roulements de haut de gamme (roues, direction, pédalier).

Eclairage indispensable : le système alternateur reste quand même le plus fiable. Gardes-boue légers.

PETITS MATÉRIELS DIVERS :

Il va de soi que la sacoche de guidon est l'élément indispensable de la panoplie du parfait cyclo muletier et elle doit être installée avec décaleur de sacoche. De même, un léger porte-bagages à l'arrière. J'utilise le petit porte sacoche avant T.A. légèrement modifié et repris sur les tasseaux de frein. Il faut, bien sûr, ne pas avoir un volume trop important à y ficeler. Cet accessoire est également fort utile lorsqu'on roule de nuit : il permet en effet d'y fixer solidement une torche trois éléments, de même type que celle de l'avant, et donnant une sécurité maximum (voir croquis).

Pour le portage, la protection de l'épaule au contact prolongé avec le tube horizontal du cadre est réalisée par un tronçon de tube mousse d'environ 30 cm de long, saucissonné avec du ruban adhésif type électrique. Ce tube, fendu sur la longueur, est celui utilisé par les chauffagistes pour calorifuger les installations de chauffage central.

Dans la sacoche de guidon : Au fond, l'imper. (ou poncho) formant matelas (à moins que le packaging, à l'arrière, ne permette de la fixer sous la selle par courroie de cale-pied). Et puis, en position verticale, la caméra ou l'appareil photo bien emmitouflé dans une boîte en mousse, serrée par élastique - proscrire le polystyrène expansé car trop friable et cassant.

En matériel de réparation et dépannage, chacun a ses petites habitudes et, outre la réparation des crevaisons et la trousse Mafac complète (avec clef à rayons, tournevis), il ne faut pas oublier quelques rayons maintenus aux tringles des garde-boue ou à la fourche par guidoline, un pneu à tringle souple, le dérive chaîne, une boîte contenant quelques vis usuelles, serre tringle, arrête gaine indispensables, un câble de frein arrière, un câble de dérailleur arrière, une fin de rouleau de guidoline, ampoules de rechange (attention aux vibrations). Le couteau à usages multiples (inox, petit format), la petite cuillère et le lacet ne quittent jamais leur logement latéral, de la sacoche ; de même que le papier hygiénique et un petit chiffon.

Une petite pharmacie : il existe dans le commerce des troussees bien conçues et d'un volume réduit. Mercurochrome rouge interdit.

EQUIPEMENT VESTIMENTAIRE :

J'utilise personnellement un cuissard et un maillot (5 poches), tenue « up to date » du club, et cet équipement est très pratique, bien que peut-être moins élégant, ou moins seyant, que les classiques short et chemisette de laine.

Chaussures cyclistes, généralement pieds nus, mais par contre une paire de socquettes est très appréciée lorsqu'il faut passer au portage. En effet, les chaussures cyclistes n'étant guère étudiées pour la marche, je transporte une paire de « baskets » ou « pataugas », munies d'une tige pour le maintien (peut-être illusoire) de la cheville ; cette tige se rentre d'ailleurs à l'intérieur de la chaussure pendant le transport, d'où gain de volume. Il ne faut jamais hésiter à déchausser si le terrain le réclame ; on y gagne, tant en sécurité qu'en fatigue.

Dans le packaging arrière, j'inclus aussi les gants de laine, le bonnet de ski, un collant long. Il ne faut pas oublier que les cols muletiers sont très souvent perchés assez haut et, en descendant, il faut se couvrir. Pour monter, je me coiffe d'un « bob » en tissu éponge pour récupération de la transpiration.

Dans les poches du maillot : papiers personnels et viatique, mouchoirs (1 ou 2), couverture de survie, coupe-vent, appareil photo format 35 (très compact). Mais aussi, ce que j'appelle la ration de survie : fruits secs, graines, sachets de confiture ou miel et autres nourritures compactes du style viande séchée ou gruyère.

Lunettes de soleil : si vous en portez, reliez donc les branches par un cordonnet, cela vous permettra de les laisser pendre au cou et vous évitera de les laisser sur un rocher quand vous prenez une photo.

LE CYCLO :

Celui qui se lance dans cette aventure et qui persiste est toujours un individu qui ne recule pas devant le moindre obstacle. Sans pour autant être téméraire, il ne faut quand même pas croire que c'est du « tout cuit », mais il ne faut pas non plus s'en faire un monde. On y laisse quelques gouttes de sueur, mais quelles compensations quand on déguste son casse-croûte là-haut, face à la chaîne de Belledonne ou face au Massif du Mont Blanc.

Il est bien sûr normal de respecter quelques principes :

- En premier lieu, tous les « commandements » édictés par Vélocio lui-même, il y a plus d'un siècle.
- Ne jamais s'affaler ; garder la tête froide, même si l'ambiance extérieure est à 40° ; bien examiner la situation ; réfléchir et agir, sans perdre de temps.

- Bien appliquer une progression, sans brûler les étapes : on ne peut acquérir une expérience que lentement.
- Essayer d'entrer en contact avec les gens du secteur, généralement simples, pas toujours faciles à « aborder ». Ne pas oublier qu'ils sont chez eux, nous pas ; il faut préserver leur domaine. N'hésitez pas à leur demander conseil à propos de l'état des voies, du temps, des animaux (sauvages ou domestiques) susceptibles d'être rencontrés.
- Si l'on possède quelques notions d'agriculture ou d'élevage, converser avec les paysans ou bergers, non pas en étalant son savoir, mais en cherchant au contraire à en connaître plus. Les langues se délient toujours, et le partage d'un casse-croûte est toujours un grand moment dans une randonnée de ce style. La photo qu'on enverra, et qui rappellera un souvenir, est toujours très prisée.
- Ne jamais traverser les cultures en quelque saison que ce soit, mais suivre les haies ou clôtures.
- Si l'on a à franchir une barrière, ne pas oublier de la refermer.
- A chaque randonnée, on découvrira quelque détail qui pourra se transformer en principe.

EN CONCLUSION :

Quelques principes dégagés, quelques conseils donnés, il faut maintenant aller voir. N'attaquez qu'à coup sûr ; par exemple, commencez par un aller-retour sur le même versant, cela donne le loisir, en montant, d'inspecter le terrain pour la descente, mais aussi de tester ses qualités physiques et mieux encore, ses qualités de concepteur de randonnée cyclo-muletère. Continuer, si l'essai s'avère concluant, par une traversée, et puis, beaucoup plus tard, par un enchaînement de deux cols, avec départ du premier et arrivée au second sur le même versant : facilité d'accès par train ou voiture.

Le « métier » s'apprendra ainsi petit à petit, l'expérience aidant, le matériel sera testé progressivement et le virus s'implantera automatiquement. Ne pas se leurrer : ce n'est pas toujours rose (je me répète) mais le jeu en vaut la chandelle.

Se rappeler toutefois toujours, que l'on doit rester autonome et savoir se débrouiller en toutes circonstances. La pratique à deux ou plusieurs, offre autant d'avantages que d'inconvénients, mais je la trouve moins séduisante. A tandem, réalisable mais à éviter : mobilité devant les obstacles beaucoup moins grande, report des chocs à l'arrière de la machine (pauvre passager ou -gère), vulnérabilité des pneus soumis à des efforts plus intenses, portage rendu difficile (voire impossible ou dangereux) par le poids et la longueur.

Il ne vous reste donc plus qu'à aller vous faire engu...irlander par les marmottes ou inspecter par l'œil inquiet du chamois qui, lui, vous a vu, si vous n'avez pas décelé sa présence ! Et cela arrive quand même assez souvent.

Nous aimerions bénéficier de l'expérience de ceux qui pratiquent cette spécialité ; un courrier serait le bienvenu, soit personnel soit par la revue ; des échanges d'idées, de trucs, d'expériences ou souvenirs pourraient être envisagés. Toute la présente prose n'est issue que d'une courte expérience personnelle.

Par exemple, un article de F.Ferlay, paru dans Cyclotourisme, concernant le col de La Louze avait en son temps retenu mon attention. L'ayant bien préparé sur la carte 1/50000e Didier & Richard, je me suis lancé dans cette ascension, qui fut sans problèmes (marmottes, chamois, GR 54) et le parcours était resté fidèle à la description. J'ai, ce jour-là, enchaîné par la descente sur Arrêches et la montée du col de La Bathie, cyclo muletier également avec quelques problèmes cette fois (voir description précédente de la montée en zigzags sur piste de ski). Je me suis retrouvé à quelques kilomètres de mon point de départ du matin, et j'ai rejoint le train à Albertville. Longue journée, que l'on ne peut envisager en début de saison ou en tant que débutant, mais le film que j'en ai rapporté parle infiniment mieux que n'importe quelle narration, aussi expressive soit-elle.

Amis cyclos, goûtez-en, vous en reprendrez.

D. Provot

RAS LE COL !!!...

Cher ami cycliste,

Nous recevons votre courrier de rappel et, effectivement sommes dans les cas 1 bis et 5 bis, si j'ose dire.

Cela fait un petit moment que je dois vous écrire, et je ne le fais pas, faute de temps.

En explication à mon désir de ne plus faire partie du club, malgré toute la sympathie que je lui voue, je vous adresse le texte, un peu méchant, ci-dessous, que je vous serai reconnaissant de bien vouloir publier dans la prochaine revue. Cela dit, je tiens à vous signaler que je continue à escalader des cols, des vrais, mais que je ne comptabilise plus.

Voici donc mon texte, intitulé « RAS LE COL ».

Le fait que nous soyons adhérents du Club des 100 Cols signifie que nous aimons la bicyclette et que nous pratiquons le sport cycliste sous l'une de ses formes en tant que : cyclotouriste, randonneur, cyclo-sportif ou coursier. Cela signifie aussi, que lorsque nous sommes dans cette disposition d'esprit, nous considérons nos machines comme autre chose qu'un simple outil de transport et que nous pédalons pour le plaisir, assez inexplicable aux non-initiés, de pédaler !

Par contre, et c'est là que je m'insurge, je suis excédé par la suffisance méprisante de certains articles que j'ai lu dans la brochure annuelle du Club. Le Club des 100 Cols est respectable et je le respecte, mais je ne suis plus d'accord lorsqu'on prétend ne vouloir faire aucun classement, par « amour » du cyclotourisme pur et dur, et que l'on s'enorgueillit béatement d'avoir franchi 1500 cols ou plus à vélo, je dirais plutôt avec un vélo. Car, c'est ici que le « bât » blesse, je connais très bien certains cols cyclo-muletiers prétendument passés à vélo ; et sans dire que ceux qui les ont épinglés à leur palmarès, ne les ont pas faits, j'affirme qu'ils les ont passés à pied, en poussant, traînant ou portant leur monture.

Que diable ! nous ne sommes pas dans les bandes dessinées de « l'homme qui tire plus vite que son ombre » où Lucky Luke porte Jolly Jumper pour traverser les canyons. A quoi sert d'avoir un vélo si l'on ne peut pas s'en servir ? Imaginez un motard sans sa moto...

Je sais, d'aucuns penseront que je n'y comprends rien, et que je n'ai jamais connu la calme ivresse de la quiétude et de la beauté des sites de haute montagne. Faux ! je fais de la montagne toutes les semaines, et j'ai bien parcouru 80% de celles du département des Alpes Maritimes, mais à pied, raison qui me permet d'affirmer que je ne me vois pas du tout (et pourtant, je passe pour assez adroit) en train de franchir la Baisse de La Palu ou la Brèche du Ponset, juché sur un vélo. C'est effectivement, à la rigueur possible avec quelques talents de funambule et contorsionniste ; mais que devient la signification du terme cyclisme, lorsqu'on grimpe « en équilibre » à 1 ou 2 km/h, quand, à pied, il est aisé de monter à 2 ou 3 km/h sans effort.

Alors, vous voudrez bien m'excuser, mais, pour ma part, je ne veux plus additionner les vrais cols routiers, que tous connaissent, à ceux véritablement souvent splendides, beaucoup moins fréquentés, bien plus nombreux, que je vous engage à découvrir dans notre département (avec une bonne paire de chaussures et une carte sérieuse au 1/50000e) de moyenne et haute montagne ; cols qui interdisent la véritable pratique de la bicyclette comme l'entendent, à mon humble avis, les membres d'un club cycliste.

Il s'agit de savoir, en fait, de quoi l'on parle ; en cas de désaccord, il vaut mieux à mon sens, adhérer au Club Alpin Français, et créer le Club des 10000 Cols...

Bien amicalement et sans rancune.

Pierrette & Alain Ameur

LE PASTIS DU PARPAILLON

Ce matin, avec mon ami Jean Claude, nous allons escalader un col, le sixième + de 2000 depuis la veille, mais je pense que c'est le plus beau. J'ai entendu parler de lui comme d'un Dieu, lu des articles sur lui, écouté les conseils de ceux qui l'ont déjà grimpé (et ils sont trop rares au G.C. Nîmes à l'avoir escaladé : tant pis pour eux). Ce qui est certain, c'est qu'il attire le cyclotouriste.

Ce matin donc, réveil à 5 heures ; le tente pliée et tout le tintouin mis dans la sacoche avant ; il est 6 heures quand nous quittons le camping. La route descend jusqu'à Condamine, mais pas pour longtemps, un kilomètre, le temps de s'échauffer.

A l'entrée du village, au premier virage à droite, direction Ste-Anne ; je passe presque tout à gauche. Ce n'est pas que ce soit vraiment dur, mais nous avons, dans nos sacoches, notre tente, nos linges de rechange et notre repas de midi : vous voyez, tout ce qu'il faut pour faire du cyclo-camping. Jean Claude, en plus, a tout son matériel de photo. Un journaliste qui suit un grand événement sportif n'oserait pas en emporter autant.

Nous allons à une petite allure régulière. J'ai vérifié avec mon compteur : 5 coups de pédales pour faire 10 mètres ! ça mouline ! le forcing, ce col ne l'aime pas, il faut le prendre en douceur, comme l'on fait une caresse à une jolie épouse, ou que l'on déguste un bon petit vin à petites gorgées. Il lui faut de la douceur, mais ce n'est pas pour cela qu'il vous fera des cadeaux.

La route est encore goudronnée, mais dans quel état ! un coup de guidon à droite, un autre à gauche pour éviter tous les trous et bosses jusqu'à Ste-Anne. Voici, ici le bitume disparaît pour laisser la place à un chemin muletier. Une petite halte s'impose à la chapelle, où l'on fait le plein d'eau à la fontaine. Jean Claude prend quelques photos du paysage. Des nuages commencent à couvrir le ciel.

Nous entamons le vif du sujet, la roue arrière dérape un peu, je passe tout à gauche et mon allure de croisière passe à 5 km/h. Il est 7h du matin. Un œil sur l'état du chemin pour guider la roue avant aux meilleurs endroits, l'autre dans la forêt à la recherche d'une marmotte. Mais, pour le moment, rien à faire. Avant que je ne les aperçoive, elles m'ont déjà vu et alertent leurs collègues d'un grand coup de sifflet. J'en verrais beaucoup de loin, et même de très près, mais en deux ou trois bonds, elles disparaissent dans leurs trous.

Décidément, ce col ne nous fait pas de cadeau, mais en grimpant en douceur, il commence à nous montrer ses trésors cachés. La forêt cède la place à la prairie avec de nombreuses fleurs dont je ne connais pas les noms, toutes aussi belles les unes que les autres. Au loin une marmotte siffle, nous sommes repérés. Au bout d'un ruisseau, j'en aperçois une, qui d'un bond, saute dans son trou.

Après le passage d'un pont de bois, un ru n'a rien trouvé de mieux que de choisir le chemin où nous roulons comme lit ; et nous sommes bien obligés de rouler dedans. Nous passons devant une maisonnette et, d'après la carte routière, il ne nous reste à faire que 6 kilomètres. Nous sommes à 2000m d'altitude.

Le chemin devient beaucoup plus caillouteux ; les pierres giclent sous nos roues, mais nous avançons toujours à la même vitesse. Même caresse. Misère ! nous avons droit maintenant à une bonne averse qui nous oblige à mettre nos ponchos. Je regarde Jean Claude avec un air un peu inquiet. « On continue ou on retourne sur nos pas ? ». Personne n'est chaud pour abandonner si près du but : nous avons fait 13 km et il nous en reste à peine 4 à faire. Les nuages sont encore bien haut, alors continuons, la pluie ne durera guère.

Quelques coups de pédale plus loin, une marmotte sort d'un recoin de la route, la traverse, et se perd dans la nature. Je sors mon appareil photo, le passe autour de mon coup, prêt à servir et ouvre l'œil. Je n'ai pas le temps de partir qu'une autre sort à quelques mètres de ma roue avant, s'arrête devant son trou et me fixe. Je mets pied à terre le plus doucement possible et, sans la perdre de vue, je la photographie à deux

reprises. Jean Claude arrive, je lui fais signe de ne pas faire de bruit. Enfin ! il va pouvoir la photographier, sa marmotte.

Il sort tout son attirail, règle son objectif et la prend sous plusieurs angles. Il change même de pellicule. Cela dure une bonne dizaine de minutes. Nous avons dû tomber sur une marmotte-starlette. Plus haut, j'en repère une autre qui vient de se cacher derrière un petit buisson en fleur. A ce moment, mon ami découvre à dix mètres de nous, une nichée de deux jeunes de l'année. Elles jouent devant leur trou. Surprise ! on se regarde tous les quatre et, d'instinct, elles se réfugient dans leur trou. Mais déjà elles ressortent leur tête du terrier, nous épient, et, semblant comprendre que nous ne leur voulons pas de mal, se remettent à jouer, sans nous perdre de vue pour autant. Prudentes les « pitchounes » !

Je ne vous dis pas le plaisir de mon collègue à les prendre en photo. Il prend même le temps de sortir et poser son trépied. Au loin, un grand coup de sifflet nous fait lever la tête. Encore une autre ! Posée sur un rocher, assises sur ses pattes postérieures, elle aussi nous observe. Nous n'en avons jamais tant vu.

Il nous faut reprendre la route et terminer le Parpaillon. Le chemin est toujours aussi rocailleux et je sens que le sommet n'est pas loin. A la sortie d'un virage, je vois que le chemin suit la montagne et qu'il y a un bon raidillon au bout. D'après les renseignements des anciens, je suis près du sommet. Encore deux lacets à passer, un dernier coup de rein dans un dernier « mur » à 10%, un dernier virage et c'est alors que ma joie éclate ; là, en face de moi, à 200 ou 300 mètres, une bouche grande ouverte qui semble me dire : « viens, tu as fini ton ascension ». Un rayon de soleil passe sur la montagne et dans mon cœur, j'entr'aperçois une marmotte qui s'enfuit à mon approche et me saluant. Je suis devant le tunnel du Parpaillon ! 2643 mètres.

Je pose mon vélo contre une borne et je grimpe au sommet du tunnel pour attendre Jean Claude qui ne tarde pas à arriver. Je me fis le plaisir de lui lancer une boule de neige pour fêter son entrée au Club des Cent Cols. Et puis, avoir le col du Parpaillon dans sa collection, c'est beau.

En bon méridional que je suis, une idée me traverse la tête : je remplis le bidon avec de la neige qui se trouve sur le tunnel, et le soir, dans le train, nous nous sommes bu un Pastis à la neige fondue, je ne vous dis que ça ! Croyez-moi, qu'est-ce qu'il était bon ! Et puis, je ne sais pas quand nous en boirons un autre, de verre, à l'eau des montagnes. Comme le veut la tradition, nous avons traversé le tunnel, et il a fallu que je mette mon pied droit dans une flaque d'eau bien profonde.

Finalement, le Parpaillon n'est pas si rude que l'on pense, il suffit de le prendre en douceur, et il vous montrera toute sa flore, sa faune et les beautés de son paysage.

Ce même jour où deux nîmois sont au sommet du plus prestigieux col muletier de France, arrivait à Nîmes le Tour de France. Je crois quand même que c'était nous les plus heureux.

Raymond Cros
Nîmes

JOURNAL DE L'ABSURDE

Cette fois, la montagne est devant lui, sans atermolement, sans transition, avec sa route qui monte brusquement pour aller rejoindre là-haut, le Royaume des Aigles.

Théo sourit, heureux de retrouver sa compagne du printemps. D'elle il connaît tous les secrets : il connaît le 1er virage serré, tendu, qui va l'obliger à quitter sa selle ; il connaît aussi, quelques mètres plus loin, la petite cascade qui obstrue parfois la route. Il connaît...

Mais il connaît aussi l'étrange sensation qui l'envahit comme si c'était la 1ère fois qu'il grimpeait vers ce col, ce V écrit tout là-haut.

« Pourquoi grimper au sommet des montagnes ? » « Parce qu'elles sont là » avait répondu judicieusement un alpiniste à cette question.

Cette phrase, Théo l'avait fait sienne. Pourquoi vivre ? pensait-il encore, si ce n'est que parce que la vie est là, devant nous et qu'elle aussi, il faut la gravir, la vaincre.

Les 2 heures d'échauffement avaient assoupli son corps, l'avaient rendu prêt à l'effort. Il savourait ce moment où le corps obéit à l'esprit, où il est le prolongement de la pensée.

Rapidement, le paysage se transforme. Cette masse à conquérir, il va la vaincre par traîtrise, par une progression sinueuse, par un va et vient incessant qui va lui atténuer la pente : les lacets, subtile imagination de l'homme pour vaincre la nature. Il voit l'étendue des sapins verts, couleur d'émeraude et de vie. Il voit l'arête dure et tranchante des rochers, acérée par la lumière rutilante du soleil déjà haut dans le ciel. Il voit les cascades d'argent qui dévalent la montagne, séparant la roche en 2 blocs distincts.

L'horizon est fermé. Le regard a trouvé une limite, muraille dense et impénétrable. Et Théo veut monter, vaincre cette muraille, comme si, d'atteindre un col, n'était que redonner au regard, l'infini.

Les ans pèsent sur les épaules de Théo, mais les jambes, après quelques hésitations, ont retrouvé le rythme rapide, souple, et surtout patient, du cyclo en montagne.

De la patience il lui en a fallu, depuis ce jour où, adolescent, il s'est effondré là, dans ce village, victime de sa fougue, de son inexpérience, de sa jeunesse. Déjà, il avait voulu voir ce V magique qui l'attirait. Effort violent, inconsidéré qui lui avait laissé un goût amer dans la bouche, mais aussi une certitude : Plus tard, il atteindrait, seul, ce col, sans aucun arrêt, et même, il en gravirait un second aussitôt après, et un 3ème avant la tombée du jour.

Ce virage, après tout, c'était peut-être le virage de sa vie.

La lumière maintenant ruisselle de toutes parts, brisant l'auréole brumeuse du matin. Malgré l'effort continu, la fraîcheur gagne le visage de Théo : les premiers névés apparaissent. L'air devient de plus en plus âpre, le ruban noir disparaît peu à peu sous une pellicule blanche qui s'épaissit progressivement. La roue avant de Théo s'enfonce dans la neige laissant un sillon parfait dans son sillage.

Le froid fige les rictus de son visage. Son halètement syncopé brise le silence environnant.

Mais ses yeux lui font mal, très mal...

Théo pourtant, concentre toute son énergie ; il pèse sur son vélo pour l'enfoncer dans la neige, car il sait que dans 3 virages, puis 2, puis 1, ce sera le bonheur.

Et voilà ! un paysage familier se présente à lui : le refuge aux volets clos, enveloppé de blanc, la pancarte indiquant l'altitude, et là, ce banc presque entièrement recouvert de neige, ce banc où il s'asseyait avec Cléa, heureux de l'effort partagé en commun.

Est-ce ce souvenir, la fatigue, ou ses yeux qui brûlent, qui s'enflamment ? Théo ne sait pas, mais pourtant cette plénitude qu'il ressentait chaque année dans les mêmes circonstances, cette plénitude ne l'habite pas aujourd'hui. Fatigué, harassé, il décide de s'asseoir puis s'allonge dans la neige, jambes écartées, bras en croix. Son corps dessine comme la pièce manquante d'un gigantesque puzzle uniformément blanc.

La tête enfoncée dans la neige, Théo sent le sol s'enfoncer sous lui, ses paupières se ferment de fatigue, et très vite il s'endort.

Lorsqu'il se réveille, ses yeux ont brusquement rompu l'étrange lumière qui lui voilait le regard depuis ce matin. Et ses yeux fixent le bleu du ciel, un bleu limpide et pur, un bleu métallique dans lequel il souhaite se fondre. Ils discernent la luminescence des étoiles naissantes avec la fin du jour.

Les astres, Théo ne connaît pas leur nom mais aujourd'hui il a envie de les dénommer pêle-mêle : Kheops, Zeus, Ramsès, Neptune..., ces noms qui lui évoquent l'origine des temps.

Le vent tournoyant s'est arrêté, un silence imposant s'est installé, figeant dans l'immobilisme, le paysage.

Et toujours ce bleu du ciel, ce bleu qui pénètre les yeux, la tête, le corps de Théo, qui lui donne envie d'être un oiseau.

En bas, dans la vallée, les lumières se sont allumées, comme se sont allumées les étoiles. Celle à droite, près du Grand Chariot, Théo l'appelle Kheops avec près d'elle, plus brillante et plus forte, Zeus. Et celle-là...

Les yeux de Théo brillent, son corps est attiré vers le ciel infini, sans fond, sans fin.

Et brusquement le bleu éclate, le ciel s'ouvre, se déchire, libérant ses yeux, sa tête, son corps.

Un vertige s'empare de Théo. Il n'est plus que cette lumière bleue qui l'imprègne, le pénètre.

Un nuage, venu d'ailleurs, voile la lumière du soleil.

Et Théo sourit...

Le soleil a terminé sa course vers l'horizon. Au-delà des montagnes, les bruits de la nuit sont apparus.

Le noir a recouvert le blanc.

« Hier, premier jour du printemps, un cyclotouriste a été retrouvé mort d'épuisement, au sommet du col de l'Imaginaire, un étrange sourire dessiné sur ses lèvres.

Près de lui, sa bicyclette, demeurée mystérieusement en équilibre, brillait de mille feux sous les rayons du soleil ».

Journal de l'Absurde - Edition du 31/3/198

Eric Rubert

Club des cyclotouristes Dieppois

RANDONNÉE ALPINE CÔTE D'AZUR - LÉMAN

740 kilomètres, 44 cols, 18187 mètres de dénivellation

Antibes. Tout nous incite à la flânerie : les bateaux sur le port, les filles sur les bateaux, le fort Vauban derrière les filles et tout autour, l'eau.

Au milieu des yachts grand standing, cinq vélos de race, étincellent. Deux bleus dans la fleur de l'âge, un dégradé mêlant judicieusement le rouge et le noir, un autre entre deux âges, mi-cyclo devant, mi-course derrière, le dernier à la limite de la pré-retraite, mais qui n'en est que plus fier d'être là.. Quant aux cyclos chevauchant ces montures, ils sont dans les meilleurs parmi les meilleurs. Tournant le dos presque sans un dernier regard à la silhouette trapue du fort et aux formes élancées et agréables des embarcations, et de leurs brunes passagères, nous nous élançons dans les rues d'Antibes. Aucun panneau ne l'indique, mais chacun de nous sait que 740 km, 44 cols et 18187 m de dénivellation ascendante nous attendent !

Nous avons à peine parcouru 15 km dans les pinèdes sur une route qui monte (peut-il en être autrement ?) que quelqu'un crie « Grâce ». Déjà ! je réalise mon erreur au panneau de la ville aux mille parfums qui, ce jour là, sent surtout le gaz carbonique, dans la lente ascension de ses étroites ruelles. Pourtant, un coup d'œil sur le haut de la cité, nous permet d'admirer la mer et les îles de Lérins, une dernière fois. L'aventure a commencé.

Le col du Pillon nous éveille, St Vallier nous restaure, le col de Ferrier nous fait flâner dans ses pentes serpentant au soleil, et dans le feuillage des oliviers, les cigales nous strident des chansons monocordes et aiguës. Au sommet, nous sommes déjà à 1000 mètres et quelques décimètres ; le midi devient midi moins le quart, et la route dangereuse. Après le col de Bleine, nous présentons les Alpes. Le point d'orgue de cette journée est constitué par les clues : grandes failles dans le rocher, elles ont parfois plusieurs centaines de mètres de haut, pour un poignet de large. C'est le moment que choisit Pierrette pour percer sa chambre à air. Deux villages d'un autre temps nous charment et, après le dernier col et la dégringolade sur Puget-Théniers, la première fraîcheur du soir tombant nous voit arriver égrenés au port. Serge ne dit rien mais on sent qu'il est content d'être là.

Pour aller où nous allons ce matin-là, il ne faut être ni trop haut, ni trop long, ni trop large tant les clues sont exiguës dans ces gorges du Cian où la roche prend des allures d'écorchée. Après 20km où le soleil joue à cache-cache avec les falaises, et où le chant du torrent répond à l'écho qui a fait naître une cascade en amont, la roche petit à petit s'écarte, concédant quelques plaques à l'herbe, puis quelques surfaces, avant que de ne garder que quelques butes inaccessibles, dernières insolences dans un vallon où elle n'est plus maître, l'herbe signant sa victoire par une nuée de confettis multicolores mouchetant sa verdure d'été. Un détail encore, la route ne voulant rien perdre de toute cette beauté, zigzague, zigzague jusqu'au... col. L'ubac a la dureté que nous a épargné l'adret, du moins en son sommet. Nous plongeons d'un bond : 1182m de chute et deux crevaisons pour Pierrette.

En bas, la montagne nous attend, la vraie, la grande, la lutte aux limites de la guerre et de la déraison. Le panneau « Col de la Bonette 53km » nous perturbe quelque peu l'appétit ; l'altitude est alors de 497m. c'est déjà le pied du col. Bien sûr, les 25 premiers kilomètres montent « confortablement » et personne ne peut penser qu'un drame affreux se joue sous la selle de Joël, le cyclo contemplatif et compétent, encyclopédie roulante, pince sans rire et charmant compagnon. La scène de ménage dure longtemps et à St Etienne de Thinée la rupture est consommée, le divorce prononcé, l'échec de la tige de selle et son chariot ont séparé leur destin. Triste fin ! Joël l'astucieux trouve une solution à la hauteur de l'événement : il 'fildefère' et tout rentre dans l'ordre pour un temps. Les 28 derniers kilomètres du col de la Cime de la Bonette ne se racontent pas. Un cyclo a trop de pudeur pour dévoiler au grand jour, les états de son âme dans une telle ascension. Toujours est-il qu'après des lacets à chausser toute l'Armée Française, des cailloux avec lesquels le Petit Poucet aurait fait force tour du monde, des moutons à dormir mille et une nuits, des

montagnes, des ravins et des coups de pédale à n'en plus finir. L'altitude 2802 mètres est atteinte dans un paysage au-delà du réel, celui où les pages d'or des livres de géographie rejoignent la légende du cyclo. Moments sublimes. La descente est plus terre à terre, enfin terre à jante, ma chambre à air ayant par deux fois refusé le rôle de médiateur qui lui est habituellement dévolu. Mais à Jausiers, Maryse et Christine sont là, formidables de gentillesse et de dévouement, elles qui assurent la partie la plus ingrate de l'expédition : l'organisation matérielle. Elles seront toujours présentes, toujours efficaces, toujours prévoyantes, jonglant avec les calories, les piquets de tentes et les tendeurs de la remorque. Ce soir là donc, au sortir du dernier tronçon de la descente, la soupe fume déjà dans la casserole ; il est 20 heures.

Vars sommeille ce matin là et la route pentue, n'en finit pas de s'étirer en longs lacets dans la paisible verdure de ses pâturages avec, pour oreiller, les derniers assauts du col et, pour baldaquin, les Aiguilles de Roche. La vallée de l'Ubaye n'était que descente de lit et St Paul une image envolée. Dans la descente, la table d'orientation ne nous offre que des reliefs, la barre des 4000 ayant fermé son écrin de nuages. La vallée du Guil nous guide ensuite jusqu'au pied de l'Izoard tant redouté. En observant Martine, je comprends que le vélo est chose facile : il n'est qu'à la regarder pédaler souple et appliquée, consciencieuse dans chaque centimètre, son petit sourire éclairant ses cheveux noirs toujours bien coiffés ; ses mains sur le guidon ne hachent pas le rythme, elles ne servent qu'à guider le mouvement perpétuel de ses jambes qui suffisent à faire avancer l'équipage.

Au bas du col, elle est elle-même, elle sera ainsi au sommet comme elle a été hier et comme elle sera demain. L'Izoard se monte donc dans les bois puis dans la lune, je veux dire dans un paysage lunaire, mais pas du tout désert, ce jour-là du moins. Après la descente enivrante dans le hurlement des patins et des jantes chauffées, Briançon et, pour la première et dernière fois, l'hôtel douillet avec une pluie battante dehors. Bonne nuit.

Si nous avons su ce qui nous attendait ce jour-là, peut-être aurions-nous renoncé à cette partie optionnelle du parcours, peut-être non, peut-être si. Mais nous ne savions pas, en montant le col de Montgenèvre, ni en passant la frontière italienne sous l'œil de deux douaniers qui schématisent bien la caricature que l'on fait habituellement de cette corporation, ni en montant Sestrières dans le brouillard. Il y eut bien le regard expressif du restaurateur en nous disant « la route des Crêtes, aujourd'hui ?! ». Il faut dire que pour nous, c'était aujourd'hui ou jamais. C'est au croisement que nous avons compris : à ma droite, le goudron et la descente ; à ma gauche, le chemin de terre et la côte. Devinez : on opta pour la gauche, bien sûr. Nous oubliâmes le bitume 52km. Chaque tour de roue chevaucha plusieurs cailloux, et des tours de roues il y en eut : 32x25, parfois 23, si rarement. 8 heures de pierraille et de côtes pourtant moins redoutées que les descentes, de brouillard et d'éclaircies, de secousses et de dérapages mais aussi de cris de marmottes, de fleurs aux couleurs incroyables, d'éclats de rires et de visions éphémères de paysages inoubliables, huit heures au-delà du vélo dans un monde à part, une parenthèse à l'habitude de la vie et même à la pratique de la bicyclette. Le dernier col, à lui seul mériterait un récit, une page d'histoire, tant l'ascension en fut pénible et la descente tortueuse comme une assiette de spaghetti. Pierrette, aux yeux de hibou avec ses lunettes (elle est quand même très chouette) en avait mal aux genoux ; elle faillit aller dans les choux avec tous ces cailloux, et ce soir-là, il ne faisait pas bon lui chercher des poux.

Du pays des vignes et des pêches, aux pays de la glace, il n'y a souvent qu'un col et, à peine digéré le plat de spaghetti de la veille, il faut attaquer le plat de résistance : Mont Cenis-Iseran rythmait notre ascension ; nous dégusterions les pêches au vin puis la fricassée de champignons, le sanglier rôti, le steak aux herbes, la glace à l'eau claire et bien sûr, la brochette d'escargots que nous étions en montant le Cenis. Las ! rien de tout cela aujourd'hui. Le lac du Cenis tout en haut constitue la beauté de ce col. On voit d'abord le torrent d'écoulement puis le barrage et le lac enfin. Spectacle étonnant que ce lac à 2000m. les lacets de la descente nous emmènent aux portes du parc national de la Vanoise (après une fugue bien involontaire de Martine qui s'était trompée de route et fut heureusement remise sur le droit chemin par... un beau cyclo) et au moment tant attendu : l'ascension de l'Iseran. Seulement 30 km pour ce géant. Le petit col de la Magdeleine est avalé... avant de manger, en quelque sorte l'apéritif. Déjà les glaciers sont là, à vue.

Une splendide vallée glaciaire me conduit à Bonneval sur Arc : auge glaciaire en U parfait, ses moraines racontent certainement toute une histoire, que mes connaissances géographiques ne suffisent pas à comprendre seul pour vivre des moments purs. Je n'ai pas vraiment senti la côte ; tout est beau : la route, les lacets, les glaciers, les neiges du bord de la route, les précipices, le petit tunnel, les fleurs, les marmottes qui sifflent. Tout cela est très ordonné, chaque chose à sa place, sinon le calme ne serait pas aussi imposant. Chaque image enregistrée dans le film du col ajoute sa note d'impression, complète le schéma général. Le sommet est atteint, la longue descente sur Bourg Saint Maurice ne m'apporte rien sinon le danger des tunnels de Val d'Isère, pourtant prévus (as-tu vu, phare bandeau réflectorisant). Il ne reste que deux jours de randonnée et j'avoue que les cols qui nous attendent ne me passionnent pas. Pourtant je me trompe, et mon admiration puis mon enthousiasme sont encore intacts après cinq jours. Roselend n'a ni l'âpreté de la Bonette ni la grandeur de l'Iseran ni les rochers de la Couillole ; il est beau par son équilibre. Agencement parfait du col alpin du nord, il en est l'exemple et on se laisse bercer par ses paysages de manuel géographique, son échelonnement de végétation, mais aussi ses lacets, ses replats, ses augmentations de pente, son approche du sommet que seul le cyclo peut vraiment apprécier. Quand je dis que tout baigne dans l'huile, objection ! ma roue libre a rendu l'âme ; la facilité, la joie, la douleur, la souffrance, c'est la première fois que je pédale totalement dans le vide : Développement (32x25) x 0 = 0 ; c'est donc à pied que je termine le col ; c'est beaucoup moins amusant. Quatre heures avant que nous repartions Serge et moi, équipé d'une nouvelle roue libre achetée à 60 km de là. Le col des Saisies est monté grand train et le retour sur Sallanches fut rapide, seule fausse note du parcours à allure de gastéropodes admiratifs. Mais demandez à Serge comme il est difficile de trouver à 19 heures une rustine dans un petit village !

L'aube se lève sur le dernier jour de la randonnée, ensoleillée et fraîche. Nous sommes hors de forme. Peut-être la raclette de la veille ou l'approche du lac Léman. Les cols se succèdent dans un paysage égayé de chalets géraniumisés. L'ascension de la Savolière nous rappelle que nous sommes dans les Alpes et son sommet signe la dernière des pentes dignes de ce nom ; les quelques cols restants défilant, agréables, mais sans exaltation, allongent la liste des cols de la randonnée. Je fais cependant un col buissonnier (c'est mon centième) et la dernière taupinière (mais ou sont les neiges d'antan !) est escaladée, avalée, dévalée, et le lac est là au loin ; il se rapproche ; stop ! un coup de pédales de plus et c'était le plongeon. Pas de doute, la randonnée Antibes-Thonon est bien terminée. Voir Thonon-Trieste ! C'est pour plus tard.

Auteur inconnu

SUR LES TRACES DES MULETS CORSES

Si vous voulez sortir des sentiers battus, je vous donne volontiers cette recette : vous prenez deux cartes IGN éditées à des dates différentes. Pour être plus précis, vous choisissez la 74 dans la série verte (Ajaccio-Bonifacio). Vous comparez et vous vous lancez à l'aventure sur tout ce qui a été créé entre les deux éditions.

C'est pour cette raison majeure que je roule sans difficulté sur une petite route qui est censée relier le village de Carbini à la D368 qui monte de l'Ospedale à Zonza.

Auparavant, je me suis échauffé dans l'ascension du pas facile Bacinu (809m) et j'ai fait une brève incursion dans l'odorant maquis afin de m'offrir au passage la Bocca d'Ava qui se dissimule à l'écart de la D59.

L'avertissement du gamin qui a mis ce matin un point d'honneur à me doubler avec son vélo de cross, me trotte dans la tête. Alors que je revenais sur mes pas, il m'a reconnu, et froidement, m'a dit : « Attention aux chiens ! N'allez pas vous plaindre après. »

J'ai une sainte horreur de tout ce qui a quatre pattes et menace vos mollets ; aussi je suis sur mes gardes, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

En fait de molosse, c'est un couple qui prend le frais sur la placette d'un petit hameau, qui s'étonne de mon intrusion dans leur environnement.

« Vous comptez aller à l'Ospedale par cette route avec votre vélo ? »

« Oui, bien sûr, pourquoi ? Est-ce possible ? »

« Je crains que vous ne puissiez pas passer. »

En connaisseur, l'homme lorgne sur mes braquets et me conseille... « A moins que vous ne mettiez tout à gauche... Mais la chaussée est défoncée... Et ça va être dur. »

Je pense, en mon for intérieur... « Tiens, tu as droit au recyclage aujourd'hui... » mais en même temps je constate avec plaisir que le message passe bien. A force d'enfoncer le clou des petits braquets, le grand public est au courant.

Je remercie ces braves gens qui me donnent quelques indications sur l'itinéraire à suivre, et je m'éloigne fermement décidé à ne pas revenir. Je sens la muette réprobation de leur regard, alors que je me retourne pour les saluer avant de disparaître derrière les imposants rochers parsemant les côtes du chemin.

Pour l'instant c'est bon. Le sol est bien tassé, sec et légèrement sablonneux. J'ai mis le 30x28 et ça roule facile.

La pente est raisonnable. J'ai bien envie de retirer des dents à l'arrière, mais comme il y a des lacets je n'ose pas, des fois que le prochain virage aboutisse dans une difficulté.

Le sentier qui mène au col de Mela à 1058m a dû disparaître dans les travaux d'aménagement de ce nouveau chemin. J'arrive déjà au carrefour de la route pastorale sans issue, que je ne dois pas prendre, sans avoir remarqué cette intéressante variante.

Bigre ! je braque à droite et mon vélo s'entête à aller droit sur la gauche. C'est de plus en plus mal pavé, et si la pente n'est toujours pas excessive, le revêtement, inexistant, commence à poser problème.

Ça y est ! je vais faire mentir les grammairiens en découvrant enfin le fond de l'abîme. (Tout le monde sait bien que les abîmes n'ont pas de fond.) J'ai beau plaisanter, je m'étale proprement. Les pieds coincés sur les pédales malgré les courroies largement desserrées, j'ai des difficultés pour m'extraire de cette position inconfortable. Dans l'histoire, mon coude gauche en a pris un coup. Je me frotte un peu l'articulation et je remonte sur ma bécane.

Maintenant, voilà que c'est au tour des ronces de gêner ma progression.

Des tiges hérissées d'épines, entendent traverser la route et il me faut ruser : soit je passe en dessous, soit j'oblique, mais ce n'est pas évident et bientôt je suis griffé de partout. Le comble pour un greffier !

Là ce n'est pas possible, il me faut mettre pied à terre et pousser le vélo. C'est pas humain de mettre une pareille route sur une carte.

Je remonte en selle pour m'offrir, au bout d'une superbe ornière, un magnifique rocher qui me stoppe et me contraint à passer par-dessus le guidon.

J'ai mal partout, mais têtu comme je suis, je continue rageusement.

Cent mètres à côté du vélo... deux cents dessus... courses d'obstacles, sable... cailloux baladeurs... ronces... et ça monte toujours. Il faut que je passe, ma réputation est en jeu.

Le col se profile là-bas à gauche. C'est presque plat et la vitesse augmente très légèrement. Ouf ! je suis passé. Je peux inscrire à mon actif : deux gamelles, de multiples écorchures et la Bocca de Baroccagio à 969 mètres. Que d'efforts pour un moins de 1000 mètres !

Je n'ai pas tout vu ! la descente est encore plus éprouvante. Ce que je viens de vivre à la montée est paradisiaque à côté de la plongée dans l'enfer que je m'offre maintenant. Même si je tente de ralentir mon allure, la pente m'entraîne irrésistiblement, et il me faut marcher pour ne pas risquer un accident plus grave. Je frôle le vide et j'avoue avoir eu peur. Personne ne sait où je suis, et si je me plante, il y a de fortes chances que je prenne racine.

D'après la carte, ce n'est pas long, mais j'ai l'impression de parcourir dix fois plus de chemin que prévu. Il est onze heures et demi et Michèle m'attend au restaurant ! Cela va être dur d'être à l'heure, d'autant plus qu'il me reste plus de 20 kilomètres et pas mal de relief.

Un bruit de moteur me parvient à travers les arbres. Mon aventure prend fin avec la proximité de la route carrossable. Je prends conscience du caractère débile de la chose, en constatant que depuis le commencement des difficultés, j'ai cessé de découvrir le paysage et la beauté des sites. Stupidement, je me suis acharné à passer, et j'ai consacré toute mon énergie à lutter avec les difficultés. Je n'ai rien retenu des lieux traversés, si ce n'est l'image d'un chemin caillouteux et poussiéreux, encombré d'épineux.

Me voici sur la D368 et j'apprécie le velours du bitume. La montée est faible pour parvenir à la Bocca d'Illarata à 991m. En effet, même si la descente de Baroccagio fut pénible, je n'ai pas beaucoup perdu d'altitude. L'allure devient franchement rapide et un petit peu de « tout à droite » améliore sensiblement les performances.

J'apprécie maintenant la sauvage beauté de la forêt de Zonza et passe la Bocca di Pelza en trombe. C'est le cinquième col de la matinée et ça commence à bien faire.

La remontée sur Zonza est affreuse. La route en réfection est parcourue par des automobilistes pressés qui soulèvent des nuages de poussière. La sueur et la poudre minérale très fine, qui flotte dans l'air, font bon ménage... le cyclo masqué... vous connaissez ?

Zonza... traversée laborieuse dans la circulation, et les touristes qui envahissent la chaussée. Belle descente jusqu'au pont de Criviscia où j'irai cet après-midi piquer une tête dans les eaux fraîches du torrent, et remontée moins glorieuse sur Quenza. Il est 13 heures 15 et tout le monde m'attend au restaurant... j'ai un

peu honte sur le moment, et puis tout s'arrange... après tout je ne suis pas resté coincé la-bas entre deux rochers... alors tout est pour le mieux.

René CODANI

ALCOOL...

En lutte avec l'alcool et mes souvenirs, je plongeais dans une angoissante torpeur. Je me souviens, ma mère me disait de ne pas tant boire. Mais il le fallait. Ma liberté était à ce prix. Tout doucement, je m'en allais de moi-même. Mon corps avait disparu, je me sentais léger. Les événements de ce printemps me paraissaient finalement bien moins graves qu'il ne m'avait semblé.

« Un vélo à la mer ! » m'entendis-je crier à la ronde. Et je crois que c'était cela. Une noyade pure et simple de mon esprit, plus que de mon corps. Je voyais tout se briser et, l'alcool aidant, je me souviens du rire sinistre que j'émettais à ce moment là. Seul mon cerveau, malgré la violence de l'attaque, réagissait encore. Et mes yeux me voyaient. Etendu là, sur un canapé oh combien providentiel.

« Un vélo à la mer ! » hurlais-je en pleurant toutes les larmes de mon corps. Elles sentaient le vin à dix lieues. Comme j'étais malheureux ! Tout le monde sait qu'il ne sait pas nager. Je me sens dériver. Loin de tout, de la Terre. Que se passe-t'il ? Dommage ! Ai-je raté l'occasion de réussir ma vie, de vivre comme un fou une passion à la dérive ? Qui peut me le dire, maintenant que tout est fini ? Je me débats dans un océan qui me ronge et je plonge à la recherche de ma mémoire, des moments passés et perdus. Je ne suis plus qu'une épave. Pourra-t'on me reconnaître ? Je le veux. Il le faut. Jamais on ne devra nous séparer. Souvenez-vous, c'est elle que j'aime. Elle est bleue, comme moi. Et, comme moi, elle se noie.

« Un vélo à la mer ! » Mais, si je devais survivre, je dirais partout ton nom, et ton souvenir restera à jamais gravé en moi. Je haïs la mort, je la sens au fond de moi. Je suis amer, je goutte les larmes. La folie me tient. Je me sens las de vivre, de rire. Mais elle me caresse, me parle, m'ensorcelle.

Elle gagnera, comme toujours. Je sais que demain, le Brevet du Randonneur d'Alsace, elle m'obligera à parcourir, à la force du jarret. Je saurai souffrir et sourire une fois de plus, me hisser tout là-haut vers le ciel, vers l'infini, vers toi. Tout nous sépare, hier un océan, demain le temps. De l'air, j'étouffe, je me noie. Elle est là. Qui que tu sois, fer ou chair, aides-moi, aimes-moi. J'ai besoin de toi, et toi ? J'ai peur de la réponse, je la sens, néfaste, et amère dans ta bouche.

« Un vélo à la mer ! » Viendra-t'on me secourir ? Et toujours cet alcool qui me chavire le cœur et l'espoir. Peut-être ne suis-je pas tout cela. Ni vélo, ni homme, ni âme ? Peut-être ne suis-je qu'une illusion, qu'une aberration, qu'une folie de l'esprit ?

« Un vélo à la mer ! » Mais que fait Vélocio ? Cela fait une heure que je hurle ma douleur, sans secours, sans recours. Ni Dieu, ni Vélocio ne me répondent. Suis-je damné, condamné à errer dans les effluves de l'alcool, à bicyclette, jusqu'à l'avènement de l'ère cyclo ?

Jamais je n'avais tant bu ; comme j'avais soif, comme j'avais mal ! Qui me tendra la main et me sortira de là, qui comprendra ma douleur ? Au plus profond de la tempête, en plein océan, une île m'attire, me recueille, une oasis calme et ensoleillée qui me chante le bonheur. Elle est là, elle est près de moi. Elle me soigne, me dorlote. Je la sens, et la reconnaît. Une petite brise souffle.

Elle s'appelle LIBERTE
...LIBERTE

Jacques Schultheiss

AU PAYS DES VOLCANS

Le dimanche 13 juillet 1986, 811 cyclos dont 56 cyclottes se sont retrouvés à Clermont-Ferrand pour participer à la célèbre « Randonnée des Puys » (240 km avec 4500m de dénivelée) comptant pour l'obtention du B.C.M.F.

Avec Pierre, mon ami biterrois, nous voilà, dès le samedi, à la maison des sports, pour récupérer nos feuilles de route.

Après une toute petite nuit, réveil à deux heures du matin, derniers préparatifs et solide petit déjeuner avant de soumettre nos vélos au contrôle très sévère des éclairages.

3 heures 1/4, nous enfourchons nos vélos.

De nombreux cyclos ont déjà pris le départ, déroulant sur le boulevard, l'interminable serpent de lucioles rouges, suivis pendant cette traversée nocturne de la ville, par les regards curieux des « couche tard » et des « lève tôt ».

Au-dessus de nos têtes règne majestueusement, comme un ange gardien veillant sur la ville, le célèbre Puy-de-Dôme que nous distinguons très bien grâce à la couronne de puissants projecteurs disposés à son sommet.

Dur ! dur ! Quelle entrée en matière, on m'avait bien parlé de la côte de la Baraque !

- Col de Ceysat (1078 mètres).

- Col de la Moreno (1062 mètres), premier contrôle nocturne.

Enfin le jour se lève, ce qui nous permet de découvrir la belle église d'Orcival, très typique de l'art roman auvergnat. Et ça grimpe toujours !

- Col de Guéry (1268 mètres).

- Col de la Croix Morand (1401 mètres), également appelé du nom charmant de Col de Diane.

« Descente dangereuse », nous signalent les membres de la Croix-Rouge qui nous accompagnent. Nous restons prudents à cause des nombreux cailloux roulés sur la route par le très violent orage de la veille. Nos doigts sont crispés sur les freins et engourdis par le froid mais le point de vue est exceptionnel. Anciens volcans, lacs de cratères aux eaux limpides, verdure des pâturages, les paysages que nous découvrons à chaque virage sont merveilleux.

Nous arrivons au lac Chambon pour le deuxième contrôle et le premier ravitaillement. Les boissons chaudes sont les bienvenues car le froid est vif malgré les premiers rayons du soleil.

Nous nous réchauffons rapidement car ça grimpe à nouveau en direction de Besse et de la célèbre station de ski de Super Besse (1350 mètres) où nous devons nous soumettre à un troisième contrôle.

Il est 9 h 1/4, voilà déjà 6 heures que nous avons pris la route, et pourtant, nous n'avons effectué que 86 km. Il reste encore 154 km à parcourir !

Nous prenons quand même le temps de faire quelques photos au bord du lac situé au bas de la station auvergnate.

Une courte descente nous conduit au pied du col de la Geneste (1361 mètres) que nous gravissons sans difficulté avant de plonger dans une longue et rapide descente vers Egliseneuve où nous pénétrons dans le département du Cantal. Nous nous arrêtons pour un nouveau contrôle ainsi que pour avaler un bon casse-croûte arrosé d'un « canon » de rouge.

Nous nous retrouvons entre gens du sud-ouest avec les groupes de Castanet, déjà rencontrés à plusieurs reprises, de Saint-Gaudens, de Villefranche de Lauragais.

Nous reprenons la route sous les « flonflons » de la fanfare locale car c'est la fête au village.

Nous continuons notre descente jusqu'au très coquet village de Condat, avec ses toitures en lauzes.

Avant de quitter le Cantal, nous traversons Montboudif. Un panneau nous informe que nous sommes au village natal du président Pompidou.

La route est devenue un véritable toboggan, les montées et les descentes se succèdent inlassablement, et toujours le vent de face.

Près de la Tour d'Auvergne, nous décidons de prendre notre repas de midi. Sous l'œil surpris de quelques vaches qui paissent tranquillement ; bercés par le son de leurs clarines, nous avalons nos provisions d'un bon appétit.

Après un repos d'une demi-heure que nous jugeons bien mérité, en route pour la célèbre station thermale du Mont Dore, très belle dans son écrin de verdure, et dominée par le deuxième géant du Massif Central : le Puy de Sancy.

Et ça grimpe encore, jusqu'au dernier grand col de la journée. Le col de la Croix Saint-Robert (1451 mètres), point culminant de la randonnée. Nous sommes sur les pentes des volcans, au cœur de la chaîne des Monts Dore.

Nous prenons encore quelques photos pour l'album souvenir, et nous nous lançons dans une descente comme nous les aimons. La route est large, le revêtement excellent, ce qui nous amène très rapidement, et pour la deuxième fois de la journée, sur les bords du lac Chambon, où les véliplanchistes s'adonnent à leur passe-temps favori.

Contrôle, petit ravitaillement, nous remplissons nos bidons pour les 53 derniers kilomètres. Les jambes se font lourdes, nous doublons de nombreux « rapides » du petit matin qui ont perdu de leur superbe. Dans leurs têtes doivent trotter quelques bribes de vieux proverbes : « rien ne sert de courir... ménage sa monture ».

Pour nous deux, grâce à notre prudence matinale, tout va bien.

Nous parvenons à Murol et son imposant château féodal, puis à St-Nectaire qui a donné son nom au délicieux fromage que nous connaissons, et où nous pouvons admirer l'église romane, véritable joyau architectural.

Bientôt, nous apercevons au loin, à notre soulagement, la chaîne des Monts Dômes et le Puy de Dôme. Ça sent bon le bercail.

Nous empruntons une route forestière menant au château de Montlosier, siège du parc régional des volcans d'Auvergne. Avant dernier contrôle.

Ici, un ensemble complet de phénomènes volcaniques : cratères, volcans, coulées de laves, etc... attire les très nombreux touristes et promeneurs du dimanche.

Quelques kilomètres plus loin, changement total de décor, puisque nous nous retrouvons sur le célèbre circuit de Charade, où ont lieu les plus prestigieuses courses automobiles.

Tribunes, panneaux publicitaires, double rail de protection, virages relevés, la descente est très rapide, mais comment se prendre pour Alain Prost sur nos modestes vélos.

Nous traversons la non moins célèbre station de Royat et abordons enfin les premiers quartiers de Clermont Ferrand. Sur les boulevards, à la faveur des arrêts aux feux rouges, les pelotons se reforment pour rejoindre la maison des sports où les photographes s'en donnent à cœur joie.

Après le dernier coup de tampon donné par de charmantes hôtesse, nous achetons l'inévitable médaille qui viendra enrichir notre collection, et faisons remplir notre carnet B.C.M.F. Mission accomplie pour le Massif Central.

Nous terminons notre journée par une bonne douche oh combien méritée et par un excellent repas, avec nos épouses, dans un bon restaurant de la ville.

Quel plaisir d'avoir participé à cette belle randonnée et combien de souvenirs accumulés ! C'est quand même bien agréable quand la forme est au rendez-vous. En ce qui me concerne : Merci à la Flèche Vélocio ! Grâce à elle, j'ai roulé cet hiver.

J.C. Eychenne
09 Tarascon-sur-Ariège

RANDONNÉES QUEYRASSINES

Le Queyras est, dit l'encyclopédie, « une vaste nef suspendue au cœur des Alpes. De forte altitude moyenne, épousant grossièrement la forme d'un quadrilatère, il est défendu sur toutes ses faces par des murailles élevées ».

Cette définition pourrait laisser perplexe le cyclotouriste. Elle propose cependant à l'amateur de cols mule-tiers, des problèmes fort intéressants à résoudre.

Le premier pourrait s'intituler « Comment traverser de la vallée du Guil, à Briançon, sans emprunter la classique route départementale du col d'Izoard, seule voie de communication facile (et encore en été) entre ces deux régions ? ». Pour y répondre, au moins deux préalables s'imposent :

1. Se munir d'un moyen de locomotion adapté, vélo tout terrain ou randonneuse bien équipée.
2. Utiliser une carte suffisamment précise, IGN au 25 ou au 50000e.

Deux solutions « raisonnables » semblent possibles. L'une, déjà classique, puisque développée dans la revue n° 13 (1983) du Club des 100 Cols, consiste, au départ de Briançon, à franchir le col des Ayes, puis à rejoindre la route du col d'Izoard au niveau de Brunissard. Dès le départ, existent deux possibilités : soit, comme l'ont fait les auteurs déjà cités, monter au chalet du Mélézin, puis redescendre sur les chalets des Ayes, par une route carrossable bien dessinée dans une forêt de mélèzes, soit prendre la route directe (D236), également non revêtue longeant le torrent.

Cet itinéraire est à conseiller aux amateurs de pentes (si ce n'est de sensations) fortes. Le col (2477m), atteint en poussant le vélo, depuis les dernières bergeries vers 2200m, on bascule sur le vallon de l'Echaillon. Le sentier raide qui « passe » avec un vélo tout terrain, ne redevient cyclable pour un vélo classique, qu'à partir des chalets de l'Echaillon. Une route carrossable mène alors facilement à Brunissard.

De la Chalpe d'Arvieux, pour rejoindre Château-Queyras, on peut, soit emprunter la route descendant de l'Izoard, soit passer par le très joli lac de Roue et le petit village de Souliers. La descente sur Château-Queyras par une mauvaise route goudronnée, réserve, à l'arrivée, de très belles vues plongeantes sur la citadelle.

Vous me direz : tout cela est bien beau, mais comment vais-je revenir à mon point de départ ? Qu'à cela ne tienne, empruntez donc la petite route de Meyries. De là, une route construite autrefois pour l'exploitation des mines d'amiante de Barbenq, vous mène dans un premier temps aux bergeries de Péas, puis à un chalet d'altitude récemment construit, vers 2300m d'altitude. Jusque là, la pente, raide et caillouteuse, permet de rouler la plupart du temps. Au-delà, l'itinéraire qui suit le tracé du GR 58 remonte des pentes herbeuses assez raides, et c'est à pied que vous longerez les crêtes délitées descendant du pic de Roche-brune. Les derniers hectomètres du col sont plus faciles et les marmottes du col de Péas vous verront sans doute passer sur votre vélo.

La descente sur le hameau des Fonts de Cervières, à travers de vastes pâturages, est très agréable, en dehors de quelques portions raides. Attention de ne pas glisser en longeant le ravin des Chalmettes peu avant le village.

La suite est une formalité. La traversée de la plaine du Bourget, paradis du ski de fond l'hiver, permet d'économiser les freins mis à rude épreuve jusque là, et ce, avant la descente rapide sur Cervières où vous retrouvez le goudron, puis Briançon.

Second problème : monter « plus haut », en tout cas le plus haut possible sur son vélo. Il existe pour cela au cœur du Queyras, une alternative à la montée du Chaberton ou autre col du Sommeiller. Départ : Ville-Vieille au bord du Guil à 1380 m d'altitude. Montée classique jusqu'à St-Véran où vous êtes déjà à plus de 2000 m. Le stationnement y étant difficile, autant continuer, mais pour aller où ?

Eh bien, soit vous êtes un mordue de la piste en terre, un fanatique de l'herbe, un accro des crottes de mouton, alors, du sommet du village, une petite route en terre vous permettra de rejoindre un canal d'irrigation vers 2200 m. De là, en suivant la courbe de niveau, vous rejoindrez, en balcon, la cabane de berger de Labounnais. Deuxième possibilité, suivre la petite route goudronnée montant à la Chapelle de Clausis jusqu'au parking à 2232 m, d'où démarre la piste montant à l'observatoire du pic de Château-Renard.

Et voilà, vous connaissez votre objectif, une petite station d'observation des rayons cosmiques, sise à 2931 m. la route n'est jamais très difficile (avec un 28x32 quand même). Seuls les virages sont délicats à négocier du fait des pierres instables. Néanmoins, la pente soutenue, l'altitude élevée et les 1600 m de dénivelée depuis le départ, concourront à vous faire mériter le panorama exceptionnel du sommet. De l'observatoire, un petit chemin vous permet d'atteindre le pic proprement dit à 2989 m d'altitude, d'où l'ensemble des sommets du Queyras, la magnifique face nord du Viso, les cimes enneigées des Ecrins et de la Haute Ubaye paraîtront à votre portée. Quelques edelweiss épais émergent d'un gazon ras. Un petit vent frisquet vous incitera sans doute à revenir sur vos pas.

En redescendant, vous ne manquerez sans doute pas l'occasion d'ajouter un col à votre palmarès. Le col du Longet (2701 m) est en effet facilement accessible par une traversée légèrement ascendante, à partir d'un grand virage de la piste.

La descente du col, sur le vallon de l'Aigue Agnelle vous tente-t-elle ? N'hésitez pas, laissez vous aller. Pas trop vite cependant, la pente est raide, surtout au début. La suite, plus facile à partir de 2500 m, m'a permis de tester toutes les possibilités de mon vélo tout terrain. Avec un tel matériel, les descentes sont un véritable plaisir.

Retour à la route goudronnée en amont de Fontgillarde. Le col Agnel est alors à (longue) portée. Malheureusement, de nombreuses voitures vous feront sans doute regretter la petite piste du matin. A noter que, du col Agnel, vous pouvez rejoindre sans trop de difficulté le col Vieux à 2802 m, d'où l'on a une très belle vue sur les crêtes déchiquetées de Roche Taillante, et sur le lac Foréant. Du col Vieux, il doit être splendide, quoique difficile, de continuer à suivre le GR 58 pour déboucher sur la haute vallée du Guil en amont de l'Echalp.

Ce jour-là, plus classiquement, je me suis contenté de revenir à Ville-Vieille par la route du col Agnel.

Le soir, de retour au gîte d'étape, je me suis surpris en train d'analyser un troisième problème : comment, de Brunissard, rejoindre la basse vallée de la Durance en évitant le verrou des gorges du Guil ? Plusieurs réponses sont possibles, mais cet article est déjà trop long pour que je vous les livre. A vous d'imaginer, festival de cols à plus de 2000 m prévisible.

Etienne Principaud
USSE Cyclotourisme

HENDAYE-CERBÈRE DU 13 AU 17 JUIN 1986

Début de l'année, je décide de passer mes vacances en juin et juillet à Collioure.

Quoi de plus merveilleux, quand on a le temps comme moi, de s'y rendre par le chemin des écoliers ! Je rejoins donc Hendaye, avec mon ami Jean, en réalisant la diagonale Strasbourg-Hendaye, du 7 au 11 juin 1986.

Après une journée de repos, je partis seul pour Hendaye-Cerbère, du 13 au 17 juin 1986.

Je pars donc de Hendaye avec le numéro 86002 et un temps de référence le plus proche de celui imparti, soit 98 heures pour 100 heures.

Un seul point noir à ce magnifique raid : une tendinite au genou droit, ayant subi au début de la diagonale un temps exécrable : pluie, vent de face, froid.

Cachets, percutalgine chaque matin et comme exemple, cet unijambiste de Metz ayant monté les cols des Alpes ; moi, j'en avais une et demie !

Heureusement, j'ai bénéficié, tout au long de ce raid, d'un temps magnifique avec une chaleur agréable, seulement un orage au col de Peyresourde et le brouillard au col d'Aubisque.

Mon vélo étant sérieusement préparé, avec notamment pneus et chaîne neufs, je n'ai subi aucun incident mécanique. Mon vélo pesait 18 kg avec sacoche à l'avant et sac sur le porte-bagages arrière.

J'avais retenu à l'avance mes hôtels en me servant de la liste fournie par l'organisateur (demi-pension de 100 à 120 F). Je dois souligner que j'ai été toujours très bien accueilli, bonne chambre avec confort, nourriture copieuse, variée et bonne, donc, chaque jour bonne récupération.

La journée, il me suffisait d'acheter de la nourriture en cours de route, perdant ainsi un minimum de temps.

J'ai d'ailleurs toujours été légèrement en avance sur mes temps de référence, c'est mieux pour le moral !

Le matin jusque vers 10 ou 11 heures, je portais des jambières et un coupe-vent, coupe-vent que j'enfilais à chaque sommet de col, pour toute la descente.

Je n'ai pas eu de problème de braquets. En effet, j'avais monté à l'avant un triple plateau (30x42x52) et à l'arrière une roue libre 7 vitesses (15x17x19x21x23x25x27).

Ce raid pyrénéen est une merveilleuse randonnée de par la variété de ses paysages, avec ses majestueuses montagnes enneigées (le col du Tourmalet n'a été ouvert que le vendredi 13 juin, soit 2 jours avant mon passage).

Si l'homme et la machine sont bien préparés, cette randonnée est relativement facile, à condition de ne pas rechercher l'exploit.

Partout sur mon itinéraire, j'ai reçu, de la part des habitants, un accueil sympathique et chaleureux.

Quand ils savaient ce que j'étais en train de réaliser, une phrase : « vous êtes courageux », revenait chaque fois dans la conversation.

Moi, je dis que j'ai beaucoup de chance de réaliser ce raid à bicyclette.

Je dis merci aux organisateurs du C.C.B. de Pau et aux membres sympathiques de ce club, rencontrés à Bielle, pour leurs encouragements.

Pour réaliser ce raid, il vaut mieux oublier sa brosse à dents que son appareil photos ! Que la France est belle et qu'il y fait bon vivre !

Jean Demougeot

LE COL DE TENDE 1 871 M

Selon les documents consultés, et sans que le terrain soit particulièrement élastique, le tunnel routier du Col de Tende mesure de 3 à 3 km 822 en longueur, 6 m 30 en largeur et 5 m en hauteur. Il a été construit de 1873 à 1882 par 167 ouvriers qui n'avaient pour éclairage que 64 lampes à pétrole... il n'est devenu franco-italien qu'en 1947 quand la région de Tende s'est donnée à 92 % à la France par plébiscite le 12 octobre.

Ce tunnel est à 1279 m, côté français au sud, et à 1400 m côté italien au nord : l'interdiction aux vélos n'a pas toujours été rigoureuse, ni des deux côtés, ni en théorie, ni en pratique... beaucoup de cyclos sont surpris par l'interdiction en arrivant devant le tunnel et n'ont que deux solutions : attendre qu'un véhicule les prenne avec leurs vélos... ou franchir le véritable Col de Tende à 1 871 m c'est un magnifique parcours :

Côté français, c'est l'ancienne route du col de Tende ouverte en 1626 et maintenue en bon état...plus poussiéreuse que caillouteuse, très agréable un lendemain de pluie : environ 9 km avec une pente régulière entre 6 et 7 % en une cinquantaine de lacets spectaculaires.

Côté italien, distance identique pour une dénivellation inférieure, une douzaine de lacets seulement, beaucoup plus long et doux. Cette route a été goudronnée en 1984... C'est un vrai «billard» jusqu'au colle San Lorenzo à 1804 m où l'on aborde une première fois la frontière ; le dernier kilomètre est caillouteux jusqu'au Col de Tende.

Les automobilistes espèrent un nouveau tunnel dont on parle...comme cyclo, j'espère le goudronnage des cinquante lacets dont on ne parle jamais.

Au col de Tende, vers l'ouest, on peut rejoindre la vallée de la Roya à Tende (791 m) par la route stratégique non goudronnée de la Baisse d'Orne (2040 m) où à Saint-Dalmas-de-Tende(686 m) par Casterino : 12 km de route goudronnée à partir de 1543 m. On peut aussi, par la Baisse-de-Valmasque (2549 m), la Vallée Des Merveilles et le Pays Du Diable (2436 m)-muletier GR 52-retrouver une route goudronnée à la pointe des trois communes de l'Authion plus loin à 2082 m au dessus de Turini (1600 m) et Peira Cava (1450 m).

Au Col de Tende vers l'est... et le sud est... on peut rejoindre Vintimille par 60 km de piste et 40 km de route goudronnée à partir de 1540 au Colle Melosa. Cet itinéraire suit de très près la frontière dans un site fabuleux, parfois vertigineux mais jamais dangereux (Nice Matin : Randonnée 4x4, 29/9/85) et permet de franchir une douzaine de cols dont 5 à plus de 2000 m...on peut en rajouter autant avec quelques variations à droite et à gauche. Cet itinéraire nord-sud est traversé à la Baisse Sanson (1694 m) par une liaison est-ouest appelée « route de l'amitié » tracée au lendemain de la guerre 1939-1945 entre La Brigue (765 m) et Réaldo (1150 m). Cette route a été davantage arrosée de vins et de promesses des banquets officiels que de goudron pour noyer les cailloux... Vive l'amitié franco-italienne et vive le vélo !...

Paul André
Menton 6.8.86

DE LA BRIGUE À LA BRIGUE... PAR LES CHEMINS BUISSONNIERS.

Il est 6 heures du matin lorsque je quitte La Brigue, village charmant perdu aux confins des Alpes Maritimes. Les premières lueurs de l'aube soulignent les contours des montagnes. Trois kilomètres de route goudronnée en légère montée le long du « ru sec » qui justifie son appellation en cette saison, et je bifurque sur ma gauche pour gagner sans transition la « route de l'Amitié ».

C'est un chemin large et empierré, où il est relativement aisé de cycler. Pourcentages honnêtes qui nécessitent pourtant le 28x24 pour ne pas dérapier.

Je retrouve ensuite le goudron sur environ un kilomètre jusqu'au col Linaire (1430m) blotti dans un bois de sapin et de feuillus. Le soleil darde ses rayons sur le Pic Noir, les chants d'oiseaux retentissent, saluant le jour nouveau.

Un panneau m'indique que je vais maintenant m'engager sur un chemin douanier. La frontière avec l'Italie passe effectivement au niveau de la Baisse de Sanson (1694m). Pas de douanier au sommet, juste un refuge forestier et un monument érigé en 1967 consacrant l'amitié entre les automobilistes français et italiens. Jusqu'où ne va pas se hisser la gent pétaradante !

Deux chercheurs italiens de lunghi, pardon, de champignons, sortent du sous-bois ; ils ont fait une ample moisson de ces excellents comestibles que sont les ceps. Ils me confirment que je suis bien sur la route du Pas de Collardente.

Sur leur demande, je leur explique les grandes lignes de ma randonnée. Cela les étonne visiblement, l'un d'eux me dit : « strada mauvais, beaucoup marche ». Qui vivra verra !

Trois kilomètres en pente douce sur un revêtement de bon aloi pour rejoindre le Collardente que, du reste, je ne remarque pas, car ici, il n'y a pas le moindre panneau à se mettre sous les yeux.

Ce qui fait qu'au lieu de tourner à gauche à ce niveau, je continue tout droit. La route flirte tantôt avec la France, tantôt avec l'Italie.

Un berger accompagné de deux chiens qui aboient à mon passage, m'apprend que j'ai passé le Collardente depuis deux kilomètres. S'exprimant dans un bon français, il m'affirme que je n'ai pas besoin de revenir sur mes pas pour rallier le Monte Saccarello. Il me suffit de continuer en direction de Montesi et de Monesti pour cela.

N'aimant pas faire demi-tour, je me range à son avis et entame une grimpée assez longue, vers le Colle di Garezzo d'où je bénéficie d'un point de vue extra sur la montagne et les vallées. De petits hameaux perdus dans cette immensité, s'accrochent aux pentes.

Belle descente jusqu'à Montesi, sur le goudron retrouvé, puis cinq kilomètres de montée facile jusqu'à Monesti pour reprendre un chemin caillouteux. Une pancarte m'indique l'orientation du Mont Saccarel.

Je dépasse des randonneurs pédestres qui, systématiquement, me complimentent et m'encouragent. C'est le côté plaisant des italiens car ils ont manifestement le respect de l'effort physique et le font savoir.

Sur quelques kilomètres, du ciment remplace la pierraille et le sable. Des lacets en lignes droites, où la caillasse reprend ses droits, j'atteins le mont qui culmine à 2200 mètres.

C'est l'un des moments forts de ce périple. Je jouis d'une vue remarquable sur le Dornin. Un monument

en forme d'obélisque, construit près du vide, commémore les victimes de guerre. Au loin se dresse l'imposante masse de la croix du Rédempteur.

Derrière moi, une énorme nuée grisâtre monte de la vallée et commence à envahir les sommets environnants. Contraste saisissant entre cette nappe cotonneuse et le reste du ciel encore bleu et ensoleillé. Je me hâte de fixer sur la pellicule cet instant privilégié.

Un chemin tracé dans l'Alpe me conduit au Pas de Saccarel (2145m), puis sur la route du Pas de Tanarel (2045m) situé à 600 mètres de là. Une bergerie occupe le sommet du col ; des dizaines de moutons paissent alentour. Echanges de saluts avec les bergers avant de regagner le carrefour que je viens juste de quitter.

Je vais devoir rouler pendant quelques kilomètres, dans un brouillard épais, avant de retrouver subitement le soleil. J'en profite pour pique-niquer au bord d'un torrent car il est déjà 13 heures.

Moment de détente apprécié dans cette nature intacte où les eaux impétueuses et le chant des oiseaux apportent une touche sonore.

La route des crêtes franchit, sur une courte distance, la frontière au col de la Celle Vieille (2099m) puis s'en retourne en Italie jusqu'au col des Seigneurs (2145m).

J'évolue à présent dans un univers minéral d'une farouche beauté. D'immenses blocs occupent le flanc de la montagne. On dirait qu'un Dieu courroucé a littéralement bombardé l'endroit.

Le chemin devient franchement mauvais. Des cailloux blancs, gros comme le poing, composent la presque totalité du sol, si bien qu'il s'avère très difficile de cycliser. Le vélo dérape de l'avant, rue de l'arrière ; les pierres giclent sous les pneus et viennent marteler les bords de jantes.

J'ai l'impression de chevaucher un bronco !

Au col de la Boaira, je découvre une fort belle vue sur le Bric Campanino. Le revêtement, en moins mauvais état, m'autorise à aller plus vite. Je suis sur un replat où un écart pourrait avoir des conséquences graves, voire définitives. D'ailleurs, lorsqu'une voiture vient à me croiser, je préfère m'arrêter.

Je franchis successivement les cols de la Perle (2086m) et de Campanino (2142m). Au col du Bec Roux signalé sur une borne par une inscription au crayon noir, œuvre d'un randonneur ; un italien chauvin a transformé l'appellation en « Colle Becco Rosse ». Il est vrai que je suis toujours à cheval sur la frontière.

Près du col de Tende (1871m), le dernier de la série, se dessine l'imposant fort central, rappelant l'intérêt stratégique de ce secteur frontalier. De nombreux touristes italiens attirés par les vestiges du fort et la possibilité de balades à pied, déambulent à travers l'Alpe.

Une grimpette vers un remonte-pente et c'est la plongée vertigineuse dans le vallon romanin. Une piste en terre battue, aux lacets très serrés (une bonne cinquantaine) me ramène sur l'asphalte, que je retrouve avec délectation.

La route longe la Roya ; elle me conduit d'abord à Tende, site surprenant avec ses hautes maisons aux toits de lauzes, puis à la Brigue.

Ça y est, la boucle... est bouclée !

En conclusion, 100 kilomètres de chemins pierreux agrémentés de 16 cols dont 9 à plus de 2000 mètres. De quoi satisfaire et régaler les plus exigeants des fanas du cyclomuletier ! Sans oublier, naturellement, les paysages merveilleux, propres à ravir les contemplatifs et les photographes.

Jean-Jacques Laffitte

J'AI DEUX AMOURS

J'ai deux amours, ma Champagne et la Noire.

J'ai deux amours...

Je chante avec les mêmes notes que Joséphine Baker lorsqu'elle chantait « Mon pays est Paris ».

Mes deux amours sont mes deux bicyclettes.

La Noire est connue. Sa naissance, notre rencontre, nos premiers regards ont été annoncés.

Quand j'ai pris possession de la Champagne, je redécouvrais le cyclotourisme, je n'avais pas encore abordé la grande montagne, je n'avais pas la plume aussi facile. Nos amours ont débuté discrètement sur la Schlucht puis sur le Revard déjà plus dur. Les sentiments s'élevèrent ; ce fut vite la passion. Que de moments enthousiasmants, émouvants, j'ai vécu avec ma Champagne ! L'Isard d'abord, mon premier plus de 2000 m, tant craint et tant attendu à la fois, l'Isard où j'ai frémi dans la descente, à un doigt de la chute... Les murs de neige du Galibier... Les terribles derniers lacets du Tourmalet... La longue Bonette et son difficile passage peu après le camp des Fourches, ses « petits » voisins qui culminent à plus de 2000 m...

Tout cela avait usé la Champagne. La venue de l'étincelante Noire avait accentué, par contraste, le mauvais état de ma première compagne ; elle n'était plus seulement défraîchie, elle était vieille. Déjà, des éléments avaient été remplacés ; la roue arrière par exemple, n'était plus celle d'origine, cassée nette, sans moi, au cours d'un accident ; la fourche avant, faussée au cours d'un autre choc, n'avait pu être complètement redressée et ma Champagne s'en allait de guingois, boitillant en quelque sorte, à l'image de son seigneur et maître. Que dire de l'émail, ce qui fut sa belle robe !

Ma Champagne était vieille. Plus qu'un ravalement, une opération de chirurgie esthétique s'imposait ; elle a eu lieu, qui prit du temps. Ma bicyclette m'est revenue, il y a quelques jours, mise au goût du jour par quelques petites attaches brasées ici et là, guérie de son arthrose du train avant, allant bien droit après le remplacement de la fourche, belle à nouveau, bien que la couleur ait un peu changé ; j'étais attaché à la couleur champagne ; aussi ai-je choisi pour l'émail une teinte qui s'en rapproche, bien que tirant sur le marron, comme si la coquette avait été se faire dorer au soleil.

Je retrouve ma Champagne de ces dernières années, sa jeunesse et... la mienne, enfin ce qu'il en restait.

Je viens de l'enfourcher pour une petite randonnée d'une vingtaine de kilomètres : il fait mauvais, le printemps hésite. C'est peu dire que ces retrouvailles m'ont procuré du plaisir... Légèreté, vitesse caractérisent la Champagne. A côté, la Noire est plus tassée, plus rebondie . La première a des roues de 700 et des pneus fins ; la seconde a un cadre plus petit, des roues de 650, des pneus plus larges.

Ce sont deux bicyclettes différentes.

Avec la Noire, rondouillette, confortable, sûre, je ferai les randonnées au long cours. Avec la Champagne, nerveuse, batailleuse, je jouerai davantage au jeune premier, au petit athlète : elle me donnera l'illusion d'être toujours jeune... je jouerai avec la Champagne ! Et avec la Noire aussi.

L'an dernier, j'avais marqué ma préférence pour la Noire, la dernière élue. Aujourd'hui, mon cœur balance.

J'ai deux amours...

Bernard Migaud

BALADE D'AUTOMNE

L'automne était de retour. En enfourchant sa randonneuse en ce froid et brumeux matin d'octobre, Casimir ne put s'empêcher d'avoir une pensée nostalgique. La saison cyclo touchait à sa fin, les grands raids s'entassaient dans l'armoire aux souvenirs, et l'hiver s'annonçait à grands coups de crachins vicieux, de brouillards tenaces et de matins frisquets.

Finies pour quatre ou cinq mois, les grandes envolées sur plusieurs centaines de kilomètres ; la petite pointe d'appréhension qui les précède ; les départs à la lanterne au milieu de la nuit ; le petit déjeuner vers 9 heures dans un bistrot de campagne, inconnu jusqu'alors mais familier ensuite ; la découverte de villages nouveaux, la redécouverte de sites familiers ; le pique-nique improvisé du midi avec le butin du pillage en règle de la boulangerie et de la mini grande surface du patelin ; le petit café au contrôle suivant pour faire digérer ; la succession des routes, des villages et des gens ; le casse-croûte de fin d'après-midi ; le retour au bercail sur des routes à nouveau familières, et l'arrivée triomphale avec le sentiment profond du devoir accompli.

Finis aussi le temps des cuissards et des petites socquettes blanches ; l'entassement successif des pull-over et des collants longs allait devoir compenser la baisse du mercure. Aux haltes dégustations, les diabolos, jus de fruits et autres limonades allaient céder la place aux cafés, thés, chocolats, parfois aux vins chauds, voire même aux grogs, en toute dernière extrémité.

En ressassant tout ça dans sa petite tête, Casimir avait parcouru une vingtaine de kilomètres. Au détour d'un virage, ses yeux tombèrent sur un buisson. Mais pas n'importe quel buisson. Un buisson plein de mûres ! Il se mit en devoir d'en ingurgiter une ventrée, en se disant que c'était là un des charmes de l'automne. Il y avait aussi les pommes que l'on dérobe subrepticement dans les vergers, et dont le goût de fruit défendu masque celui des pesticides. Mais rien ne valait la grappe de raisins bien mûrs de fin octobre. Casimir connaissait des coteaux vendangés tard, qui lui fournissait un but de randonnée et des raisins savoureux et sucrés. Il s'en remplissait le ventre et les poches de son beau maillot blanc qui, au fil des kilomètres et des coups de pédales, s'ornait de grandes taches violettes.

Le brouillard commençait à se dissiper, et par endroits le manteau brumeux se déchirait pour laisser passer un rayon de soleil. Casimir aimait bien ces éclairages à la David Hamilton, qui mettaient en valeur une fraction de paysage familier, lui donnant un relief particulier et un intérêt nouveau. Aujourd'hui, c'était le village de la Varenne qui bénéficiait du rayon de soleil, le sortant petit à petit de son sommeil frileux des dimanches matin d'automne.

Après Champtoceaux, pour grimper le mur de la Galloire, méchante bosse à 15%, la chaîne fut invitée à redescendre sur le 32. Ce braquet rappela à Casimir ses sensations montagnardes de l'été passé : les ascensions difficiles où chaque mètre grignoté équivalait à un capital engrangé ; les changements de pourcentage qui font craquer les dérailleurs, gémir les chaînes, et exploser les cuisses ; les lacets à prendre à l'extérieur ; la sueur qui coule le long de la visière de la casquette ; l'air frais de l'altitude ; le mal aux reins des longues ascensions ; le palier qui permet de souffler ; l'attente et la recherche inquiète de la borne kilométrique suivante ; la fontaine isolée où l'on remplit son bidon, devant quelques vaches curieuses ; la délivrance du sommet ; l'ivresse de la descente : récompense dans le K-way enfilé à la hâte.

Souvenirs vieux que de quelques mois, mais déjà érodés par la nostalgie : oubliés donc la vilaine défaillance à 4 km du sommet d'Aubisque et la fringale du Mont Revard, la pluie du Galibier, le brouillard de la Corniche du Litor qui empêchait de voir tout ce qu'il y avait en-dessous, la canicule insoutenable de la montée vers l'Alpe d'Huez, l'ascension tant pédestre que cycliste vers l'Abbaye de St-Martin du Canigou (B.P.F.) et la frayeur d'un virage presque raté dans la descente de Soulor. Casimir ne voulait se souvenir que de son coup de pédale aérien dans l'Envalira, de son « temps canon » à la randonnée Velay Vivarais, des magnifiques panoramas photographiés en faisant les 5 Monts Savoyards, du défilé de Pierre Lys et des gorges du

Rébenty, de sa descente époustouflante de Peyresourde, et des joies indescriptibles ressenties au sommet des cols et au terme des randonnées montagnardes. Les bons souvenirs avaient depuis longtemps enterré les mauvais.

Au temps des cols allait succéder celui des gueuletons et autres banquets, et avec lui, la prise des kilos superflus, un œil inquiet scrutant l'aiguille du pèse-personne. Kilo en plus, kilomètres en mois, les Côtes de Mauves et du Cellier apparaîtraient plus rudes début janvier que les sommets alpins en août.

La morte saison qui suit la Toussaint allait permettre à Casimir de faire re-émailler sa randonneuse qui en avait grand besoin. Le bel émail bleu qui habillait les tubes, avait subi les outrages du temps, des kilomètres, des rares chutes de son propriétaire, des déplacements sur la galerie ou dans le coffre, en cohabitation forcée et mal acceptée avec d'autres collègues, et surtout des haltes lors des différentes sorties. Pendant ces arrêts, le vélo, fidèle compagnon des plus folles chevauchées, redevenait soudain un tas de ferraille encombrant, dont on cherche à se débarrasser au plus vite, en l'appuyant contre n'importe quoi, solide de préférence. Si certains, précautionneux à l'extrême, recherchent pendant de longues minutes l'endroit idéal, à l'abri des intempéries et des regards envieux, le posent délicatement, sans abîmer l'émail, le guidon et la selle, Casimir, lui, le posait vite et pas forcément bien, même le long d'un mur rugueux, parfois en équilibre instable, parfois tête bêche contre le vélo d'un compagnon, et au pire l'abandonnait par terre, dans l'herbe, voire sur un sol caillouteux. Ainsi traité, l'émail partait par petites écailles de plus en plus nombreuses. Casimir en profiterait aussi pour remplacer sa vieille selle Brizemiche par une super selle Broux, en peau de zébu galvanisée avec armature en iridium de bougnazal, la même que Fignon, c'est tout dire.

L'heure tournait et la sortie touchait à sa fin. Pour regagner ses pénates, Casimir emprunta une petite route de bocage, dont les haies l'abritaient d'un léger vent de côté, route qui n'était pas sans rappeler celles de la semaine fédérale de Nogaro. La chaude ambiance de ce grand rassemblement lui revint à l'esprit : 6000 cyclos des quatre coins de l'hexagone, comme disait un ex-ministre, et de l'étranger, participaient à cette grand' messe cyclotouriste. Les occasions de lier connaissance étaient nombreuses. Pour sa part, Casimir s'était lié d'amitié avec deux cyclos Ecosais au long cours, Mac Hapott' et Mac Héquett', aussi habiles à économiser les coups de pédales en se cachant au sein d'un peloton, qu'à s'esquiver des bistrots avant de payer les consommations.

12 heures 15. La sortie s'achevait. Casimir était dans les temps. Le poulet ne serait pas cramé, incident banal, mais qui nuit toujours à la quiétude du repas.

Et en accrochant sa randonneuse dans le garage, Casimir songeait déjà à sa prochaine randonnée.

J.-L. Rougier
Cyclo randonneur Cellarien